L'ÉCOLE DE CHICAGO

Alain Coulon

puf

QUE SAIS-JE ?

L'école de Chicago

ALAIN COULON

Professeur à l'université de Paris VIII

Cinquième édition

22e mille

Introduction

On désigne habituellement sous l'expression " École de Chicago " un ensemble de travaux de recherches sociologiques conduites, entre 1915 et 1940, par des enseignants et des étudiants de l'université de Chicago. Cette expression a été pour la première fois utilisée bien après le commencement de ce mouvement, en 1930 précisément, lorsque Luther Bernard présenta les différentes écoles de sociologie existantes [1]. Il ne s'agit certes pas toujours d'un courant de pensée homogène, adoptant une approche théorique commune, mais l'École de Chicago offre cependant plusieurs caractéristiques qui lui donnent incontestablement une grande unité et lui assignent une place particulière et distincte dans la sociologie américaine.

La sociologie de Chicago se caractérise avant tout par la recherche empirique et elle marque un tournant dans l'impact que la recherche sociologique va avoir sur la société. En effet, avant l'avènement de ces travaux empiriques, les recherches sociologiques étaient orientées vers des " enquêtes sociales ", très empreintes de moralisme et plus proches d'un journalisme d'enquête que de la recherche scientifique, comme par exemple l'enquête de Pittsburgh sur la condition ouvrière [2]. À l'inverse, la tendance empirique sera marquée par l'insistance des chercheurs à produire des connaissances utiles au règlement des problèmes sociaux concrets.

L'École de Chicago est une sociologie urbaine qui a entrepris une série impressionnante d'études sur les problèmes auxquels la ville de Chicago était confrontée. Mais elle a surtout consacré nombre de ses travaux à un problème politique et social majeur, qui concernait alors toutes les grandes villes américaines et débordait le seul cadre d'une sociologie de la ville : celui de l'immigration et de l'assimilation des millions d'immigrants à la société américaine.

Par ailleurs, l'une des contributions majeures des sociologues de l'École de Chicago aura été de développer des méthodes originales de recherche : utilisation scientifique de documents personnels, travail sur le terrain systématique, exploitation de sources documentaires diverses. Nettement

orientées vers ce qu'on appelle aujourd'hui la sociologie qualitative, ces méthodes ont été contemporaines des premiers développements, à Chicago même, d'une sociologie quantitative qui allait ensuite la supplanter à partir de la Seconde Guerre mondiale.

Après avoir retracé brièvement l'historique de ce mouvement et indiqué ses origines intellectuelles, nous présenterons successivement les travaux consacrés aux problèmes de l'immigration, les concepts proposés pour penser l'intégration des diverses communautés immigrantes à la société américaine et nous accorderons une place particulière aux études sur la criminalité et la délinquance. Enfin, nous examinerons, à travers les œuvres les plus significatives de l'École de Chicago, les diverses méthodes de recherche mises en œuvre.

Chapitre I

Les origines

Lorsqu'à l'automne 1892 l'université de Chicago voit le jour, la ville est devenue, avec New York et Philadelphie, l'une des trois plus grandes villes américaines, en ayant connu un taux de croissance stupéfiant : la bourgade qui comptait 4 470 habitants lors du recensement de 1840 et qui représentait alors la frontière de l'Ouest des États-Unis, en comptait 1 100 000 cinquante ans plus tard, en 1890 et en comptera près de 3 500 000 en 1930 [1] !

Dans la seconde moitié du xixe siècle, des migrants ruraux du Middle West sont en effet arrivés en masse, ainsi qu'un nombre impressionnant d'immigrants étrangers : Allemands, Scandinaves, Irlandais, Italiens, Polonais, Lituaniens, Tchèques, Juifs. En 1900, plus de la moitié de la population de Chicago était née en dehors d'Amérique. Chicago devient une ville industrielle, un centre de commerce et une bourse prospère, le capitalisme sauvage s'y développe, elle connaît des émeutes (1886) et de grandes grèves ouvrières (1894). C'est aussi une ville d'art et de culture, influencée par la religion protestante, qui voue un grand respect à l'enseignement et au livre. C'est une ville moderne, qui se reconstruit en béton et en acier après le grand incendie de 1871. On y bâtit les premiers gratte-ciel d'Amérique et un mouvement architectural moderniste s'y développe qui sera connu, lui aussi, sous le nom d'École de Chicago.

C'est dans ce contexte que va naître en 1890 l'université de Chicago, qui accueillera ses premiers étudiants deux ans plus tard, en 1892, grâce à la générosité de John D. Rockefeller [2], qui confie à William Harper – un ancien pasteur baptiste –, le soin de mener à bien le projet d'une nouvelle université.

I. Le berceau de la sociologie américaine

Le président Harper, qui avait été professeur de grec et d'hébreu à l'université de Yale, avait une grande ambition pour l'université de Chicago : d'une part, il créa immédiatement une Graduate School dévolue à la recherche et à la formation des étudiants de doctorat, initiative qui était novatrice à une époque où les universités américaines privilégiaient l'enseignement au détriment de la recherche, qui n'était jamais valorisée ; d'autre part, il voulait ouvrir l'Université sur la vie sociale extérieure. Dans cette perspective, il institua, dès la deuxième année d'existence de l'Université, un trimestre d'études pendant l'été. Cette division de l'année universitaire en quatre trimestres permit d'une part aux étudiants les plus motivés d'obtenir leur diplôme en moins de quatre ans et permit d'autre part d'accueillir une nouvelle population de thésards à temps partiel, fait inhabituel pour l'époque. C'est ainsi que des étudiants d'âge mûr, ou encore des travailleurs sociaux, furent attirés à Chicago et motivés pour reprendre leurs études après parfois plusieurs années d'interruption. Pour la première fois dans le monde, l'organisation des études d'une université allait explicitement permettre à des étudiants en thèse de combiner une vie professionnelle et une vie de chercheur.

Le département de sociologie et d'anthropologie [3] de Chicago devenait rapidement, dès le début des années 1910, le centre principal d'enseignement et de recherche en sociologie aux États-Unis et allait demeurer le plus prestigieux pendant plus de deux décennies. Ainsi offrait-il en 1913 une centaine de cours en sociologie et en anthropologie. Grâce à la fondation de la Graduate School, il se développa dans le département un climat de recherche, suivant en cela les vues de Harper qui considérait que

« seul celui qui a fait de la recherche peut enseigner aux autres comment chercher. […] Il est prévu que les professeurs seront, de temps en temps, complètement déchargés de leurs cours afin de pouvoir se consacrer à leurs recherches à plein-temps. […] En un mot, cette institution privilégiera le travail de recherche et considérera les cours comme secondaires » [4].

Harper avait également pensé au moyen de diffuser les résultats des recherches entreprises, en créant les Presses de l'université de Chicago, dont la structure était mise en place avant même qu'un seul étudiant ne franchisse le seuil de la toute nouvelle Université.

II. Le rôle décisif d’Albion Small

En 1892, alors que l’université de Chicago ouvre ses portes, le président Harper demande à Albion Small de fonder et de diriger le nouveau département d’anthropologie et de sociologie qui sera le premier en tant que tel aux États-Unis.

Small (1854-1926) a joué un grand rôle dans l’installation de la sociologie, non seulement à Chicago, mais également dans l’ensemble des États-Unis. Après avoir commencé des études théologiques, il va étudier à Berlin – où il rencontre Georg Simmel, alors étudiant, qui marquera la sociologie allemande et européenne –, et à Leipzig, de 1879 à 1881, où il étudie l’histoire, la philosophie et la sociologie allemandes. Il revient ensuite aux États-Unis, passe son doctorat d’histoire en 1889 à l’université Johns-Hopkins, puis devient professeur d’histoire à Colby College, où il enseignera jusqu’en 1892.

Là, il commence à enseigner la sociologie, notamment la sociologie allemande. Il publie, en 1890, à compte d’auteur, un ouvrage qui sera lu par tous les étudiants de sociologie des États-Unis pendant vingt ans [5], dont le titre sera repris par Robert Park et Ernest Burgess en 1921 pour leur ouvrage d’introduction à la sociologie, mais dont ils changeront, de manière très significative, le mot Society par celui de Sociology : ainsi, en passant de la première génération des sociologues de Chicago à la seconde, on passe d’un projet de connaissance scientifique de la société à la construction scientifique de la théorie qui, pense-t-on, va permettre d’étudier cette société.

Les écrits de Small ne lui ont pas survécu et ses développements théoriques – notamment sa classification des motivations humaines en six catégories : la santé, le bien-être matériel, la sociabilité, la connaissance, la beauté et la droiture –, n’ont pas laissé de traces profondes dans la sociologie. Il n’est plus lu aujourd’hui, en tant que sociologue, que par ceux des chercheurs qui s’intéressent à l’histoire du développement de la sociologie américaine. Toutefois, il faut noter qu’il insistait auprès de ses étudiants pour qu’ils fassent de la recherche active sur le terrain et de l’observation directe et non qu’ils s’adonnent à des réflexions théoriques « de fauteuil ».

Dans l’ouvrage qu’il publie en collaboration avec George Vincent en 1894, Small, qui appelait lui-même son livre « un guide de laboratoire », consacre deux chapitres à la conduite empirique de la sociologie. Insistant sur l’importance de l’habitat sur les relations sociales, il y encourage les étudiants à observer les communautés dans lesquelles ils vivent, à analyser cette « mosaïque de petits mondes », à étudier leur histoire, à dresser des cartes de leur environnement. D’autre part, il proposa à ses collègues du département de sociologie d’utiliser la ville de Chicago en tant qu’objet et terrain de recherche. Cette idée préfigurait donc les principes de recherche sur la ville que Park et Burgess, vingt ans plus tard, allaient mettre en œuvre de manière plus systématique encore.

L’un des mérites intellectuels de Small fut d’insister sur la nécessaire objectivité vers laquelle devaient tendre les recherches sociologiques. Small pensait que la sociologie était une science, qu’il s’agissait de fonder non sur le discours mais sur les recherches empiriques, bien qu’il n’en fît pas lui-même. Il considérait que la sociologie, dans une démarche interdisciplinaire, devait nous faire connaître la structure de la société. Il ne sera pas le seul à insister sur ce critère d’objectivité, qui lui paraissait devoir garantir la scientificité de la sociologie : William Thomas, Ellsworth Faris, Burgess partageront un souci identique, et surtout Park qui s’opposera plus tard fermement aux visions humanitaires qu’on pouvait alors donner à la sociologie, tel Charles Henderson, qui considérait que les sciences sociales étaient un don que Dieu avait fait aux hommes afin qu’ils puissent régler leurs douloureux problèmes sociaux [6].

Enfin, l’influence décisive de Small dans la sociologie fut surtout d’ordre institutionnel et tous ses contemporains lui reconnaissent un extraordinaire talent d’administrateur et d’organisateur. D’une part, il dirigea le département de sociologie depuis sa création, en 1892, jusqu’à sa retraite en 1924, date à laquelle la sociologie s’était définitivement implantée à Chicago comme une discipline majeure. D’autre part, sur les conseils du président Harper, il fonda en juillet 1895, soit un an avant L’Année sociologique de Durkheim, l’American Journal of Sociology, dont il allait être le rédacteur en chef pendant trente ans, jusqu’en 1925. Cette revue, qui existe toujours aujourd’hui, près d’un siècle après sa fondation, fut ainsi la première revue sociologique dans le monde et fut même pendant longtemps

la seule existant aux États-Unis puisqu'il fallut attendre 1921 pour voir paraître Sociology and Social Research et 1922 pour que Social Forces voit le jour.

Albion Small contribua également à fonder, en 1905, l'American Sociological Society, qui allait devenir en 1935 l'American Sociological Association. Ce lien, construit par Small, entre l'association nationale de sociologie, dont il publia la plupart des débats et travaux, et la revue du département de sociologie de Chicago, allait avoir une influence considérable sur la sociologie américaine et fonder pour longtemps le leadership de l'École de Chicago [7].

III. Les influences intellectuelles et philosophiques

À Chicago, la sociologie bénéficie d'un tel climat intellectuel qu'il serait inexact de dater son développement seulement à partir des années 1915, quand l'influence de Thomas et de Park devient décisive. Dès sa naissance, elle est profondément influencée par d'autres disciplines actives, où des chercheurs de première importance se distinguent. La philosophie, par exemple, est la première à fonder une véritable « école », connue sous le nom de pragmatisme. John Dewey, venant de l'université de Michigan, rejoint Chicago en 1894 et y demeurera jusqu'en 1904 [8]. George Herbert Mead, dont le nom restera attaché à la fondation de l'interactionnisme symbolique, l'accompagne en 1894, ainsi que quelques chercheurs moins connus mais qui sont également des penseurs très actifs, tels que James Tufts, James Angell en psychologie. Ces deux courants de pensée, sociologique et philosophique, vont avoir des influences réciproques [9].

1. Le pragmatisme

Selon le pragmatisme, l'activité humaine doit être considérée sous l'angle de trois dimensions, qui ne sont pas séparables : biologique, psychologique et éthique. L'individu, lorsqu'il agit, poursuit un but et ressent des sentiments, des émotions. C'est pourquoi l'enseignement de la psychologie sera nécessaire à la philosophie. D'autre part, selon les philosophes de

Chicago, l'une et l'autre doivent avoir une influence sur la réalité : la philosophie sera la référence théorique qui permettra de résoudre les problèmes sociaux, éducatifs, économiques, politiques ou moraux qui se posent à toute société. Mais leur foi dans l'amélioration des conditions de vie à Chicago n'est pas évangélique, même si certains d'entre eux sont croyants. Ils considèrent que la résolution de ces problèmes sociaux passe par la mise en acte de méthodes scientifiques de pensée, qu'il s'agit d'appliquer à l'éducation et à la science.

Car selon le pragmatisme, le philosophe est impliqué dans la vie de sa cité, s'intéresse à son environnement, à l'action sociale qui a pour but le changement social. Selon Andrew Reck [10], les leaders de l'École de Chicago du début du xxe siècle ont fait du « pragmatisme la philosophie sociale de la démocratie » (p. XXXIII). Son influence la plus spectaculaire fut dans le développement démocratique de l'éducation et, plus généralement, dans celui de la justice sociale et dans l'action municipale. Le pragmatisme est en effet une philosophie de l'action, qu'on pourrait également appeler une philosophie de l'intervention sociale. Ainsi, Mead fit du pragmatisme un instrument social, en étant très actif dans le mouvement de réforme sociale, dans la mesure où il croyait que la conscience des individus s'élabore à travers les interactions sociales et les processus sociaux.

On retrouve cette idée chez Dewey, qui s'est beaucoup intéressé aux questions éducatives – comme en témoigne l'ouvrage qu'il publia sur les rapports entre le développement de l'éducation et la démocratie [11] –, et qui a dirigé à partir de 1902 la faculté d'éducation de l'université de Chicago. En 1896, il fonde, à l'intérieur même de l'Université, une « école élémentaire expérimentale », qui va servir de laboratoire dans lequel les idées sur l'apprentissage développées par les philosophes vont pouvoir être appliquées. Mead va également être très impliqué dans cette école expérimentale, à laquelle il participa activement [12]. En impulsant une modification radicale des programmes, il pensait contribuer à une meilleure éducation du citoyen, comme en témoignent les nombreux articles et éditoriaux consacrés aux questions éducatives qu'il écrivit entre 1896 et 1909 [13].

2. L’interactionnisme symbolique

Il faut insister davantage sur l’interactionnisme symbolique qui a profondément influencé la sociologie de Chicago. Il trouve ses racines philosophiques dans le pragmatisme de John Dewey, inauguré par Charles Peirce et William James, mais a été principalement développé par Mead.

Comme son nom l’indique, l’interactionnisme symbolique a souligné la nature symbolique de la vie sociale : les significations sociales doivent être considérées comme « produites par les activités interagissantes des acteurs » (Blumer, 1969, p. 5) [14]. Ce qui implique pour l’observateur qui se propose de comprendre et d’analyser ces significations qu’il adopte une posture méthodologique qui autorise cette analyse. Le chercheur ne peut avoir accès à ces phénomènes privés que sont les productions sociales signifiantes des acteurs que s’il participe, également en tant qu’acteur, au monde qu’il se propose d’étudier.

De ce point de vue, l’interactionnisme symbolique prend le contre-pied de la conception durkheimienne de l’acteur. Durkheim, s’il reconnaît la capacité qu’a l’acteur de décrire les faits sociaux qui l’entourent, considère que ces descriptions sont trop vagues, trop ambiguës pour que le chercheur puisse en faire un usage scientifique, ces manifestations subjectives ne relevant d’ailleurs pas, selon lui, du domaine de la sociologie. À l’inverse, l’interactionnisme symbolique soutient que c’est la conception que les acteurs se font du monde social qui constitue, en dernière analyse, l’objet essentiel de la recherche sociologique.

Mead [15] est considéré comme l’inspirateur de l’interactionnisme symbolique, bien que l’expression ait été employée pour la première fois en 1937 seulement par Blumer. Voulant faire la synthèse entre l’approche individuelle et l’approche macrosociologique, il pensa que la notion de « soi » pouvait remplir ce rôle, à condition de considérer le « soi » comme l’intériorisation du processus social par lequel des groupes d’individus inter-agissent avec d’autres. L’acteur apprend à construire son « soi », et ceux des autres, grâce à son interaction avec les autres. L’action individuelle peut alors être considérée comme la création mutuelle de plusieurs « soi » en interaction. Ainsi, les « soi » acquièrent une signification sociale,

deviennent des phénomènes sociologiques, qui constituent la vie sociale. L'étude sociologique de ce monde devra donc analyser les processus par lesquels les acteurs accordent leurs conduites, sur la base de leurs interprétations du monde qui les entoure.

On peut, avec Arnold Rose [16], résumer brièvement les principales propositions de l'interactionnisme symbolique de Mead selon cinq hypothèses :

- nous vivons dans un environnement à la fois symbolique et physique et c'est nous qui construisons les significations du monde et de nos actions dans le monde à l'aide de symboles ;
- grâce à ces symboles « signifiants », que Mead distingue des « signes naturels », nous avons la capacité de « prendre la place de l'autre », parce que nous partageons avec les autres les mêmes symboles ;
- nous partageons une culture, qui est un ensemble élaboré de significations et de valeurs, qui guide la plupart de nos actions et nous permet de prédire, dans une large mesure, le comportement des autres individus ;
- les symboles, et donc aussi le sens et la valeur qui y sont attachés, ne sont pas isolés mais font partie d'ensembles complexes, face auxquels l'individu définit son « rôle », définition que Mead appelle le « moi », qui varie selon les groupes auxquels il a affaire, tandis que son « je » est la perception qu'il a de lui-même comme un tout. Mead a précisé cette différence : « Le "je" est la réponse de l'organisme aux attitudes des autres ; le "moi" est l'ensemble organisé d'attitudes que je prête aux autres. Les attitudes des autres constituent le "moi" organisé et on réagit alors face à cela en tant que "je". »
- la pensée est le processus par lequel des solutions potentielles sont d'abord examinées sous l'angle des avantages et désavantages que l'individu en tirerait par rapport à ses valeurs, puis sont finalement choisies ; c'est une espèce de substitution au comportement par « essais et erreurs ». Un « acte » est donc une interaction continuelle entre le « je » et le « moi », c'est une succession de phases qui finissent par se cristalliser en un comportement unique.

3. Implications méthodologiques

Il faut retenir que l'interactionnisme symbolique, pour la première fois dans l'histoire de la sociologie, accorde une place théorique à l'acteur social en tant qu'interprète du monde qui l'entoure et, par conséquent, met en œuvre des méthodes de recherche qui donnent priorité aux points de vue des acteurs. Le but de l'emploi de ces méthodes est d'élucider les significations que les acteurs eux-mêmes mettent en œuvre pour construire leur monde social. La connaissance sociologique exige alors de s'appuyer sur la pratique des individus. Pour l'interactionnisme symbolique, une connaissance sociologique adéquate ne saurait être élaborée par l'observation de principes méthodologiques qui cherchent à extraire les données de leur contexte afin de les rendre objectives. Il s'agira au contraire d'étudier l'acteur en relation avec la réalité sociale naturelle dans laquelle il vit. La recherche en sciences sociales doit s'efforcer de ne pas dénaturer le monde social ni d'escamoter les interactions sur lesquelles repose toute la vie sociale. Il faut préserver l'intégrité du monde social afin de pouvoir l'étudier et prendre en compte le point de vue des acteurs sociaux puisque c'est à travers le sens qu'ils assignent aux objets, aux individus, aux symboles qui les entourent, qu'ils fabriquent leur monde social.

4. D'autres influences

Il faut encore signaler d'autres influences, qui n'ont pas toutes la même importance, sur certains penseurs de l'École de Chicago, telles les idées de Darwin sur l'évolution des espèces chez Park [17], ou encore la théorie de la relativité d'Einstein chez Mead [18].

D'autre part, les publications sur l'École de Chicago oublient trop souvent l'orientation délibérément chrétienne de ses débuts. Harper avait créé, dès la fondation de l'Université, un département de théologie avec lequel le département de sociologie entretenait des liens étroits. Parmi les quatre premiers fondateurs du département de sociologie, Henderson, nous l'avons vu, était lui-même pasteur, le père de Vincent, ainsi que celui de Thomas, étaient pasteurs et Small avait fait des études de théologie avant d'être attiré par la sociologie.

Ces liens avec le protestantisme sont importants pour comprendre pourquoi une partie des premiers sociologues de l'École de Chicago avaient une

inclination pour le travail social et pour les réformes sociales teintées de charité chrétienne. Progressivement, les liens entre la sociologie et le travail social vont s'atténuer et la sociologie va devenir plus indépendante. Ce lien va dépendre largement du recrutement des enseignants et c'est dans cette direction que vont travailler par exemple les femmes recrutées par le département, telles que Clarence Rainwater, Edith Abbott ou encore Marion Talbot qui, jusqu'en 1904, enseigne les Sanatory sciences [19].

Par-dessus tout, ces tendances réformatrices ont donné un élan décisif à la sociologie : celui de se tourner vers le travail de terrain, vers la connaissance de la ville et la résolution de ses problèmes sociaux, vers une sociologie non spéculative mais au contraire vers une sociologie de l'action. Ces éléments ont été précurseurs de l'éclosion d'idées et de recherches urbaines que Thomas, Park et Burgess vont entreprendre avec la deuxième génération de sociologues de Chicago. Dans cette transition entre la première période d'une sociologie humaniste, fortement imprégnée de valeurs religieuses, et la seconde phase, marquée par une sociologie plus scientifique qui, sans pour autant renier l'action sociale, veut se débarrasser de ces valeurs au profit d'un esprit de recherche, Thomas va jouer un rôle décisif : d'une part, il recrute Park après l'avoir rencontré dans un congrès sur la condition des Noirs ; d'autre part, il va publier une œuvre monumentale, qui inaugurera une série de recherches et de publications qui seront les marques durables de l'École de Chicago [20].

Enfin, il faut insister sur l'orientation délibérément multidisciplinaire de la sociologie de Chicago. Les liens entre la sociologie et d'autres disciplines sont multiples et systématiques : en premier lieu avec l'anthropologie (Edward Sapir et Robert Redfield) avec laquelle elle va former un seul et même département jusqu'en 1929 ; avec les sciences politiques (Charles Merriam) ; avec la psychologie (où James Angell développe une psychologie fonctionnaliste fondée sur les méthodes expérimentales et va former d'importants psychologues, tels que John Watson ou Louis Thurstone) ; et surtout, nous l'avons vu, avec la philosophie.

En 1915, le leadership de Chicago dans la sociologie américaine est déjà établi, bien qu'il existe d'autres centres universitaires importants de développement de la sociologie, tels que Yale (William Sumner), Wisconsin

(Edward Ross), Michigan (Charles Cooley) et surtout Columbia (Franklin Giddings) [21]. Dans les deux décennies suivantes, le rôle de Chicago dans la sociologie américaine deviendra encore plus important. C'est véritablement cette période, qui se situe entre 1915 et 1935, que l'on désigne habituellement par L'École de Chicago.

IV. La rébellion de 1935

En décembre 1935, à l'occasion de la réunion annuelle de l'American Sociological Society, la fronde des opposants à la trop grande domination de Chicago sur la sociologie américaine s'organise et va aboutir à un renversement des leaders qui dirigeaient la sociologie américaine depuis ses débuts. Il est également décidé que la revue de l'association, l'American Journal of Sociology, éditée par l'université de Chicago – et dont les rédacteurs en chef ont toujours été jusqu'alors des enseignants du département de sociologie de Chicago –, ne sera plus la seule revue de l'association. Une autre revue, qui sera éditée directement par l'association, est alors créée parallèlement : l'American Sociological Review.

Certains ont vu dans cette « révolution de palais » une divergence sur les méthodes de recherche utilisées, un affrontement entre deux types de sociologie, l'une quantitative et positiviste, caractérisée par le fonctionnalisme naissant, d'une part ; l'autre qualitative et humaniste, représentée par la sociologie de terrain pratiquée à Chicago, d'autre part.

Cela peut paraître tendanciellement vrai, mais il s'agit aussi d'une prise de pouvoir politique par ceux qui estimaient alors que l'association, ainsi que sa revue ne devaient pas être éternellement dirigées par les sociologues de Chicago. Parmi les « conjurés », emmenés par L. Bernard, qui n'avait pas réussi à obtenir, quelques années auparavant, le poste d'enseignant titulaire qu'il convoitait à Chicago, il y avait certes des sociologues d'autres universités, mais également plusieurs anciens étudiants de Chicago y ayant obtenu leur doctorat, et même des sociologues aujourd'hui encore assimilés à l'École de Chicago, ou tout au moins à son style de recherches, tels que W. Waller [22]. À l'inverse, paradoxalement, les sociologues de Chicago pouvaient compter sur le soutien actif de certains quantitativistes, depuis qu'un des leurs, William Ogburn, professeur à Chicago, avait été élu à la

tête de l’association en 1929 [23]. C’est dans cette complexité des alliances qu’il faut situer le conflit, qui, masquant également des conflits de personnes, s’est cristallisé autour de la question de la scientificité de la sociologie, les uns prétendant qu’ils représentaient la nouvelle sociologie scientifique, les autres défendant l’idée d’une sociologie qui évite le scientisme des premiers [24].

Toujours est-il que c’est à partir de cette rébellion qu’on peut dater le début du déclin de ce qu’on a appelé l’École de Chicago. La sociologie de Chicago ne fut pas pour autant isolée ou rejetée. Dès 1936, ses représentants reprirent la direction de l’American Sociological Society et continuèrent d’exercer une influence certaine sur la sociologie américaine [25]. Mais la révolte de 1935 allait cependant marquer le début d’un rééquilibrage dans la sociologie américaine. Il faut sans doute considérer cet épisode de 1935 comme la conséquence de l’évolution d’ensemble de la sociologie américaine, qui se développe dans un grand nombre d’universités, devient plus soucieuse de ses méthodes d’investigation, dont la conceptualisation théorique se tourne davantage vers la sociologie européenne, et enfin dont les relations plus étroites avec une demande sociale et politique grandissante aboutit à la création d’un véritable métier de sociologue, qui fait évoluer à son tour la conception scientifique de la sociologie.

En 1937, deux ans après cette rébellion, la parution de l’ouvrage de Talcott Parsons, The Structure of Social Action [26], allait confirmer l’apparition d’une nouvelle orientation théorique, radicalement différente de la sociologie empirique de Chicago, qui allait ensuite dominer la sociologie américaine pendant un quart de siècle. L’alliance de Parsons avec Stouffer à Harvard, d’une part, et celle de Merton avec Lazarsfeld à Columbia, d’autre part, allaient faire croire à l’existence d’un nouveau paradigme, fondé sur le mariage entre la théorie et la recherche quantitative.

Chapitre II

L’immigration et les relations ethniques

La question de l’intégration et de l’assimilation des immigrants aux États-Unis fut évidemment centrale dans un pays qui s’est progressivement constitué sur plusieurs sédiments migratoires, particulièrement importants au cours du xixe siècle et pendant les deux premières décennies du xxe siècle, au cours desquelles s’est instauré un débat politique intense sur la question de l’américanisation des immigrants anciens, d’une part, et sur l’opportunité de continuer à autoriser un flux migratoire important, d’autre part. Selon Stow Persons [1], « les chercheurs de Chicago se sont identifiés avec cette aile du “mouvement progressiste” qui croyait en la capacité de la société américaine d’assimiler ses minorités ethniques. Leurs travaux ont représenté à la fois le point culminant de la tradition assimilationniste et les premières tentatives faites par des chercheurs de circonscrire les limites de cette tradition » (p. 78).

C’est sans doute à cet intérêt porté par la sociologie de Chicago à la question de l’assimilation des immigrants qu’on doit en effet l’existence de plusieurs des concepts majeurs de la sociologie américaine, parmi lesquels la désorganisation sociale, la définition de la situation, la marginalité, l’acculturation. Ces concepts, principalement développés dans les travaux de Thomas et Znaniecki, d’une part, et dans ceux de Park et Burgess d’autre part, vont jalonner la théorie de l’assimilation, qui sera reprise et modifiée par un grand nombre de leurs étudiants. Ce sont ces concepts, d’une grande fécondité, que nous allons exposer dans ce chapitre.

I. Attitudes individuelles et valeurs sociales

Thomas a introduit le concept d'attitude dès 1907 [2], mais ne l'a développé que quelques années plus tard, dans son étude sur les paysans polonais.

Selon Thomas et Znaniecki, l'analyse sociologique doit tenir compte à la fois des valeurs sociales, qui sont « les éléments culturels objectifs de la vie sociale », et des attitudes, qui sont « les caractéristiques subjectives des individus du groupe social considéré » (p. 21). L'attitude est un ensemble d'idées et d'émotions qui deviennent une disposition permanente chez un individu et qui lui permettent d'agir de manière stéréotypée. On peut la définir comme

« *le procès de la conscience individuelle qui détermine l'activité réelle ou potentielle de l'individu dans le monde social. L'attitude est la contrepartie de l'individu aux valeurs sociales et toute activité humaine fait le lien entre ces deux éléments* » (p. 22).

À la différence de Durkheim, qui considérait qu'il ne fallait expliquer les phénomènes sociaux que par d'autres phénomènes sociaux et non en faisant intervenir le niveau individuel, Thomas et Znaniecki affirment qu'un fait social est une combinaison intime des valeurs collectives et des attitudes individuelles [3]. Il faut en effet pouvoir rendre compte de la nature subjective des inter-actions sociales et les phénomènes sociaux ne peuvent pas être considérés comme s'ils étaient des phénomènes physiques :

« *L'effet d'un phénomène physique dépend uniquement de la nature objective de ce phénomène et peut être calculé sur la base de son contenu empirique, alors que l'effet d'un phénomène social dépend du point de vue subjectif de l'individu ou du groupe et ne peut être calculé que si nous connaissons, non seulement le contenu objectif de sa cause supposée, mais aussi la signification qu'il a pour les êtres conscients considérés… Une cause sociale est complexe et doit inclure à la fois des éléments objectifs et subjectifs, des valeurs et des attitudes* » (1918, p. 38).

Cette prise en compte, dans le processus causal, de la signification de l'action pour les individus est fondamentale chez Thomas, mais sera également une caractéristique de l'ensemble de l'École de Chicago. Ainsi, l'analyse du social devient holiste :

« *En étudiant la société, nous partons du contexte social global pour aboutir au problème ; en étudiant un problème, nous partons du problème pour aller vers son contexte global* » (p. 19).

Le lien entre les deux éléments fondateurs du fait social – valeurs et attitudes – sera réalisé par exemple par les « quatre désirs » qui, selon Thomas, habitent tout individu : l'expérience nouvelle, la sécurité, la réponse et la reconnaissance.

La mise en évidence de l'existence d'attitudes individuelles et de valeurs sociales va par ailleurs permettre de penser la fondation de deux disciplines différentes : la psychologie sociale sera la science des « attitudes », tandis que la sociologie sera celle des « valeurs sociales », en particulier celles qui sont incarnées dans les règles de comportement des individus, par leurs « institutions sociales », qui, considérées ensemble, constituent « l'organisation sociale » de tout groupe social (p. 32-33).

Le concept d'« attitude » développé dans The Polish Peasant a joué un rôle particulièrement important dans l'étude des phénomènes liés à l'immigration, dans la compréhension et l'explication des problèmes des immigrants, essentiellement dus, dirait-on aujourd'hui, à une brutale transplantation culturelle, ainsi qu'à la découverte de nouvelles règles économiques de vie, individuelle ou collective. Ce concept a en effet permis d'opposer une théorie sociologique scientifique sérieuse aux idées qui avaient alors cours, selon lesquelles les différences raciales ou ethniques trouvaient leur fondement dans des différences biologiques. Thomas et Znaniecki ont fortement contribué à rejeter ce réductionnisme biologique, en montrant que l'état mental des immigrants n'était pas lié à un problème physiologique mais était directement lié aux changements sociaux intervenus dans leur vie quotidienne. Dans l'ouvrage qu'il avait publié en 1909 [4], Thomas insistait déjà sur la nécessité de procéder à des recherches concrètes, objectives, sur la réalité sociale, sur le comportement et sur les attitudes des individus. Son objectif était de comprendre le comportement humain et non de changer la société ou d'y prêcher des sentiments moraux [5] Thomas fut parmi les tout premiers intellectuels américains, avec Frank Boas, à critiquer les théories qui expliquaient les différences intellectuelles

et mentales par l'appartenance à une race : « La variable réelle, disait-il, est l'individu, pas la race. » [6]

C'est donc un véritable programme théorique et méthodologique que tracent Thomas et Znaniecki, que la plupart des sociologues de Chicago suivront pendant les quinze années suivantes. L'ouvrage présente en effet plusieurs contributions importantes sur les problèmes de l'assimilation interculturelle, sur les relations familiales, les classes sociales, la vie économique et religieuse ainsi que sur les conduites magiques. Toutefois, la contribution principale est sans aucun doute l'étude des processus sociaux que Thomas a appelés la désorganisation et la réorganisation. À l'instar, cette fois, de ce que Durkheim avait déjà établi dans la sociologie française, Thomas et Znaniecki considèrent les problèmes sociaux comme des phénomènes sociologiques qui influencent le comportement des individus et non comme le résultat collectif de conduites individuelles. C'est ce concept de désorganisation, dont le sens ne s'est pas profondément modifié depuis que Thomas l'a développé, que nous allons maintenant examiner.

II. La désorganisation sociale

Il est d'abord utile d'indiquer ici la structure de l'ouvrage de Thomas et Znaniecki, qui est divisé en quatre parties, respectivement intitulées :

- l'organisation du groupe primaire ;
- désorganisation et réorganisation en Pologne ;
- organisation et désorganisation en Amérique ;
- l'histoire de vie d'un immigrant.

La première partie étudie la famille traditionnelle polonaise élargie, ses habitudes de mariage et, plus généralement, ses habitudes sociales. Puis, on passe à l'examen des facteurs culturels, économiques et politiques qui ont contribué à l'éclatement de la famille traditionnelle paysanne et à l'émigration massive, d'abord en Allemagne et en Europe, puis en Amérique. Au cours de ce processus d'immigration, l'individu n'est plus fondu au sein de la famille élargie, il prend de l'importance pour lui-même et la famille se rétrécit, tendant à se rapprocher de la conception de la famille moderne contemporaine. Un des symptômes de cette évolution se

trouve dans le nouveau rapport de l'individu au mariage. Tandis que, dans la société paysanne polonaise traditionnelle, la norme du mariage n'est pas l'amour mais le « respect », la nouvelle famille polonaise en Amérique est fondée sur l'amour. Ce changement de comportement culturel est la marque, selon Thomas et Znaniecki (p. 98-108, 706-711), d'une forme supérieure d'individualisation, qui va préfigurer de la capacité d'assimilation de l'individu à la société américaine.

Le thème central de l'ouvrage est celui de désorganisation, avec ses corollaires d'organisation et de réorganisation, bien que ces concepts soient considérés par Thomas et Znaniecki comme des types idéaux qui n'existent pas dans la réalité.

Une organisation sociale, c'est un ensemble de conventions, d'attitudes et de valeurs collectives qui l'emportent sur les intérêts individuels d'un groupe social. À l'inverse, la désorganisation sociale, qui correspond à un déclin de l'influence des règles sociales sur les individus, se manifeste par un affaiblissement des valeurs collectives et par un accroissement et une valorisation des pratiques individuelles. Il y a désorganisation lorsque des attitudes individuelles ne peuvent trouver satisfaction dans les institutions, jugées périmées, du groupe primaire. C'est évidemment un phénomène et un processus qu'on peut trouver dans toutes les sociétés, mais qui va s'amplifier lorsqu'une société connaît des changements rapides, économiques et industriels notamment. Dans la société polonaise, la désorganisation commence lorsque les individus « définissent leur situation » en termes économiques, religieux, intellectuels, plutôt qu'en termes sociaux : le désir de succès se substitue alors à celui de reconnaissance sociale [7]. La désorganisation ne provient pas « d'un paradis social perdu » – thèse qu'on peut trouver dans la sociologie allemande chez Ferdinand Toennies – qui correspondrait à la société rurale préindustrielle. Elle est plutôt la conséquence d'un changement extrêmement rapide, d'une densification de la population urbaine ou, à l'inverse, d'une soudaine désertification. Des changements technologiques majeurs peuvent également provoquer une telle désorganisation, ainsi que des catastrophes naturelles, des crises économiques, des crises politiques ou personnelles.

Thomas et Znaniecki avaient déjà perçu cette désorganisation de la vie paysanne polonaise en Pologne même, avant que le flux migratoire ne commence. La désorganisation ne provient donc pas de l'immigration, c'est l'immigration qui est un indicateur de l'état de désorganisation de la société polonaise. Ensuite, le fait d'émigrer en Amérique provoquera une réorganisation.

Le concept de désorganisation sociale permet de comprendre comment, dans certaines circonstances, les règles sociales semblent perdre de leur efficacité. Comme la notion d'anomie chez Durkheim, l'état de désorganisation sociale est provisoire, il précède une période de réorganisation. Il y a, en effet, chez Thomas et Znaniecki, l'idée d'un continuum qui va de l'organisation sociale à sa désorganisation puis à sa réorganisation.

Thomas et Znaniecki distinguent par ailleurs deux types de désorganisation dans The Polish Peasant : la désorganisation familiale et la désorganisation de la communauté. La famille rurale est désorganisée par l'irruption de nouvelles pratiques de consommation, de nouvelles valeurs qui modifient les comportements économiques, tandis que l'indicateur de la désorganisation de la communauté est l'absence d'opinion publique, qui conduit à un déclin de la solidarité communautaire.

Cette désorganisation va être renforcée par l'immigration. En Amérique, elle va prendre une tournure spectaculaire et même parfois dramatique. La désorganisation familiale va entraîner la paupérisation et la délinquance juvénile. Mais, selon Thomas et Znaniecki, le groupe immigrant, pour faire face à cette désorganisation, va réorganiser ses attitudes. Les valeurs religieuses notamment, qui sont les moins perméables au changement, vont présider au rétablissement de règles et de pratiques traditionnelles. Pour les immigrants, il ne s'agit pas cependant d'un retour en arrière, mais d'une conduite qui va leur permettre de s'adapter à leur nouvel univers. Dans ce processus, l'éducation, l'organisation de l'habitat par nationalités, l'entraide des immigrés, mais aussi la presse locale en langue nationale vont jouer un rôle décisif [8].

Il y a donc, selon Thomas, un cycle de transformations : sous l'influence de l'évolution technique et économique, puis davantage encore sous l'effet de

l’immigration, un groupe social, d’abord organisé, commence par se désorganiser, puis se réorganise ensuite, sans pour autant être totalement assimilé au groupe d’accueil, dans la mesure où peuvent survivre parallèlement des formes culturelles atténuées du groupe originel, dont les valeurs sont toutefois moins restrictives.

On va retrouver cette notion de désorganisation dans la plupart des recherches qui constituent le patrimoine de l’École de Chicago. Elle va en effet être utilisée pour étudier les changements sociaux occasionnés par la croissance rapide des villes américaines. Elle va même constituer le concept majeur, à partir duquel toute une génération de chercheurs va travailler dans la ville. C’est le cas par exemple de Nels Anderson [9] qui l’utilise afin d’étudier les travailleurs saisonniers ; de Frederic Thrasher [10] dans son étude des gangs ; de Harvey Zorbaugh [11] qui analyse un quartier violent de Chicago ; de Paul G. Cressey [12] qui adopte le concept afin d’étudier les relations sociales dans les dancings publics. D’autres recherches encore font de cette notion de désorganisation sociale forgée par Thomas un concept majeur : Ruth Cavan [13] sur le suicide, Ernest Mowrer [14] sur la désorganisation de la famille, Louis Wirth [15] sur le ghetto, Ernest Hiller [16] sur l’analyse du comportement des individus lors d’une grève, Walter Reckless [17] sur la criminalité à Chicago.

Toutefois, William Foote White [18] montre que la communauté italienne qu’il étudie dans la banlieue de Boston (Cornerville) est certes désorganisée si on l’analyse par rapport aux institutions de la société en général et avec les critères de la société américaine « normale », mais qu’il s’agit aussi d’une société organisée, « qui possède son organisation propre, complexe, structurée, avec des relations personnelles hiérarchisées, fondées sur un système d’obligations réciproques » (p. 272). Il s’agit donc d’une organisation sociale différente et non d’un manque d’organisation.

III. Démoralisation et assimilation

Toutes les manifestations de la déviance ne sont pas toujours le signe d’une désorganisation sociale : il peut aussi s’agir de déviance individuelle. Thomas et Znaniecki distinguent en effet la « désorganisation » individuelle, qu’ils appellent la démoralisation, et la désorganisation

sociale. La pathologie individuelle n'est pas, selon eux, un indicateur de la désorganisation sociale, et l'on ne doit pas établir un lien direct entre les deux phénomènes. Mais on constate cependant que, malgré le processus positif de réorganisation sociale observé, l'individu, lui, demeure inadapté, comme en retrait de ce phénomène social collectif. C'est vrai surtout des individus de la deuxième génération qui payent le tribut le plus lourd à ce bouleversement, en s'adonnant à la délinquance, à l'alcoolisme, au vagabondage ou à diverses formes de crime. Risquons ici une hypothèse : si ce processus de réorganisation est difficilement suivi par l'individu, c'est parce qu'il exige de se défaire des liens anciens pour en inventer de nouveaux, dans la mesure où l'adaptation n'est jamais un simple mimétisme mais plutôt un métissage actif, qui exige de construire sa nouvelle identité [19].

La réorganisation prend une forme mixte et passe par la constitution d'une société américano-polonaise, c'est-à-dire qui ne soit plus tout à fait polonaise, ni complètement encore américaine, mais qui constitue la promesse d'une assimilation des générations futures. C'est pourquoi il faut favoriser l'avènement de ces formes sociales mixtes et provisoires, en encourageant notamment le développement d'institutions multiples qui nouent un lien de continuité avec le passé, avec la culture que l'immigrant est en train de quitter : associations diverses, fêtes, scolarisation bilingue, etc.

Dans un ouvrage qu'il n'a pas pu signer à cause du « scandale » qu'il avait provoqué à Chicago trois ans auparavant, mais dont il semble qu'il a fourni les principaux thèmes et dont il écrivit la plus grande part, Thomas développe la question de l'assimilation et fait des recommandations aux pouvoirs publics afin qu'ils favorisent ce phénomène [20].

Selon Thomas, l'assimilation est à la fois souhaitable et inévitable. Elle requiert la construction d'une mémoire commune entre le natif et l'immigrant. Les individus doivent pouvoir s'émanciper des uniformités culturelles du groupe ethnique auquel ils appartiennent. Les immigrants doivent donc non seulement apprendre la langue du pays d'accueil, mais aussi les grands traits de son histoire, de ses idéaux et de ses valeurs [21]. Cet apprentissage s'opérera évidemment par l'intermédiaire de l'école

publique, mais il suppose au préalable une phase de transition, au cours de laquelle la communauté d'immigrants maintient et cultive son identité, afin de faire lien entre leur ancienne identité et la nouvelle. Il est même recommandé que les Américains se familiarisent avec les cultures des pays dont ils accueillent les ressortissants (p. 266-271).

L'assimilation, qui est surtout un processus psychologique selon Thomas – mais qui a négligé, nous semble-t-il, l'aspect politique de la question, ainsi que celui des conditions de vie économiques de l'immigrant –, sera accomplie lorsque l'immigrant portera le même intérêt aux mêmes objets que l'Américain d'origine, autrement dit, dans le langage de l'ethnométhodologie, lorsqu'il sera devenu membre, c'est-à-dire qu'il possédera la maîtrise du langage naturel du groupe. Thomas insistait également sur le fait que les immigrants puissent continuer à parler et lire dans leur langue maternelle afin de favoriser la transition vers l'assimilation.

L'inverse de l'assimilation, c'est la démoralisation de l'individu, qui survient à chaque fois, note Thomas, que la société industrielle envahit le monde paysan, mais qui prend des proportions inquiétantes dans la communauté d'immigrés en Amérique. Paradoxalement, la délinquance, symptôme évident de la démoralisation dont parle Thomas, est d'autant plus répandue qu'est plus forte la pression de la société américaine vers une assimilation complète des immigrants, qui, afin d'être réalisée plus rapidement, peut entraîner l'adoption de mesures qui visent à affaiblir les indispensables institutions communautaires d'immigrants, dont la fonction est de maintenir une continuité cohérente de la vie des individus. Cette pression produit alors l'inverse du phénomène attendu, et des formes plus ou moins violentes de délinquance apparaissent, parce qu'on ne peut pas détacher sans conséquence l'individu de son groupe culturel et social d'origine. L'américanisation de masse passe au contraire par l'appartenance à des organisations ethniques, qui se modifient progressivement et concourent efficacement à l'adaptation (p. 290-293).

IV. La définition de la situation

En 1923 [22], Thomas va développer une autre notion, qu'il a déjà utilisée, sans y insister, dans The Polish Peasant, et qui constituera, avec celle de désorganisation qui lui est liée, l'une des notions majeures de la sociologie américaine pendant plusieurs décennies : celle de définition de la situation. L'individu agit en fonction de l'environnement qu'il perçoit, de la situation à laquelle il doit faire face. Il peut définir chaque situation de sa vie sociale par l'intermédiaire de ses attitudes préalables, qui l'informent sur cet environnement et lui permettent de l'interpréter. La définition de la situation dépend donc à la fois de l'ordre social tel qu'il se présente à l'individu et de son histoire personnelle. Il y a toujours rivalité entre la définition spontanée d'une situation par un individu et les définitions sociales que sa société lui fournit. Thomas, en insistant sur la nécessité pour les chercheurs de recueillir, auprès des acteurs sociaux, des récits de première main, des autobiographies, des lettres, etc., voulait qu'ils puissent ainsi avoir accès à la façon dont les individus « définissaient leurs situations ».

V. Le cycle des relations ethniques

Les œuvres les plus marquantes de l'École de Chicago sont pratiquement toutes consacrées à la question de l'immigration et de l'intégration des immigrants à la société américaine [23]. Burgess [24] résume bien les préoccupations scientifiques de ses collègues :

« *La découverte que les groupes ethniques étaient un gigantesque mécanisme sociologique de défense qui facilitait la survie et l'adaptation des immigrants – communautés auxquelles la deuxième génération voulait échapper – a constitué un résultat majeur de la recherche sociologique sur la ville entre 1920 et 1930. Comme c'était un problème politique brûlant et qu'il y avait une grande diversité dans les communautés colorées d'immigrants, les sociologues ont été fascinés par la recherche ethnologique urbaine. Pratiquement, aucun de leurs travaux n'a été une simple description, dans la tradition qui était celle de l'anthropologie de l'époque. Au contraire, ils étaient analytiques et s'attachaient à montrer les traits de comportement et les processus d'adaptation et de changement propres aux immigrants dans leur nouvel environnement économique. […] L'hostilité et les tensions entre les différentes communautés ethniques étaient considérées comme des phénomènes objectifs, qu'il s'agissait*

d'expliquer et non d'aviver en prenant parti pour l'une ou l'autre » (p. 325).

Cette question sociologique est aujourd'hui encore à l'ordre du jour. Il n'est qu'à constater les troubles raciaux et quelquefois les émeutes qui, après la lutte des Noirs pour leurs droits civiques dans les années 1960, secouent encore régulièrement certaines grandes villes des États-Unis. Les sociologues de Chicago ont donc fait preuve d'un flair politique incontestable en consacrant la quasi-totalité de leurs recherches aux multiples problèmes d'insertion que posait l'immigration massive, qu'il s'agisse des immigrants européens – paysans polonais ou communautés irlandaises, allemandes, russes ou italiennes – ou qu'il s'agisse des Noirs du Sud, véritables immigrants de l'intérieur, s'établissant dans les grandes métropoles du Nord en pensant y trouver un emploi.

1. Le cycle des relations ethniques chez Park

Park (1921) [25], en décrivant le procès de désorganisation-réorganisation qui jalonne les interactions entre les groupes sociaux autochtones et immigrants, distingue quatre étapes, chacune représentant un progrès par rapport à la précédente : la rivalité, le conflit, l'adaptation et l'assimilation.

1) La rivalité est la forme d'interaction la plus élémentaire, elle est universelle et fondamentale. La rivalité est « l'interaction sans le contact social » (p. 507). Elle se caractérise par l'absence de contact social entre les individus, facteur qui va permettre l'émergence du conflit, de l'adaptation et de l'assimilation, étapes qui, à la différence de celle de la rivalité, vont être liées au contrôle social. Au cours de cette étape de rivalité qui va entraîner une nouvelle division du travail, les relations sociales sont réduites à une coexistence basée sur les rapports économiques qui sont décisifs dans le changement social : « La rivalité est le processus qui organise la société. Elle détermine la répartition géographique de la société et la distribution du travail. La division du travail, ainsi que la vaste interdépendance économique entre individus et groupes d'individus qui est si caractéristique de la vie moderne sont des produits de la rivalité. Par ailleurs, l'ordre moral et politique, qui s'impose sur cette organisation compétitive, est le produit du conflit, de l'adaptation et de l'assimilation » (p. 508).

2) La deuxième étape est le conflit, qui est inévitable lorsqu'on met en présence des populations différentes. Le conflit manifeste une prise de conscience, par les individus, de la rivalité à laquelle ils sont soumis. Tandis que la rivalité est inconsciente et impersonnelle, le conflit est au contraire toujours conscient et implique profondément l'individu. C'est un processus qui accompagne toujours l'installation des individus dans leur nouvel environnement : « D'une façon générale, on peut dire que la rivalité détermine la position d'un individu dans la communauté ; le conflit lui assigne une place dans la société » (p. 574). Il s'agit d'une étape décisive, dans la mesure où elle crée une solidarité parmi la minorité, qui entre ainsi dans l'ordre du politique.

3) « L'adaptation peut être considérée, telle une conversion religieuse, comme une sorte de mutation » (p. 510). Elle représente l'effort que doivent faire les individus et les groupes pour s'ajuster aux situations sociales créées par la rivalité et le conflit. Ainsi, les gangs de la phase de conflit deviennent des clubs pendant celle de l'adaptation (p. 722). L'adaptation est un phénomène social qui concerne la culture en général, les habitudes sociales et la technique, véhiculées par un groupe. Pendant la phase d'adaptation, il y a coexistence entre des groupes qui demeurent des rivaux potentiels mais qui acceptent leurs différences. Les relations sociales sont organisées dans le but de réduire les conflits, de contrôler la rivalité et de maintenir la sécurité des personnes.

4) L'ultime étape, qui fait, selon Park, « naturellement » suite à l'adaptation, est l'assimilation, au cours de laquelle les différences entre les groupes se sont estompées et leurs valeurs respectives mélangées. Les contacts se multiplient et deviennent plus intimes, la personnalité de l'individu se transforme : « Il y a interpénétration et fusion, au cours desquelles les individus acquièrent la mémoire, les sentiments et les attitudes de l'autre et, en partageant leur expérience et leur histoire, s'intègrent dans une vie culturelle commune » (p. 735). L'assimilation est un phénomène de groupe, dans lequel les organisations de défense de la culture immigrée par exemple, ou les journaux en langues étrangères, vont jouer un rôle déterminant. Il faut donc en encourager le développement plutôt que les combattre [26].

À chacune de ces quatre étapes, qui sont des processus sociaux, correspond schématiquement, dans la structure sociale, un ordre social particulier, comme l'écrit Park (p. 510) :

Processus social	*Ordre social*
Rivalité	Équilibre économique
Conflit	Ordre politique
Adaptation	Organisation sociale
Assimilation	Personnalité et héritage culturel

2. La notion d'assimilation chez Park

En 1914, Park publie son premier article sur le problème de l'assimilation [27], dans lequel il rejette l'hypothèse, communément admise, selon laquelle l'unité nationale exige une homogénéité ethnique. Au contraire, il définit l'assimilation comme un processus au cours duquel des groupes d'individus participent activement au fonctionnement de la société tout en conservant leurs particularités. Si, dans la société industrielle, les différences raciales fondamentales sont accentuées, estime Park, notamment par l'éducation et la division du travail, l'assimilation des différents groupes ethniques, c'est-à-dire culturels, est en revanche réalisée par l'adoption d'une langue unique, de traditions et de techniques communément partagées.

L'origine des préjugés raciaux réside, selon Park, dans les inégalités économiques. L'obligation, de la part des immigrants, d'accepter de bas salaires, leur attire l'hostilité de la population locale qui croit subir le chômage en raison de cette concurrence « déloyale ». Park, après avoir analysé le système d'esclavage et celui des castes, estime que les préjugés raciaux sont davantage la conséquence d'un conflit d'intérêts que d'une ignorance ou d'une incompréhension susceptibles d'être corrigées par l'éducation : l'esclavage est avant tout une brutale exploitation économique de la personne humaine.

Toutefois, l’éducation jouera un rôle majeur dans la formation de l’immigrant à sa nouvelle citoyenneté. L’école lui permettra d’appréhender les formes de la vie américaine, lui inculquera la langue, la culture, l’idéologie démocratique et surtout l’histoire américaine, par laquelle il comprendra que lui, immigrant, a effectivement un futur dans le pays.

C’est ce que constate Pauline Young [28] dans son étude ethnologique d’une communauté d’émigrants russes établis en Californie depuis 1905. Les Molokans sont des paysans, qui forment une secte religieuse, d’obédience chrétienne et qui ont fui la Russie parce qu’ils étaient persécutés par les orthodoxes russes et par le tsar. P. Young, qui parle russe, enquête dans la région de Los Angeles pendant cinq ans et recueille auprès des Molokans eux-mêmes des centaines de récits, sur leurs traditions, leur doctrine, leurs expériences personnelles en Russie et en Amérique. Vingt-cinq ans après leur installation en Californie, P. Young pense pouvoir distinguer trois types de Molokan :

1. il y a les vieux, nés en Russie, qui parlent le russe et conservent leurs sentiments religieux ;
2. ceux des Molokans dont la vie reflète un mélange de russe et d’américain, mais qui maintiennent encore certaines traditions ;
3. enfin, ceux qui sont nés en Amérique, qui ne connaissent la Russie que par ouï-dire. Les traditions de-viennent pour eux une légende. Leur attitude envers la secte se modifie et on peut les considérer comme « culturellement hybrides » (p. 10).

P. Young montre ainsi que le sacré s’institutionnalise et qu’il devient profane au fur et à mesure que la vie communautaire se désintègre et que commence le processus d’assimilation culturelle.

VI. Les tensions raciales aux États-Unis

Plusieurs sociologues noirs furent formés à Chicago et entreprirent des recherches sur les interactions ethniques et les tensions raciales. Ce fut par exemple le cas de Charles Johnson [29], de Franklin Frazier [30], de Bertram Doyle [31] ou de William Brown [32].

En juillet-août 1919, de violentes émeutes éclatent à Chicago pendant une semaine. On relèvera 38 morts (parmi lesquels 23 Noirs), plusieurs centaines de blessés. Il s'agit des premiers problèmes raciaux sérieux qui surviennent à Chicago et il est décidé qu'une commission mixte, composée de Noirs et de Blancs, sera chargée d'étudier les causes de ces émeutes et de faire des recommandations [33]. La direction de l'enquête fut confiée à un Noir, Charles Johnson, diplômé de sociologie et ancien étudiant de Park et de Burgess. L'influence de ces derniers est particulièrement visible dans les méthodes de recherche utilisées : observations de terrain, interviews de Noirs et de Blancs, histoires de vie de 17 familles noires considérées comme typiques, questionnaires et interviews, notamment sur les types d'emploi trouvés par les deux communautés, analyse de contenu des articles parus pendant l'année précédant la révolte dans trois quotidiens blancs ainsi que dans trois quotidiens noirs. On découvre ainsi, par exemple, que les Noirs rendent directement la presse responsable des tensions raciales et que les événements impliquant des Noirs sont rapportés de manière partiale.

Le rapport de Johnson sur ces événements est structuré autour des principaux concepts que Park et Burgess (1921) ont développés l'année précédente, notamment l'idée du cycle de quatre étapes. D'abord destiné à conceptualiser l'évolution des immigrants d'origine européenne, Johnson utilise ce cycle pour caractériser cette fois les relations qu'entretiennent les communautés blanches et noires. Plusieurs facteurs facilitant l'intégration de la communauté noire sont mis en évidence. Si l'habitat plus ou moins concentré des Noirs et des Blancs est un facteur de ségrégation, l'école, où il n'y a pas de discriminations, dit-il, envers les Noirs, amène les jeunes à être en contact les uns avec les autres. Toutefois, on constate que les élèves noirs ont souvent des performances plus faibles que les élèves blancs, en raison notamment du contexte familial et culturel : parents illettrés, famille instable, pauvre, mal logée, sans emploi, avec une absence totale de loisirs positifs.

La commission recense aussi les facteurs qui ont provoqué les émeutes. À l'origine, il s'agit d'un incident sur une plage qui n'est pas autorisée aux Noirs. Dans les activités ordinaires de la vie quotidienne, telles que la fréquentation des magasins, des théâtres, des restaurants, il n'y a pourtant pas de ségrégation « officielle ». Mais la commission découvre qu'il existe

une ségrégation clandestine contre les Noirs. Ils sont, par exemple, souvent accusés par les ouvriers blancs d'être des briseurs de grève ; l'opinion publique, relayée par la presse, joue par ailleurs un rôle décisif dans les tensions raciales.

Le rapport de Johnson recommanda que plusieurs mesures soient prises, telles qu'un renforcement du travail de la police, la poursuite judiciaire des délinquants, le contrôle des lieux de loisirs, le contrôle des clubs sportifs, dont les jeunes membres blancs avaient joué un rôle actif pendant les émeutes. On recommanda également d'améliorer l'habitat des Noirs, ainsi que leurs écoles, de renforcer l'assistance sociale, d'encourager la formation d'associations mixtes qui puissent servir d'exemple à une harmonie raciale future, enfin de mettre en place un comité permanent qui puisse enquêter sur les incidents de type racial.

Un autre étudiant noir de Park, Bertram Doyle [34], entreprendra une recherche sur le rôle des convenances dans les relations sociales ethniques dans le Sud des États-Unis. La fonction des convenances sociales est, selon Doyle, de maintenir la distance entre les races. Ainsi, l'intimité qui s'établit entre les propriétaires d'une plantation et leurs domestiques noirs n'est possible que dans la mesure où « les rituels sociaux qui définissent et maintiennent les relations de castes sont intégralement respectés » (p. XIX). Ces relations, largement inconscientes de part et d'autre, révèlent un comportement adapté, qui confirme et renforce constamment la place de chacun dans un ordre moral durable, dont la définition échappe, selon Doyle, aux désirs rationnels des hommes et dont il faut laisser au temps le soin de le modifier.

VII. L'immigration japonaise et les sept étapes de Bogardus

Park lui-même va être impliqué en 1923-1924 dans une enquête, dont on lui demande de prendre la direction, sur les tensions raciales entre la population américaine et la communauté asiatique, en particulier japonaise, sur la côte Ouest des États-Unis. Les Japonais, se plaignent alors déjà les Américains, travaillent constamment, toute la journée et tous les jours, ne

prennent jamais de vacances, rendant ainsi toute compétition économique inégale. La seule solution, selon l'opinion publique, est de les exclure des États-Unis. C'est d'ailleurs ce que fera en partie le Congrès américain en interdisant en mai 1924, tandis que l'enquête de Park et de ses collaborateurs est à moitié achevée, toute nouvelle immigration japonaise aux États-Unis. Ce Japonese Exclusion Act aura naturellement des conséquences importantes sur l'enquête, qui devra vite s'arrêter faute de moyens financiers pour être poursuivie : le projet de diagnostic d'une société malade de son racisme se transforma dès lors, selon le mot d'un des enquêteurs, en autopsie, sans espoir de guérison ou d'amélioration.

Au cours de la préparation de son enquête, qu'il veut effectuer à l'aide d'interviews et en recueillant des histoires de vie de Japonais de la deuxième génération (les Nisei), depuis Vancouver, à la frontière canadienne du Nord, jusqu'à la frontière mexicaine au Sud, Park recrute un certain nombre de sociologues installés dans les universités de la côte Ouest, parmi lesquels Emory Bogardus [35], alors à l'université de Californie du Sud. Empruntant à Park son cycle de l'assimilation des immigrants, il va l'affiner et définir sept étapes chronologiques par lesquelles passent, selon lui, les relations entre la communauté d'accueil et celle des immigrants :

- pendant la première étape, on observe les immigrants qui viennent d'arriver, elle est caractérisée par une curiosité neutre ;
- au cours de la deuxième étape, l'immigrant, qui a besoin de vendre sa force de travail, devient intéressant parce qu'on peut l'embaucher à bas prix ;
- l'acceptation de ces bas salaires par les immigrants leur vaut ensuite l'hostilité des travailleurs locaux, menacés dans leur niveau de vie, voire dans leur emploi. De plus, d'autres immigrants continuent d'arriver et leurs taux de natalité très élevés menacent, à terme, la communauté locale d'« envahissement ». C'est la naissance du mythe du « péril jaune » ;
- la quatrième étape se caractérise par l'exigence de mesures législatives anti-immigration ;
- les Américains les plus libéraux et les plus progressistes réagissent et soutiennent les immigrants, rappelant les valeurs de liberté et d'égalité

qui sont à la base de la société américaine ;
- la sixième étape est caractérisée par le ralentissement de l'hostilité qui suit l'adoption de mesures anti-migratoires ;
- la septième et dernière étape est celle de la deuxième génération d'immigrants, qui connaissent les problèmes de ceux qui sont devenus des hybrides culturels.

À la différence de Park, Bogardus n'achève donc pas son cycle de transformation des immigrants par leur assimilation complète à la culture américaine. En 1937, Park, dans la préface qu'il consacre à l'ouvrage de Romanzo Adams [36], apportera d'ailleurs une modification à sa théorie du cycle. Celui-ci ne s'achève plus systématiquement par l'optimiste assimilation des immigrants, mais peut prendre trois formes : une assimilation complète, ou l'élaboration d'un système de castes comme en Inde, ou au contraire la persistance d'une minorité raciale comme c'est le cas des Juifs en Europe.

VIII. Acculturation et assimilation

William Brown (1930), dans sa thèse sur les préjugés raciaux, développe une vision des relations ethniques opposée à celle de Park. Selon lui, le conflit ne constitue pas qu'une étape au cours de l'histoire des deux communautés noire et blanche. Il est au contraire endémique et marque en fait chacune des phases du cycle des relations ethniques entre les communautés. Le conflit culmine dans la phase d'adaptation, où les relations entre supérieurs et subordonnés sont constamment conflictuelles. La culture noire est considérée comme inférieure, les Noirs sont marginalisés et des idéologies antagonistes s'établissent dans chacune des communautés. C'est pourquoi il ne pourra jamais y avoir, selon Brown, d'assimilation complète de la communauté noire, toujours infériorisée par la culture et l'ordre social blancs.

C'est également la position que développe Franklin Frazier (1932) : le cycle ne s'achève pas par l'assimilation mais par l'existence de deux systèmes raciaux distincts. Au cours de la dernière étape du cycle, chacune des deux races développe ses propres institutions sociales, habite des zones urbaines différentes. Si l'Amérique a été capable d'absorber les différentes ethnies et

cultures européennes, il n'en a pas été de même à chaque fois qu'elle a eu affaire à des races différentes, comme les Asiatiques ou les Noirs. Selon Frazier, les Noirs américains sont certes acculturés, ils ont acquis les traits principaux de la culture américaine mais ils ne sont pas pour autant assimilés à la société américaine et se développent au contraire des mouvements revendicatifs pour l'égalité raciale des droits. « Les Noirs américains, écrit Frazier, pensent d'abord à eux-mêmes comme noirs et seulement ensuite comme américains. »

La principale contribution de Frazier à l'étude des relations raciales a été de clarifier ce concept d'assimilation. Tout d'abord, estime Frazier, on ne peut pas parler des Noirs comme d'une entité homogène, il faut au contraire distinguer parmi eux plusieurs sous-groupes, qui correspondent à des niveaux socio-économiques différents et qui sont répartis géographiquement, comme Park et Burgess l'avaient déjà remarqué pour l'ensemble de la population de Chicago, selon des zones concentriques différentes. Frazier repère sept zones d'habitat des Noirs de Chicago : les nouveaux arrivants s'installent d'abord au centre de la ville, puis ils s'en éloignent au fur et à mesure que leurs conditions économiques s'améliorent. Plus on habite au centre, plus la vie sociale est désorganisée et plus les individus y sont démoralisés. C'est là qu'on rencontre les familles éclatées, monoparentales, avec l'habituel cortège de problèmes sociaux et de délinquance juvénile. Quand on s'éloigne du centre vers la périphérie résidentielle de la ville, la vie sociale est mieux organisée, les familles sont stables, sont propriétaires de leur logement et vont à l'église : « Dans les zones périphériques se trouvent les Noirs les plus intelligents et les plus efficaces » (p. 258).

Selon Frazier, l'étape de la désorganisation ne doit pas être considérée comme un état pathologique mais au contraire comme un aspect du processus qui mène vers la civilisation (p. 252). Les familles noires de la périphérie sont bien intégrées à la population blanche, estime Frazier. Il introduit une distinction essentielle entre la famille naturelle et la famille sociale. La famille noire naturelle, c'est celle héritée du système d'esclavage dans lequel la seule autorité est celle du maître blanc et non celle des parents. La famille institutionnelle, fondée sur le mariage légal et, éventuellement, sur la propriété de la terre, est la base de l'intégration des

Noirs à la société américaine : l'autorité du père y est rétablie, la famille va à l'église et les enfants à l'école. Selon lui, le passage de la famille naturelle à la famille institutionnelle est analogue au franchissement successif des différentes zones d'habitat dans la ville.

Dans un ouvrage ultérieur, Frazier va étendre à l'ensemble de l'Amérique ses recherches sur les divers processus d'intégration des Noirs à la société américaine [37]. Il découvre dans d'autres villes américaines des structures d'habitat, et donc de vie sociale, analogues à celles qu'il avait déjà identifiées à Chicago. Ainsi, à New York, les taux de mariage des Noirs augmentent, quel que soit le sexe, quand on passe de la zone centrale pauvre de la ville à sa périphérie plus bourgeoise. Il en va de même, de manière encore plus différenciée, pour le taux de propriété des logements, ou pour les taux de naissance. Les mêmes régularités statistiques sont observées pour d'autres grandes agglomérations américaines, comme dans le District de Columbia (Washington). Cela tend à montrer qu'en passant de la condition d'esclaves, dans les plantations, à la civilisation urbaine et industrielle, la société noire s'est profondément transformée et a réussi à intégrer certaines des pratiques sociales des Blancs.

Cependant, contrairement à Park qui pensait que les cycles de l'assimilation étaient obligatoirement chronologiques et irréversibles, Frazier va considérer que certaines étapes sont susceptibles de se répéter au cours de plusieurs générations successives, la dialectique du conflit de classe et de l'adaptation culturelle et sociale se poursuivant depuis la fin de l'esclavage, qui n'a pas marqué la fin de l'intimidation et de la violence : l'adaptation limite mais n'élimine pas complètement le conflit.

Frazier pensait que l'intégration des Noirs passerait par leur urbanisation, qui fut, en effet, un élément important : ruraux, pour la plupart, à la fin du xixe siècle, la moitié d'entre eux environ habitaient les grandes villes en 1940, la guerre accélérant encore le phénomène migratoire dû essentiellement à des considérations économiques [38].

Il faut donc, avec Frazier, distinguer entre acculturation et assimilation :

- l'acculturation est un phénomène par lequel un individu acquiert la culture du groupe. Si elle fut réussie pour les immigrants européens

qui s’américanisèrent rapidement, elle fut en revanche freinée, pour ce qui concerne les Noirs, par la discrimination et la ségrégation dont ils furent l’objet ;
- l’assimilation est un processus qui englobe l’acculturation, mais qui suppose surtout une complète identification de l’individu au groupe.

La dernière étape de l’intégration est l’amalgame, qui est le stade suprême d’une population qui s’est assimilée.

IX. La distance culturelle

William Ogburn [39] a développé le concept de distance culturelle dans le contexte de l’étude de l’influence de la technologie et de l’impact des inventions sur les changements sociaux. Si les changements sociaux provoquent des tensions, estime-t-il, c’est en raison du délai nécessaire à l’assimilation des progrès technologiques et des découvertes scientifiques par les institutions sociales, ou par les individus qui sont comme pétrifiés par leur culture. Finalement, la culture est contrainte de s’adapter à ces changements technologiques, mais au prix d’une désorganisation sociale temporaire. Ainsi, les problèmes sociaux que connaissent les immigrants naissent de ce que les aspects matériels de la culture ont tendance à se modifier plus rapidement que ses caractères non matériels. Si l’immigrant ne parvient pas à saisir les nouvelles possibilités qui s’offrent à lui, c’est parce que ses attitudes – dans le sens où Thomas a défini ce terme –, correspondent encore à l’ancien type d’organisation sociale qu’il a connue, alors que son nouveau statut social n’y correspond plus. Il n’a donc plus de repères qui puissent le guider, pas de normes sociales auxquelles il puisse faire confiance, d’où une grande difficulté à s’adapter.

X. L’homme marginal

Dans de nombreuses études de l’École de Chicago, nous l’avons vu, apparaît le thème de l’étranger. Il avait déjà été développé par Simmel, souvent cité par les chercheurs de l’École de Chicago, en particulier par Park, qui avait suivi trois de ses cours de sociologie à Berlin en 1900 et en a ensuite été profondément influencé. Selon Simmel [40], l’étranger s’installe

dans la communauté mais demeure en marge. Il n'en saisit pas les mécanismes intimes et reste en quelque sorte extérieur au groupe social, ce qui lui confère, malgré lui, une plus grande objectivité « qui n'implique pas le détachement ou le désintérêt, mais résulte plutôt de la combinaison particulière de la proximité et de la distance, de l'attention et de l'indifférence » (p. 55). Dans la grande ville moderne, dit Simmel, chacun devient un étranger à l'intérieur de sa propre société, un « vagabond en puissance », un homme sans racines. Le thème de l'étranger est également abordé par Wirth (1928) dans son étude sur le ghetto juif. Plus tard, le même thème sera développé par Schütz, qui, se trouvant à Paris pendant l'été 1938 au moment de l'annexion de l'Autriche par Hitler, reste à Paris puis émigre définitivement aux États-Unis un an plus tard [41].

Nous avons vu que les contacts entre les différentes cultures produisent toujours une désorganisation des institutions sociales, les plus touchées étant celles de la culture « faible », c'est-à-dire du groupe minoritaire. De ce groupe, quelques individus « marginaux » émergent, caractérisés par leur volonté de quitter leur groupe d'origine et de s'intégrer au groupe majoritaire. Park va développer cette notion d'« homme marginal » et utiliser l'expression pour la première fois en 1928, dans un article qui expose plus nettement le mécanisme du conflit interculturel [42]. Dans l'affrontement entre deux cultures, un nouveau type de personnalité apparaît, dont la figure typique est, chez Park comme chez Simmel, le juif émancipé. Park décrit ainsi l'« homme marginal » :

« *Le Juif émancipé est l'homme marginal typique, historiquement parlant le premier homme cosmopolite et le premier citoyen du monde. Il est « l'étranger » par excellence, que Simmel, lui-même juif, a décrit avec tant de pénétration et de compréhension dans sa Sociologie… Les autobiographies d'immigrants juifs polonais publiées en grand nombre ces dernières années sont toutes des versions différentes d'une même histoire, celle de l'homme marginal.* »

Toutefois, l'homme marginal est aussi celui qui fait avancer la civilisation :

« *L'homme marginal est toujours un être humain plus civilisé que les autres. Il occupe la position qui a été celle, historiquement, du Juif dans la diaspora. Le Juif, tout particulièrement le Juif qui s'affranchit du*

provincialisme du ghetto, a été, partout et toujours, le plus civilisé des êtres humains. » [43]

Selon Park, l'homme marginal est typiquement un émigrant de la deuxième génération, qui subit de plein fouet les effets de la désorganisation du groupe familial, la délinquance juvénile, la criminalité, le divorce, etc. D'abord défini comme un métis, un mulâtre ou un Eurasien par exemple, Park donnera, à partir de 1934, un autre sens à l'expression « homme marginal ». Il l'étend en effet à la situation des travailleurs noirs des États du Sud, qui vivent « en marge » de la culture blanche. Park va considérer également comme des marginaux les Cajuns de Louisiane, ou les montagnards des Appalaches, qui sont, eux, de purs Anglo-Saxons. Ainsi, l'homme marginal n'est pas seulement celui qui est issu d'une race différente mais aussi celui qui appartient à une culture différente, qui se situe généralement, selon Park, à mi-chemin entre la culture tribale primitive et celle, plus moderne et sophistiquée, de la vie moderne urbaine. Dans tous les cas, l'homme marginal est toujours un migrant, qu'il soit européen, qu'il soit un Noir du Sud venu à la ville pour chercher du travail, ou qu'il s'agisse de paysans américains subissant eux aussi l'exode rural.

L'homme marginal, en se détachant de sa culture d'origine, est toujours quelqu'un qui se construit une nouvelle identité en s'acculturant. Wirth 1928) à la suite de Park, va définir l'acculturation comme un « cycle de relations raciales et ethniques ». Dans la logique de ce cycle, le ghetto peut être considéré comme une étape transitoire indispensable sur le chemin qui mènera à l'assimilation. L'« homme marginal » est une transition entre l'adaptation et l'assimilation. C'est celui qui sort de son groupe culturel d'origine. Il est partagé entre deux mondes et le vit dramatiquement. Mais il est aussi le point de contact entre les deux groupes, entre les deux communautés.

Everett Stonequist, étudiant de Park, va développer cette notion d'homme marginal dans sa thèse, soutenue en 1930 et publiée en 1937. Selon Stonequist, la marginalité ne doit pas être définie seulement en termes ethniques ou raciaux. Si la marginalité est particulièrement visible dans le cas des migrants, elle caractérise aussi certaines sectes religieuses, certaines classes sociales, ou certaines communautés. La personnalité marginale se

rencontre lorsqu'un individu « s'est trouvé involontairement initié à deux ou plusieurs traditions historiques, linguistiques, politiques, religieuses, ou à plusieurs codes moraux » (p. 2-3). Pour ces raisons, l'homme marginal est en conflit psychologique entre plusieurs mondes sociaux, l'intensité de ce conflit variant selon les situations individuelles. L'homme marginal, qui élabore un monde nouveau à partir de ses expériences culturelles diverses, se sent souvent, à juste titre, rejeté, parce que seulement partiellement assimilé. Il développe alors la plupart du temps, selon Stonequist, des critiques acerbes de la culture dominante qui le rejette en dépit de ses efforts d'intégration et dénonce ses hypocrisies et ses contradictions (p. 139-158).

Dans son ensemble, l'École de Chicago a développé une vision optimiste de l'immigration, sous la forme de l'homme marginal, qui devient un hybride culturel, partageant intimement deux cultures distinctes, mais pleinement accepté dans aucune et marginalisé par les deux. Le métissage est, pour les chercheurs de Chicago, un enrichissement [44]. Franklin Frazier 1939) fait figure d'exception avec son étude sur le phénomène de l'assimilation chez les Noirs américains. S'il reconnaît le bien-fondé de l'importance et de la définition de l'homme marginal en tant qu'hybride culturel, Frazier introduit en revanche la distinction entre l'assimilation culturelle et l'assimilation sociale. Ainsi, selon lui, la culture noire américaine ne diffère peut-être pas beaucoup de la culture blanche et l'on peut avancer que les Noirs sont culturellement assimilés à la culture blanche. En revanche, de nombreuses barrières sociales demeurent, comme l'interdiction des mariages interraciaux, le droit de vote qui n'est pas reconnu aux Noirs, l'accès impossible à certains emplois, etc.

L'assimilation ne peut donc pas seulement être définie en termes culturels, faisant intervenir des facteurs comme la maîtrise de la langue, le partage d'une religion reconnue et pratiquée par le groupe dominant, l'acquisition de coutumes diverses et de codes moraux identiques à ceux de la culture dominante. Les Noirs américains sont acculturés mais ne sont pas socialement assimilés parce qu'ils sont rejetés par la société blanche américaine. Alors que Park définissait la marginalité comme un état provisoire, qui s'achèverait obligatoirement avec l'assimilation des individus, Frazier considère au contraire que le stade suprême de

l’assimilation totale ne peut pas être atteint pour les Noirs, puisqu’ils n’ont pas les mêmes droits politiques et sociaux. Leur assimilation passera donc par leur lutte contre la discrimination raciale et pour l’égalité de leurs droits.

Pour conclure, on peut affirmer que si certains groupes sociaux demeurent marginaux et développent des cultures intermédiaires, hybrides, sans jamais s’assimiler totalement à la culture dominante, c’est parce que l’homme marginal possède une ambiguïté fondamentale : s’il est un homme créatif, qui invente de nouvelles formes de sociabilité et de nouveaux traits culturels, il est aussi celui qui subit cette situation duelle de manière douloureuse, avec notamment des manifestations psychologiques qui le révèlent et le désignent à la fois comme un déviant social.

Chapitre III

La criminalité

La sociologie de Chicago est légitimement célèbre pour ses études sur la criminalité, la déviance et la délinquance juvénile, qui sont des questions liées étroitement aux notions et concepts développés dans le chapitre précédent et qui constituent à elles seules un champ dont nous allons maintenant examiner les œuvres principales. L'histoire de la criminalité à Chicago est marquée par les vagues successives d'immigrants qui s'y installent. D'abord allemande et irlandaise au début du xxe siècle, puis polonaise et italienne dans les années 1920, elle est devenue hispano-américaine et noire trente ans plus tard.

I. Les gangs de Chicago

En 1927, Frederic Thrasher publie un ouvrage, à partir de sa thèse de doctorat, sur les gangs de Chicago qui regroupent, selon ses estimations, au moins 25 000 adolescents et jeunes hommes au début des années 1920. Park, dans la préface de l'ouvrage, écrit :

« Les gangs fleurissent à la frontière et les bandes de prédateurs qui infestent les franges de la civilisation montrent les mêmes caractéristiques que celles analysées dans cet ouvrage. Les mille trois cents gangs analysés à Chicago sont typiques de tous les gangs. Un gang est un gang, où qu'on le trouve. Il représente un type spécifique de société…Les gangs, comme la plupart des autres formes d'association humaine, doivent être étudiés dans leur habitat particulier. Ils surgissent spontanément, mais seulement dans des conditions favorables et dans un milieu défini… C'est ce qui constitue l'intérêt de les étudier, nous persuade qu'ils ne sont pas incorrigibles et qu'ils peuvent être contrôlés. »

Dans la première partie de l'ouvrage, Thrasher se propose de décrire l'« histoire naturelle du gang ». Toutefois, l'ouvrage ne s'en tient pas à la simple description des gangs et nous allons y retrouver la thèse de la désorganisation sociale.

1. La terre des gangs : un espace interstitiel

Thrasher constate l'existence de plusieurs strates urbaines concentriques dans la ville de Chicago (fig. 1, p. 21) : il y a un centre urbain, The Loop, où sont concentrés les commerces, les bureaux et les banques. Quand on s'éloigne vers la périphérie de la ville, on rencontre une série concentrique de quartiers où résident les classes moyennes et, plus loin encore, ceux des classes sociales aisées, d'implantation plus ancienne. Entre le centre urbain et ces deux zones, en existe une autre que Thrasher appelle interstitielle, où résident les émigrants européens, surtout polonais et italiens, ainsi que les Chinois et les Noirs. C'est dans cette zone, qui n'est pas interstitielle sur le seul plan de la géographie urbaine mais aussi sur le plan social, que se concentre la délinquance et que se trouvent les gangs :

« *Il existe des fissures et des fractures dans la structure de l'organisation sociale. Les gangs peuvent être considérés comme des éléments interstitiels dans le tissu social et leur territoire comme une zone interstitielle dans l'étendue de la ville* » (p. 20).

C'est à l'aide de ce concept, que Thrasher estime lui-même comme « le plus significatif de sa recherche » (p. 20), qu'il va expliquer la naissance et le développement des gangs et de la désorganisation sociale. Les gangs occupent « la ceinture de pauvreté », dit Thrasher, là où l'habitat est détérioré, où la population change sans cesse, où tout est désorganisé, délaissé : « Les gangs se développent comme la manifestation de la frontière économique, morale et culturelle qui marque l'interstice » (p. 21). Une théorie de la délinquance devra donc, selon Thrasher, partir de ce concept [1]. Le gang est une réponse à la désorganisation sociale : « Il offre un substitut à ce que la société ne parvient pas à donner et protège des comportements déplaisants et répressifs. Il comble un manque et offre une échappatoire » (p. 33).

2. La formation des gangs

L'origine des gangs semble spontanée. À la différence d'un club ou d'un syndicat, il n'y a pas de projet bien établi de constituer un gang. Il naît de rencontres de rues entre adolescents désœuvrés, qui déambulent le plus souvent, qui jouent et qui boivent ensemble, sont solidaires, s'entraident et s'encouragent. Mais la caractéristique décisive qui transforme ce groupe en gang est le fait qu'il se déplace et rencontre d'autres groupes hostiles « qui précipitent le conflit » (p. 43). Le groupe s'organise, prend conscience de lui-même, puis se baptise en « club », d'abord assez innocent, mais qui dégénère souvent en groupe délinquant. Ces groupes sont très instables, de nouveaux groupes apparaissent, d'anciens disparaissent ou se restructurent. Un gang possède un territoire propre, qu'il connaît bien, dont il ne s'éloigne pas beaucoup.

La police, qui est l'ennemi puisque tout groupe lui est suspect, joue également un rôle fédérateur à l'intérieur d'un gang et même entre les gangs : « C'est par l'action collective et le conflit qu'un gang développe une morale » (p. 44). À travers des processus d'interaction sociale, les rôles et les statuts de chaque membre s'établissent progressivement, des leaders émergent et le gang devient pour ses membres un ordre social naturel :

« *Le gang est un groupe interstitiel qui se forme d'abord spontanément puis se soude à travers le conflit. Il se caractérise par les types suivants de comportement : rencontres hostiles, déambulations, déplacements en groupe, conflits et projets criminels. La conséquence de ce comportement collectif est le développement d'une tradition, d'une structure interne non réfléchie, d'un esprit de corps [en français dans le texte], d'une solidarité, d'une morale, d'une conscience de groupe et d'un attachement à un territoire* » (p. 46).

3. Les différents types de gangs

Selon Thrasher, il n'y a pas deux gangs qui soient semblables, il y en a une infinie variété, chacun est en quelque sorte unique. […] Mais la science se propose de découvrir ce qui est typique et non ce qui est unique, en procédant à des classifications. […] On s'intéressera donc, en les

découvrant dans leur histoire naturelle, aux caractéristiques qui les distinguent d'autres types de comportement collectif » (p. 37).

Il y a bien entendu plusieurs types de gangs. Une fois consolidé, un gang cherche parfois à se faire reconnaître une existence légitime dans la communauté, à la manière d'un club. Ou bien au contraire, il agit comme une société secrète. D'autres forment entre eux des sortes de fédérations, passent des alliances avec des organisations politiques.

Toutefois, beaucoup de gangs ne résistent pas à l'usure du temps. Outre le fait que beaucoup d'entre eux ne dépassent pas le premier stade du simple rassemblement, la solidarité d'un gang n'est jamais bien durable, estime Thrasher. La loyauté de ses membres n'est pas infaillible et l'autorité de ses leaders souvent provisoire. Ces traits caractérisent ce que Thrasher appelle un « gang diffus », qu'on rencontre par centaines à Chicago. Mais on rencontre aussi d'autres types de gangs, que Thrasher appelle « solidifiés ». Ils ont eu un développement plus long, plus conflictuel, leurs membres font preuve d'une plus grande loyauté envers le groupe, si bien que ce sont des « machines » bien rôdées au combat.

4. La vie quotidienne dans un gang

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Thrasher expose la vie quotidienne à l'intérieur d'un gang, qui est bien plus excitante pour un jeune garçon que ce que peut lui proposer son environnement familial ou social :

« *Une fois qu'un garçon a goûté la vie de rue palpitante d'un gang, il trouve les programmes des travailleurs sociaux insipides et insatisfaisants. Progressivement, le gang usurpe le temps habituellement consacré à l'école et au travail et, en supplantant la famille, l'école, l'église et le travail, devient l'intérêt premier du jeune homme* » (p. 65-66).

Si en effet de jeunes garçons deviennent membres de gangs, c'est parce qu'ils recèlent une énergie inemployée qu'aucun « modèle social désirable » n'est capable de contrôler, alors que cette énergie a l'occasion de s'exprimer dans les gangs « de la manière la plus libre et la plus spontanée » (p. 83).

Enfin, Thrasher insiste sur une autre caractéristique du gang. Il est selon lui la manifestation de conflits culturels entre les communautés d'immigrants entre elles d'une part, et entre ces différentes communautés et les valeurs d'une société américaine peu attentive à leurs problèmes – notamment leur pauvreté –, et qui leur reste étrangère, d'autre part. Cet aspect peut expliquer que des gangs aient pu regrouper plusieurs nationalités, ou que par exemple les Juifs et les Noirs aient pu collaborer dans des activités marginales parce qu'il se sentaient également dominés.

Le gangster est certes un délinquant, conclut Thrasher, mais

« *dans la plupart des cas, sa délinquance ne peut pas être considérée autrement que comme le résultat d'une situation complexe dans laquelle il se trouve et dont il ne peut échapper…Les "mauvais" garçons sont largement créés par des facteurs de désorganisation qui résultent des conditions confuses dans lesquelles la vie américaine se trouve » (p. 280). Ces facteurs sont les suivants : « Une vie de famille inadéquate, la pauvreté, un environnement détérioré, une religion inefficace, une éducation défaillante et des loisirs inexistants forment, considérés ensemble, la matrice du développement des gangs* » (p. 339).

Traiter le problème de la criminalité consistera donc à construire, dans un monde en crise morale et économique, un avenir et une motivation au délinquant, à stimuler son imagination d'adolescent et à faire naître chez lui des ambitions, lui qui n'a pas de projets, agit dans l'instant et par référence à son plaisir immédiat.

II. Le crime organisé

En 1924, la guerre des gangs fait rage à Chicago. Toutes les statistiques montrent une vague criminelle sans précédent, et l'Illinois Association for Criminal Justice décide de lancer une vaste enquête sur la criminalité, à laquelle vont participer des chercheurs du département de sociologie. L'ouvrage que John Landesco [2] publie à partir du rapport remis à cette commission cherche à rendre compte des facteurs sociaux qui peuvent permettre de comprendre le comportement criminel. Considérant que l'augmentation du nombre de crimes n'est pas la conséquence d'une faillite

de la justice, il veut démontrer qu'il existe un lien entre le crime et l'organisation sociale de la ville.

Selon Landesco, de la même manière que le bon citoyen, le gangster est un produit de son environnement. Le bon citoyen a été élevé dans une atmosphère de respect et d'obéissance à la loi. Le gangster a fréquenté un quartier où la loi est au contraire enfreinte constamment » (p. 221).

Landesco, qui avait des contacts avec certains gangs, les étudia pendant sept ans, à la manière d'un détective privé. C'est ainsi qu'il put réaliser la biographie d'Eddie Jackson, recueillir une quantité d'histoires de vie de gangsters, dont il publia certains extraits. L'ouvrage, écrit dans le style du journalisme d'enquête, très précisément documenté, recense les différents types d'activités criminelles. Landesco décrit la guerre que se livrent les gangs – par exemple celle de la bière (p. 97-105) –, les bombes, le racket, l'enlèvement contre rançon. Landesco examine également les rapports entre les gangsters et les hommes politiques, que le public peut voir, dit-il, les jours d'élection, avec les pratiques frauduleuses des politiciens aidés en cela par des hommes de main. L'ouvrage se termine par un chapitre intitulé « Who's Who of Organized Crime in Chicago », qui recense les principaux criminels, classés par « spécialité ».

Parmi les travaux menés à Chicago sur les activités criminelles, il faut également mentionner l'ouvrage que Reckless (1933) y consacre, dans lequel il recense, à l'aide d'entretiens mais en s'appuyant également sur des sources statistiques, les efforts entrepris au cours des vingt dernières années à Chicago pour nettoyer la ville de ses gangsters.

III. La délinquance juvénile

L'un des ouvrages les plus célèbres de toute l'École de Chicago est sans doute celui que Clifford Shaw [3] consacra au cas de Stanley, jeune délinquant de 16 ans, qu'il fréquente régulièrement pendant six ans et qu'il incite à écrire un récit autobiographique dans lequel Stanley raconte les circonstances pratiques dans lesquelles il est devenu un délinquant, ainsi que sa « carrière » de délinquant.

1. Stanley le détrousseur [4]

Shaw commence son ouvrage par une longue introduction, intitulée « Value of Delinquent Boy's Own Story », dans laquelle il défend la méthodologie qu'il a utilisée, dont l'esprit est bien résumé dans l'introduction que Howard Becker consacre à l'ouvrage en 1966, à l'occasion de sa deuxième édition, dans laquelle il écrit :

« En entrant vraiment dans la peau de Stanley, on peut commencer à voir ce que nous prenons comme allant de soi lorsque nous faisons de la recherche, quelles sortes d'hypothèses sur les délinquants, sur les bas quartiers ou sur les Polonais, sont constitutives de la façon dont nous posons les problèmes. Avec Stanley, on peut se poser des questions sur la délinquance à partir du point de vue du délinquant » (p. XV).

Selon Shaw en effet, « l'histoire de vie est, dans le champ de la criminologie, un nouveau dispositif de recherche sociologique » (p. 1). Shaw insiste toutefois pour que les histoires de vie soient vérifiées, croisées avec d'autres données, familiales, historiques, médicales, psychologiques, scolaires, bien que « la validité et la valeur d'un document personnel ne dépendent pas de son objectivité ou de sa véracité. On n'attend pas que le délinquant décrive nécessairement ses situations de vie de manière objective. Au contraire, on désire que son histoire reflète ses attitudes personnelles, ses interprétations propres, parce que ce sont précisément ces facteurs personnels qui sont importants pour l'étude et le traitement du cas. Par conséquent, les rationalisations, les inventions, les préjugés et les exagérations sont aussi valables que les descriptions objectives, pourvu, évidemment, que ces réactions soient bien identifiées et repérées » (p. 2-3).

Shaw rappelle à ce propos l'exemple célèbre cité par Thomas (1928) [5] :

« *Très souvent, il y a une grande différence entre la situation telle que les autres la voient et la situation telle qu'elle semble être à un individu…Par exemple, un homme avait tué plusieurs personnes qui avaient la malheureuse habitude de se parler à elles-mêmes dans la rue. En se fondant sur le mouvement de leurs lèvres, il s'imagina qu'elles l'insultaient et se*

comporta comme si c'était vrai. Si les hommes définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences » (p. 571-572).

De la même façon, Stanley, en décembre 1929, dit dans un entretien avec Shaw, après que son récit est terminé : « Je ne crois pas avoir exagéré les fautes que ma belle-mère a commises, mais si je l'ai fait, je n'ai en tout cas pas exagéré mes sentiments à son égard. » [6] Il faut donc avoir accès, estime Shaw, grâce à l'histoire de vie, aux attitudes individuelles, aux sentiments, aux intérêts de l'adolescent. Il faut entrer dans le monde social du délinquant. C'est pourquoi, insiste Shaw, il faut que le récit soit fait à la première personne, ne soit pas « traduit » dans le langage du chercheur, afin de laisser au document son « objectivité » (p. 22).

Le premier entretien a lieu quand Stanley a 16 ans et 8 mois. Il est alors en prison pour divers vols. Shaw l'interviewe sur ses activités délinquantes, sur les jugements dont il a déjà été l'objet, sur ses séjours en prison, et recueille ainsi une première trame des événements, qu'il met dans l'ordre chronologique, puis la fournit à Stanley en l'incitant à décrire les événements correspondants et à raconter sa vie plus en détail à partir de ces entretiens. Stanley, qui pensait que ce récit pourrait contribuer à une remise de peine et donc à sa libération anticipée, accepta et fournit des détails sur ses activités de « détrousseur d'ivrognes ».

Quand Stanley sortit de prison, Shaw insista alors pour que le document, qui atteignait seulement quelques pages [7], soit encore plus détaillé. Shaw demanda à Stanley de « donner une description détaillée de chaque événement, de ses circonstances et de ses réactions personnelles à l'expérience » (p. 23). Stanley finit par écrire, avec l'aide de Shaw, une autobiographie de plus de 100 pages. Toutefois, Stanley ne fut pas cru sur parole : ses descriptions et ses déclarations furent vérifiées auprès de diverses sources, tels les minutes de ses procès ou encore les procès-verbaux de ses déclarations à la police. Les données furent également confrontées « à l'histoire de sa famille, aux documents médicaux, psychiatriques et psychologiques » (p. 2). Lorsque des divergences apparaissaient entre son récit et certaines données issues de son environnement, Stanley était à nouveau interviewé afin de vérifier et de préciser ses déclarations.

Dans la première partie de l'ouvrage, Shaw expose donc l'historique du cas Stanley, montre chronologiquement ses arrestations quand il est encore un tout jeune garçon (entre 6 et 9 ans), puis expose son environnement culturel et social. Ensuite commence le récit de Stanley lui-même, écrit à la première personne (p. 47-163). Né dans une famille de sept enfants, orphelin de sa mère à 4 ans, Stanley décrit son enfance malheureuse avec la nouvelle femme de son père, qui s'installe au foyer et amène avec elle ses huit enfants, qu'elle préfère ostensiblement à Stanley et à ses frères et sœurs. Stanley raconte la faim, la colère, les fugues, les délits d'abord mineurs accomplis avec d'autres garçons de son âge, la maison de redressement, l'engrenage de la délinquance qui l'a finalement amené en prison.

Dans la discussion de l'ouvrage (p. 184-197), Burgess expose en quoi le cas de Stanley lui paraît typique et représentatif du comportement des jeunes délinquants à Chicago :

1. Stanley a été élevé dans un quartier à risque, où la délinquance est importante : en 1926, 85 % des garçons arrêtés par la police habitaient ces quartiers ;
2. Stanley vient d'une « famille brisée », comme 36 % des jeunes délinquants ;
3. comme tous les criminels, sa « carrière » de délinquant commença avant même qu'il aille à l'école ;
4. toutes les institutions dans lesquelles il est passé afin de traiter sa délinquance ont échoué, comme elles échouent pour 70 % des cas qu'elles ont à éduquer ;
5. Stanley, comme tous les fugueurs, finit par traîner dans le quartier mal fréquenté de Chicago (dans West Madison Street) et devient un Jack-Roller.

2. Sydney le violeur

Dans un autre ouvrage, publié un an seulement après The Jack-Roller, Shaw [8] met en scène un autre garçon qu'il a connu pendant six ans, Sydney, dont l'histoire est semblable sur bien des points à celle de Stanley. L'ouvrage reprend d'ailleurs la structure interne de The Jack-Roller : Shaw

montre d'abord comment Sydney est « étiqueté » comme « crétin », puis resitue Sydney dans son environnement : son quartier pauvre, ses fréquentations délinquantes, son arrière-plan familial, sa famille nombreuse (six enfants). Vient ensuite le récit autobiographique de Sydney, qui a été vérifié auprès de données issues d'« agences sociales, des tribunaux, de diverses institutions de correction, d'interviews avec d'autres délinquants, mais aussi avec ses amis et sa famille » (p. XIII).

Comme Stanley, Sydney commence sa carrière délinquante officielle – c'est-à-dire lorsqu'elle fait l'objet d'un rapport de police – à 7 ans. C'est un garçon qui semble plutôt gentil, mais qui se laisse facilement entraîner par d'autres délinquants, dont l'assurance et le mode de vie le fascinent. À moins de 17 ans, après une longue série de délits divers, il fait une attaque à main armée en compagnie d'un délinquant plus chevronné que lui, vole des automobiles et il est accusé, à tort si l'on en croit son récit, de viol. Il est condamné à vingt ans de prison et envoyé dans une prison d'État.

Au-delà des mêmes buts que ceux poursuivis dans The Jack-Roller, Shaw veut montrer les réactions émotionnelles du public à de tels crimes, ainsi que le processus judiciaire. En effet, l'opinion publique, à travers les journaux, réagit avec émotion, surtout lorsque se produisent des événements spectaculaires, comme des viols de femmes ou des enlèvements :

« *La définition même du crime, quand elle est conçue publiquement, porte en elle l'exigence d'un jugement sévère » (p. 4)… « C'est au moyen d'épithètes et de réactions émotionnelles que la société a toujours cherché à contrôler le comportement de ses membres. Les lois, dans la mesure où elles sont efficaces, ne sont que la cristallisation de ces attitudes morales et émotionnelles. C'est seulement par référence à ces attitudes que certains actes sont définis comme criminels* » (p. 5).

Selon Shaw, l'étude du cas de Sydney illustre la nécessité de prendre en considération l'ensemble du processus de son comportement, si l'on veut le comprendre :

« *Un acte délinquant est une part du processus dynamique de la vie de l'individu. Tant que la délinquance n'est pas considérée en relation à son*

contexte dans l'histoire de vie de l'individu, elle n'est pas intelligible et ne saurait être traitée efficacement » (p. 8).

3. La délinquance juvénile et le tissu urbain

En 1929, Clifford Shaw, Frederic Zorbaugh, Henry McKay et Leonard Cottrell publient un ouvrage sur la délinquance urbaine [9], dans lequel, en recensant les domiciles d'environ 60 000 « truands, criminels et délinquants » de Chicago, ils montrent que les taux de criminalité et de délinquance sont variables d'un quartier de la ville à l'autre. Les quartiers situés près des centres commerciaux et industriels, où se concentre la population qui a les plus bas revenus, connaissent les taux de criminalité les plus élevés. À l'inverse, les quartiers résidentiels de la périphérie de la ville, plus riches, connaissent des taux de délinquance très bas.

Shaw et McKay vont publier en 1942 un deuxième ouvrage [10] – que Burgess considère dans sa préface comme « l'ouvrage le plus important en criminologie » – dans lequel ils n'analysent plus seulement la situation de Chicago, mais se proposent d'établir « une écologie de la délinquance et du crime » (p. 3) : d'une part en étendant leur recherche, à des fins de comparaison, à certaines autres grandes villes américaines, comme Philadelphie, Boston, Cincinnati, Cleveland et Richmond ; d'autre part en enrichissant la recherche entreprise plus d'une décennie auparavant par de nouvelles questions, parmi lesquelles :

1. Les variations de taux de criminalité sont-elles comparables d'une ville américaine à une autre ?
2. Ces variations correspondent-elles partout à des différences économiques, sociales et culturelles ?
3. Les taux de natalité et ceux de l'immigration modifient-ils les taux de délinquance ?
4. Peut-il exister des types différenciés de traitement de la criminalité selon les zones urbaines ?

L'étude de Shaw et de McKay confirme, comme on le savait déjà depuis Burgess, que le développement des villes américaines s'est manifesté par la création de zones d'habitat très différenciées. Se fondant sur de très

nombreuses données empiriques ainsi que sur des calculs statistiques mettant en relation les données de la délinquance avec des variables sociales et économiques [11], Shaw et McKay montrent que, dans les différentes villes étudiées – y compris à Richmond, en Virginie, où la population comporte peu d'immigrants et près de 30 % de Noirs –, la criminalité est associée à la structure physique de la ville : les taux de délinquance sont élevés partout où l'ordre social est désorganisé. Il faut, selon eux, expliquer la délinquance urbaine des jeunes par des facteurs sociaux. Ils constatent en effet que dans ces zones de délinquance urbaine, les taux de chômage, ainsi que ceux du suicide, sont plus élevés, la population y est plus malade, la mortalité infantile plus fréquente, les familles plus dissociées et la criminalité adulte très répandue. Le simple fait d'habiter dans certaines parties de la ville constitue d'ailleurs un indicateur ou un pronostic de délinquance.

L'analyse sociologique de Shaw et McKay présente également un aspect plus fondamental. En effet, l'association statistique constante observée entre le fort taux d'immigration d'un quartier et le fort taux de délinquance et de criminalité qu'on y observe pourrait faire croire à un lien de cause à effet entre ces deux phénomènes. Mais il n'en est rien :

« *S'il ne fait pas de doute que la proportion d'étrangers et de Noirs est plus élevée dans les quartiers où la délinquance est forte, les délinquants traduits devant les tribunaux ne le sont pas parce qu'ils sont fils d'immigrés ou parce qu'ils sont noirs, mais pour d'autres raisons qui tiennent à la situation dans laquelle ils vivent* » (p. 163-164).

La ségrégation économique ne fournit pas pour autant la clé unique de l'analyse du comportement délinquant, même si les individus qui vivent dans les zones de pauvreté ont davantage de mal à intégrer et à idéaliser les valeurs de la société américaine. Les changements rapides dans la composition de la population, l'âge ou la détérioration du cadre de vie, peuvent être des facteurs de rupture de l'ordre social. D'autre part, les valeurs et les normes sociales ne sont pas les mêmes dans les quartiers riches, conventionnels, et dans les quartiers à haute criminalité, où la délinquance est glorifiée et procure à ses auteurs prestige et avantages économiques : « Dans ces quartiers, la délinquance s'est développée sous la

forme d’une tradition sociale, inséparable du mode de vie de la communauté » (p. 316).

En définitive, selon Shaw et McKay, pour comprendre et analyser les phénomènes de délinquance et de criminalité, il faut prendre en compte trois types de facteurs : le statut économique, la mobilité de la population et enfin l’hétérogénéité de sa composition, qui se manifeste par une forte proportion d’immigrants. La pauvreté, une forte mobilité et une grande hétérogénéité de la population entraînent l’inefficacité des structures communautaires, conduisant à un affaiblissement du contrôle social, qui va à son tour favoriser l’apparition de la criminalité.

Les solutions à la délinquance juvénile, qui montre une grande stabilité dans le temps lorsque des actions d’envergure ne viennent pas la contrecarrer, passeront donc par une meilleure organisation de la communauté et par la réhabilitation de quartiers entiers. Par ailleurs, on privilégiera les actions de prévention, avec l’aide des familles, du voisinage, de l’école, de l’Église. Dans les grandes villes, concluent Shaw et McKay, la délinquance ne sera réduite que si des changements importants améliorent les conditions économiques et sociales dans lesquels grandissent les jeunes. Puisque la communauté offre un cadre propice à la naissance et au développement de la délinquance, il faut mettre sur pied des programmes locaux d’action communautaire qui puissent améliorer, sous tous ses aspects, la vie de la communauté désorganisée, à l’instar, par exemple, du Chicago Area Project, programme mis en place par Shaw lui-même en 1932, dans un but à la fois de recherche scientifique et de changement social, qui fut géré par les résidents eux-mêmes qui en ont été les meilleurs promoteurs.

IV. Le voleur professionnel

En 1937, Edwin Sutherland publie une étude consacrée aux voleurs professionnels [12]. Comme son sous-titre l’indique clairement (d’après le récit d’un voleur de profession), elle est fondée sur le récit autobiographique d’un voleur qui a exercé le métier pendant plus de vingt ans.

Selon Sutherland, « la profession de voleur ne consiste pas en une série d'actions isolées accomplies avec habileté. C'est une vie de groupe en même temps qu'une institution sociale qui possède sa technique, son code, ses statuts, ses traditions et son organisation » (p. 9). Sutherland semble même faire de la profession de voleur une activité quasi scientifique. Il suppose en effet que l'apprenti voleur doit apprendre son métier comme s'il s'agissait pour lui de poursuivre des études :

« *La profession de voleur a une existence tout aussi réelle que la langue anglaise par exemple et peut comme cette dernière être étudiée avec un minimum d'attention par n'importe quel "apprenti-voleur". On peut expliquer cette profession par la description des fonctions et des modes de relations qu'elle implique. En fait ce ne sera que la condition préalable à la compréhension de la conduite de tel ou tel individu, voleur de profession… Toute la première partie du livre devrait se lire dans cet esprit* » (p. 9).

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Sutherland fait la synthèse des éléments ethnographiques présentés dans la première et insiste davantage sur la socialisation du voleur professionnel :

« *Pour être voleur professionnel, il faut être reconnu et reçu par les autres voleurs professionnels. Le vol est une vie de groupe, dans laquelle on ne peut entrer et rester que par consentement du groupe. Pour être adopté de façon définitive, la formule absolue, nécessaire et universelle est d'être reconnu par ses pairs d'une part, et d'avoir accepté l'ensemble des statuts de la profession et les lois du groupe d'autre part (p. 150-151)… Bien que le vol ne soit pas une profession savante, il en est une au même titre que l'athlétisme professionnel par exemple* » (p. 153).

En décrivant le monde des voleurs et les techniques qu'ils utilisent dans leur « profession », en évoquant les répressions dont ils font l'objet, mais aussi les complaisances dont ils peuvent bénéficier, Sutherland fait en même temps une peinture de l'ordre social au sein duquel cette « profession » peut se développer. Il évoque ainsi, par exemple, les pots-de-vin versés par les voleurs aux avocats, aux banquiers, aux policiers, aux juges parfois :

« *Dans cet état de déliquescence morale, le criminel peut naviguer à son aise. Ce climat pourrait s'appeler d'un mot, la "désorganisation sociale",*

dans laquelle non seulement personne ne travaille à supprimer le crime, mais où les fonctionnaires eux-mêmes coopèrent avec les bandits pour qu'ils agissent en toute sécurité. Cette absence d'unité pour faire régner l'ordre et le bien-être général s'appelle la désorganisation sociale » (p. 157).

Cet ouvrage, conclut Sutherland, est intéressant pour cinq raisons :

1. il fait connaître à la bourgeoisie un milieu qu'elle ignorait ;
2. il permet d'étudier le cadre et les caractéristiques du groupe social des voleurs ;
3. il contribue à la sociologie en mettant en lumière le fonctionnement des institutions sociales et leur relâchement moral ;
4. cette étude montre « que les méthodes punitives ou les réformes administratives sont impuissantes à juguler la criminalité » ;
5. il peut constituer un point de départ pour des études ultérieures « plus poussées ».

Cet ouvrage de Sutherland, sans doute le plus connu parce que le plus spectaculaire, a été souvent critiqué parce qu'il s'en tient le plus souvent à un récit descriptif. En fait, il s'intègre dans l'ensemble de l'œuvre de Sutherland et participe à la construction théorique qu'il a élaborée sur la criminalité, par exemple celle des « cols blancs » [13]. Sutherland, véritable fondateur de la sociologie de la délinquance, considérait la criminalité comme étant avant tout le résultat d'un processus social. Selon lui, la délinquance n'est pas provoquée par un comportement psychologique ou pathologique : s'il y a, bien entendu, une composante individuelle dans la criminalité, l'influence de l'organisation sociale et celle de l'héritage culturel sur l'individu sont des facteurs déterminants. Selon Sutherland, on ne naît pas déviant ou délinquant, on le devient par « association différentielle », par apprentissage, parce qu'on est exposé à un milieu criminel, qui considère cette activité comme « naturelle » et qui impose au sujet un stock de significations sociales et de « définitions de la situation » : on n'est pas déviant ou criminel par affinité mais par affiliation, ce qui suppose une conversion du sujet, qui est confronté à plusieurs mondes culturels différents et conflictuels, que Sutherland appelle des « organisations sociales différentielles », qui possèdent une intégrité et des

fonctionnements qui leur sont propres. Cette écologie de la délinquance élaborée à Chicago, en particulier par Sutherland, est importante dans la mesure où elle donnera naissance, une vingtaine d'années plus tard, aux théories modernes sur la déviance, en particulier la labeling theory qui, tout en dépassant les orientations initiales, prendra appui sur l'ensemble de ces travaux (Lemert, 1951 et 1967 ; Becker, 1963 ; Matza, 1969) [14].

Chapitre IV

Les méthodes de recherche

« *Pour comprendre la conduite d'un individu, on doit savoir comment il percevait la situation, les obstacles qu'il croyait devoir affronter, les alternatives qu'il voyait s'ouvrir devant lui ; on ne peut comprendre les effets du champ des possibilités, des sous-cultures de la délinquance, des normes sociales et d'autres explications de comportement communément invoquées qu'en les considérant du point de vue de l'acteur.* » [1]

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'œuvre de William Thomas, Morris Janowitz [2] estime que « s'il a existé une École de Chicago, elle a été caractérisée par une approche empirique qui se propose d'étudier la société dans son ensemble » (p. VIII).

En effet, les recherches développées à Chicago se caractérisent par leur préférence pour la connaissance pratique directe. Dans l'introduction, déjà évoquée à l'ouvrage de C. Shaw, The Jack-Roller, H. Becker résume la perspective de recherche sur le terrain développée par l'École de Chicago :

Cette conception de la recherche va évidemment induire des techniques particulières de recherche sur le terrain, qui seront regroupées sous l'expression de sociologie qualitative. On utilisera d'une part les documents personnels, comme les autobiographies, le courrier privé, les journaux et récits faits par les individus même sur lesquels porte la recherche ; d'autre part le travail sur le terrain, que les chercheurs de Chicago appellent aussi des études de cas, qui s'appuyera sur diverses techniques comme l'observation, l'interview, le témoignage, ou encore ce qu'on a appelé l'observation participante, dont nous verrons qu'elle peut prendre plusieurs formes et dont il convient d'ailleurs de relativiser l'usage et l'importance dans les recherches menées à Chicago. Enfin, beaucoup de recherches

entreprises à Chicago reposent sur un travail documentaire qu'il conviendra d'exposer.

Par ailleurs, il ne faut pas négliger, si l'on veut examiner sérieusement l'ensemble des méthodes de recherche utilisées par les chercheurs de l'École de Chicago, l'apport et le développement de la recherche de type quantitatif. En effet, s'il est légitime de caractériser d'abord la sociologie de Chicago par l'importance et l'originalité de ses recherches qualitatives, qui constituent son patrimoine le plus célèbre, on peut cependant déplorer que ses commentateurs aient eu tendance à occulter le fait qu'ait commencé à s'y développer parallèlement, entre 1930 et 1940, une sociologie quantitative certes encore marginale, mais qui allait préfigurer les traits dominants qui allaient être ceux de la sociologie américaine à partir de la Seconde Guerre mondiale. Chicago n'a donc pas été uniquement le royaume du paradigme qualitatif, mais a également constitué l'un des creusets du paradigme quantitatif. C'est pourquoi après avoir d'abord examiné les diverses méthodes qualitatives utilisées et les changements considérables qu'elles ont introduits dans la recherche, nous exposerons également les prémisses de cette sociologie quantitative.

I. Les documents personnels

Nous avons vu qu'une caractéristique majeure de la sociologie de Chicago est la recherche empirique, le travail concret sur le terrain et que c'est cette orientation qui lui a valu sa réputation et son influence sur la sociologie mondiale.

Il faut d'abord noter qu'il y a peu de réflexions méthodologiques dans la plupart des monographies de l'École de Chicago. À l'exception notable de la « note méthodologique » que Thomas et Znaniecki ont incluse dans leur ouvrage, mais qui a en fait essentiellement une vocation théorique, il n'y a pas trace d'une réflexion systématique sur les méthodes employées, même si figurent cependant, dans certaines études, quelques interrogations. La plupart des études empiriques ont été supervisées par Park, dont le passé de journaliste entre 1891 et 1898 l'a beaucoup influencé sur le plan des méthodes d'investigation :

« *J’ai écrit sur toutes sortes de sujets et c’est ainsi que j’ai connu intimement différents aspects de la ville… J’ai acquis, entre autres choses, une conception de la ville, la communauté et la région, non dans le sens de phénomène géographique mais en tant qu’organisme social.* » [3]

Dès 1915, dans son célèbre article « The City » [4], Park se dit persuadé de la possibilité d’utiliser les méthodes de l’ethnologie pour l’étude des rapports sociaux urbains :

« *Les mêmes méthodes patientes d’observation que des ethnologues comme Boas et Lowie ont mises en œuvre pour étudier la vie et les coutumes des Indiens d’Amérique du Nord pourraient être utilisées, de façon plus fructueuse encore, pour étudier les coutumes, les croyances, les pratiques sociales et les conceptions générales de la vie des habitants de Little Italy dans le quartier nord de Chicago ou pour rendre compte des mœurs plus sophistiquées des habitants de Greenwich Village ou de Washington Square à New York.* »

C’est la raison pour laquelle Park va considérer la ville comme le laboratoire de recherches par excellence de la sociologie, qui devra étudier l’homme dans son environnement naturel, à la manière des écrivains naturalistes dont Park et Burgess recommandaient la lecture, en particulier Émile Zola et Sherwood Anderson. Ici, la recommandation explicite de Park est d’utiliser diverses méthodes d’observation que nous allons maintenant définir en examinant les méthodologies de recueil des données qualitatives employées dans plusieurs des œuvres de l’École de Chicago.

1. The Polish Peasant in Europe and in America

L’ouvrage de Thomas et Znaniecki représente un énorme travail (2 232 pages) qui se propose d’étudier empiriquement la vie sociale des paysans polonais vivant en Pologne ou ayant émigré en Amérique. Sur le plan méthodologique, il rompt avec des traditions antérieures et met surtout en pratique les différents conseils que les enseignants de Chicago prodiguaient à leurs étudiants. Avec cette recherche, on passe, pour la première fois dans l’histoire de la sociologie « officielle », de la recherche en bibliothèque à la recherche sur le terrain, et l’ouvrage sera longtemps considéré comme le

modèle de la sociologie américaine. Il ouvre en tout cas une première époque de la sociologie de Chicago – celle dont on parle habituellement lorsqu'on emploie l'expression École de Chicago –, qui se refermera avec la publication en 1949 de l'ouvrage de Stouffer, The American Soldier, qui va, à l'inverse, inaugurer une nouvelle ère, quantitative celle-là, de la sociologie américaine [5].

Selon Blumer [6], chargé par le Social Science Research Council de faire un compte rendu critique de l'ouvrage, il ne faut pas tant le considérer comme une monographie de la société paysanne polonaise, mais plutôt comme un véritable manifeste scientifique, à la fois méthodologique et théorique, qui a quatre visées fondamentales :

- construire une approche adaptée à la vie sociale complexe moderne ;
- adopter une approche compatible avec le changement et l'interaction qui caractérisent la vie sociale ;
- distinguer les « facteurs subjectifs » et étudier leur interaction avec des facteurs objectifs ;
- disposer d'un cadre théorique afin d'étudier la vie sociale.

L'ouvrage de Thomas et Znaniecki inaugure en effet l'utilisation de nouveaux types de documents de recherche sociologique, tels que l'autobiographie, le courrier personnel, les journaux intimes, ou encore les récits personnels et les témoignages directs. Appliquant l'un des principes de l'interactionnisme, Thomas et Znaniecki prennent en compte le point de vue subjectif des individus, tout en ayant le projet explicite de construire, en s'appuyant sur ces subjectivités individuelles, une sociologie scientifique qui sera capable de distinguer et de construire théoriquement des types sociaux. C'est cette forme d'investigation sociologique que Park exigera également de ses étudiants et c'est ainsi qu'il faut interpréter son étrange recommandation de considérer la sociologie comme « une forme de journalisme supérieur », alors que, dans le même temps, Park était très attentif à faire de la sociologie une activité scientifique authentique et objective. Ce paradoxe, et même cette contradiction, s'explique sans doute par un double souci : d'une part, la sociologie se devait d'être objective afin de se libérer du travail social ; d'autre part, elle le deviendrait si elle se fondait sur la subjectivité des acteurs, dont il s'agissait de recueillir les

témoignages, à la manière d'un journaliste, que Park avait été pendant plusieurs années avant de devenir professeur de sociologie à Chicago.

De même, contrairement à ce que pourrait laisser croire son choix méthodologique qualitatif, et à l'inverse de l'insistance exagérée qu'on porte parfois aujourd'hui à la question de l'implication du chercheur – implication dont on prétend faire un concept moteur de la recherche contemporaine –, Thomas veut adopter une approche détachée, non émotionnelle, objective, en un mot scientifique, des phénomènes sociaux qu'il étudie.

Comme nous l'avons déjà évoqué dans la première partie, des millions d'émigrants venus d'Europe centrale et d'Europe du Sud arrivent en Amérique à la fin du xixe siècle. Thomas, qui est instructeur au département de sociologie en 1895, part en Europe après l'obtention de son doctorat en 1896 [7]. Il voyage dans plusieurs pays, rencontre des paysans et l'idée lui vient alors, écrit-il, « qu'il serait intéressant d'étudier un groupe européen d'où viennent les candidats à l'immigration en Amérique, puis d'étudier un groupe correspondant en Amérique, afin d'essayer de comprendre dans quelle mesure leur comportement en Amérique peut être expliqué par les habitudes de leur pays d'origine » [8].

À ce moment-là, en Amérique en général et à Chicago en particulier, les émigrants polonais posent justement un problème spécifique que Thomas veut étudier en sociologue. Leur comportement est en effet incompréhensible : tantôt ils acceptent passivement l'autorité, « comme des paysans acceptant leur suzerain », tantôt, au contraire, ils considèrent que la liberté américaine est sans limites et font une véritable « guerre » à la police.

C'est pour essayer d'expliquer ces comportements que Thomas va avoir l'idée d'utiliser des histoires de vie et des lettres, qui vont permettre de comprendre et d'« objectiver » – selon l'expression qu'on emploierait aujourd'hui mais que Thomas n'utilise pas –, leurs conditions de vie, leurs attitudes et leur façon de « définir la situation » (Thomas, 1918, p. 68). Afin d'interpréter les comportements d'abord incompréhensibles des émigrants polonais, il faut pouvoir connaître la signification subjective qu'ils accordent à leur action (p. 38). Ainsi, le changement social sera compris

comme le résultat d’une interaction permanente entre la conscience individuelle et la réalité sociale objective.

Ce n’est qu’en 1908 que Thomas pourra entreprendre cette recherche, après avoir obtenu d’un fonds privé un financement conséquent (50 000 $ de l’époque) [9]. Thomas va donc pouvoir consacrer plusieurs années à cette recherche monumentale sur les problèmes de l’émigration européenne en Amérique. Il se rend en Europe afin de choisir un groupe particulier d’émigrants et, après avoir hésité entre les Italiens, les Juifs et les Polonais, choisit de se centrer sur ces derniers dans la mesure où existait déjà une masse de documents sur la paysannerie polonaise [10].

Thomas passa plusieurs mois par an en Europe, entre 1908 à 1913, en se faisant remplacer à l’université de Chicago grâce aux crédits de recherche dont il disposait. Il se rendit à plusieurs reprises à Varsovie, à Poznan, à Cracovie, apprit le polonais, voyagea sans cesse à travers la campagne polonaise et accumula une masse énorme de documents « équivalente en volume, dit-il, à l’Encyclopaedia Britannica » [11]. Son ambition devint même plus grande, puisqu’il envisagea pendant un temps de faire une étude comparative de la vie paysanne en Europe : en Pologne, en Hongrie, en Russie, en Italie, en Slovaquie, en Roumanie, en Irlande, ainsi que parmi les Juifs d’Europe de l’Est. Il avait également envisagé de comparer ces différents groupes avec la condition des Noirs aux États-Unis.

C’est à Varsovie, en 1913, que Thomas rencontra Florian Znaniecki, alors âgé de 31 ans, qui dirigeait une association de défense des émigrants polonais. Philosophe, il avait fait ses études à Genève, Zurich et Paris, où il avait suivi les cours de Bergson [12]. Il avait déjà publié deux ouvrages en polonais, l’un consacré aux valeurs dans la philosophie, l’autre à l’humanisme et au savoir, et avait d’autre part entrepris des recherches sur la sociologie de l’émigration. Selon Thomas, il accepta de l’aider, notamment en lui fournissant des données importantes sur l’émigration polonaise. En 1914, Znaniecki rejoignit Thomas à Chicago, qui l’employa aussitôt, la guerre ayant entre-temps éclaté en Europe, à l’avancement de son projet, jusqu’à la publication de la première partie de The Polish Peasant en 1918 à l’écriture de laquelle il prit une grande part.

2. Les méthodes utilisées par Thomas

Tandis que Thomas s'attachait, avec l'aide d'un assistant de recherche polonais, à exploiter les documents récoltés en Pologne, Znaniecki, à l'inverse, réunit tous les documents existant sur la vie des Polonais déjà installés aux États-Unis : archives des associations américano-polonaises, des tribunaux, de diverses associations de travail social. Il réunit également des lettres qu'échangeaient des familles polonaises en Amérique et en Pologne et aida Wladek Wiszniewski, héros d'un long récit autobiographique publié dans The Polish Peasant, à écrire l'histoire de sa vie.

Thomas n'utilise pas la méthode dite de l'observation participante, mais ce qu'il appelle « du matériel documentaire » comme il l'écrit en 1912 à Samuel Harper – spécialiste de la Russie et fils de l'ex-président Harper, fondateur de l'université de Chicago –, dans un document qui résume les grandes lignes et fait le point sur cette recherche alors commencée depuis quatre ans :

« *Je suis surtout intéressé par ce que j'appelle des "documents inhabituels", c'est-à-dire des lettres, des articles de journaux, des archives de tribunaux, des sermons de prêtres, des brochures de partis politiques, des notes provenant des sociétés d'agriculture et tout document reflétant la vie mentale, sociale et économique des paysans et des Juifs.* »

Commentant en 1939 la méthodologie employée dans The Polish Peasant, Thomas, après avoir suggéré que l'absence d'utilisation des statistiques était due aux méthodes employées ainsi qu'à la nature du matériel sociologique recueilli, écrit : « Il est évident que les études statistiques du comportement des populations auront peu de significations tant que les données statistiques ne seront pas soutenues par les histoires de vie des individus. » [13]

Thomas rencontra les difficultés habituelles du chercheur de terrain, qui veut pratiquer l'ethnographie. Entre autres choses, il lui fallait gagner la confiance de ceux auprès desquels il enquêtait. Ainsi dut-il négocier

âprement l'accès aux 8 000 lettres que les émigrés polonais aux États-Unis avaient envoyées à la Gazeta Swiateczna.

A) Les lettres

L'une des innovations méthodologiques majeures de Thomas fut en effet d'utiliser des lettres personnelles comme documents ethnographiques de recherche. En passant des annonces dans les journaux polonais publiés à Chicago, il proposait aux familles polonaises recevant régulièrement du courrier de Pologne de lire leurs lettres, en contrepartie de quoi ils recevraient dix cents par lettre apportée ! Il recueillit ainsi un très grand nombre de lettres, qui furent pour beaucoup publiées, en étant regroupées selon 50 thèmes différents, dans The Polish Peasant. Chaque thème fit l'objet d'une introduction théorique, de nombreux commentaires théoriques furent disséminés dans les notes, et Thomas et Znaniecki écrivirent une longue introduction de 200 pages sur la vie paysanne polonaise.

Thomas accordait une importance primordiale aux documents de première main, comme ceux écrits par les paysans eux-mêmes à la Gazeta Swiateczna :

« *On peut dire à coup sûr que les documents personnels, aussi complets que possible, constituent le type parfait de matériel sociologique. Si la science est contrainte d'utiliser d'autres sources, c'est seulement en raison de la difficulté pratique d'obtenir de tels documents en nombre suffisant pour qu'ils couvrent l'ensemble des problèmes sociologiques, ainsi qu'à cause de l'énorme travail qu'exige une analyse adéquate de tous les documents personnels qui sont nécessaires pour caractériser la vie d'un groupe social* » (p. 1832-1833).

On retrouvera ces recommandations et ce souci du contact direct avec les individus des différents groupes sociaux concernés dans beaucoup de recherches qui vont être entreprises à Chicago jusqu'au milieu des années 1930 : les documents personnels, le contact direct, permettront d'étudier le monde social du point de vue des acteurs qui vivent et agissent dans ce monde. Cette innovation méthodologique de Thomas et Znaniecki aura des conséquences importantes sur le développement futur de la sociologie

américaine : ces principes, complétés par d'autres dispositifs méthodologiques comme l'observation ou diverses formes d'entretiens, seront ceux qu'adopteront plus tard les sociologues se réclamant des divers courants de la sociologie qualitative.

B) L'histoire de vie

L'autre type de données empiriques utilisé est l'histoire de vie. L'histoire de vie est une technique qui va permettre de pénétrer et de comprendre, de l'intérieur, le monde de l'acteur [14]. Le premier exemple d'histoire de vie utilisée en tant que document sociologique est celui que Thomas et Znaniecki demandèrent à Wladeck d'écrire dans leur Polish Peasant.

Wladek Wiszniewski, rencontré grâce aux annonces que Thomas avait passées dans les journaux, écrivit son autobiographie, dont on contrôla la véracité en la recoupant avec des lettres échangées avec sa famille demeurée en Pologne. Payé pour écrire l'histoire de sa vie, Wladeck fut considéré par Thomas et Znaniecki comme représentatif de l'émigré polonais d'origine paysanne. Résumant certains passages afin de réduire de moitié le matériel recueilli, le document publié atteint cependant 312 pages et il est abondamment commenté dans des notes de bas de page.

Comme dans la plupart des recherches de l'École de Chicago, l'utilisation des documents personnels, qui constitue une originalité incontestable de l'ouvrage de Thomas et Znaniecki, se conjugue avec d'autres méthodes de recueil des données. Outre les documents personnels, Thomas et Znaniecki utilisèrent également des sources documentaires plus classiques, notamment au regard de l'histoire ou du journalisme d'enquête : quotidiens, archives des églises, des institutions de travail social, minutes des procès. Les innovations introduites par Thomas et Znaniecki en matière de méthodes de recherche sur le terrain s'arrêtèrent là. Ils n'utilisèrent pas, par exemple, des instruments devenus aujourd'hui classiques, tels que l'interview ou l'observation. En effet, en accord avec sa conception « naturaliste » de la sociologie, Thomas considérait curieusement que l'interview constituait, de la part de l'interviewer, une manipulation de l'interviewé, alors qu'il acceptait volontiers par ailleurs de recueillir des témoignages de la part de

divers informateurs, comme par exemple les travailleurs sociaux ou les enseignants :

« *Dans l'ensemble, les interviews peuvent être considérées comme une source d'erreur si on les utilise à des fins de comparaison pour des observations futures.* » [15]

Cependant, cette technique, ajoutée à l'observation de type journalistique, va être utilisée dans de nombreuses autres recherches. C'est par exemple le cas dans l'enquête, déjà évoquée, menée par Johnson (1922) après les émeutes raciales de 1919. De manière classique, cette commission auditionne des responsables syndicaux, patronaux, politiques, éducatifs et recueille aussi des témoignages directs des événements. Elle recueille plus de 800 interviews de travailleurs noirs, organise des tables rondes. D'autre part, trois enquêtrices noires mènent près de 300 interviews en profondeur auprès de familles noires. Et, au lieu de faire un traitement quantitatif de ces données, 17 familles, considérées comme typiques et représentatives, font au contraire l'objet d'une histoire de vie détaillée. On utilisera encore d'autres techniques de recherche, comme la passation d'un questionnaire détaillé, qu'un échantillon de Noirs et de Blancs remplissent afin de comprendre en profondeur comment les deux races se représentent mutuellement. Le traitement de toutes ces données ne sera certes pas aussi sophistiqué qu'il pourrait l'être de nos jours, mais on y utilise toute une gamme de données, telles que celles provenant des recensements de population, qui préfigurent ce que sera le traitement des données dans la sociologie moderne.

L'histoire de vie proprement dite n'a pas été utilisée de manière répétée par les sociologues de Chicago. À l'exception de l'étude de Thomas et Znaniecki, où les lettres d'une part, et l'autobiographie de Wladeck d'autre part, relèvent naturellement de cette méthode, le recours à l'histoire de vie est relativement peu fréquent. On en trouve des exemples dans des recherches qui recueillent le témoignage de jeunes voleurs, de délinquants ou de gangsters, mais Thomas (1924) lui-même n'y aura pas recours lorsqu'il entreprendra son étude sur les délinquantes. Il se servira de documents officiels, tels que les procès-verbaux de tribunaux, des comptes rendus de travailleurs sociaux, mais il semble alors s'être détaché de

l’histoire de vie comme technique de recueil des données et de fondement de l’argumentation. Il est vrai que l’histoire de vie n’offre pas toujours de garanties scientifiques suffisantes, dans la mesure où les données se rapportent à des faits passés invérifiables par les enquêteurs.

D’autres travaux encore ont utilisé l’histoire de vie, comme par exemple Sutherland (1937) dans son étude, déjà citée, consacrée aux voleurs professionnels, qui nous fournit l’occasion d’aborder un caractère particulier de la recherche ethnographique.

3. Sujet empirique et sujet analytique

Sutherland révèle les méthodes employées au cours de sa recherche. La première partie de l’ouvrage consiste en un récit de la vie quotidienne et des différentes pratiques des voleurs professionnels : vols, escroqueries, rackets, faux, extorsion de fonds, etc. Elle a été rédigée, à la demande de Sutherland, par un voleur professionnel qui a exercé le métier pendant vingt ans.

On reconnaît évidemment là l’un des principes de l’interactionnisme en sociologie : il faut comprendre ce que font les individus en accédant, de l’intérieur, à leur monde particulier, et il s’agira d’abord de décrire les mondes particuliers des individus dont on veut comprendre et analyser les pratiques sociales.

Plus important peut-être, Sutherland nous semble avoir eu l’intuition de l’usage qu’on pouvait faire de la réflexivité dans l’analyse sociologique. On peut en effet faire le rapprochement entre la façon dont il considère l’activité des voleurs comme « scientifique », réfléchie, rationnelle, en un mot accountable, avec le traitement que l’ethnométhodologie [16] fait de la réflexivité, qui est cette propriété que présente le monde social de servir à la fois de cadre à l’action et de support nécessaire à la description de cette action. La réflexivité désigne l’équivalence entre décrire et produire une interaction. La méthode employée par Sutherland est intéressante à ce titre : en faisant décrire en détail, par le voleur professionnel lui-même, sa vie quotidienne, sa pratique, sa manière d’analyser le monde qui l’entoure afin non seulement de pouvoir y vivre mais surtout, dans le cas d’un voleur

professionnel, d'y travailler, Sutherland transforme son informateur en assistant de recherche. Il devient, par la description qu'il fait de son monde, un ethnographe réflexif du monde dans lequel il vit. On a alors devant nous non pas seulement le sujet empirique, tel qu'il se présente à Sutherland et à tout lecteur de son récit, mais aussi, de façon beaucoup plus intéressante pour tout sociologue, le sujet analytique, c'est-à-dire celui qui nous montre comment il analyse sa vie quotidienne afin de lui donner sens et afin de pouvoir prendre ses décisions, en fonction du contexte, en fonction de sa définition de la situation. Il nous donne alors accès à sa façon de raisonner, de réagir face à telle situation, de nouer sa rationalité en constant remaniement. On voit comment il invente des solutions, même si le récit adopte constamment un style impersonnel.

Mais quels sont alors les moyens que se donne l'auteur afin de vérifier la véracité des faits rapportés par son « assistant », le bien-fondé de ses analyses, la validité de ses descriptions ? Parce qu'il s'agit d'un témoignage, Sutherland est conscient du danger scientifique qu'il court s'il veut fonder son travail de recherche sur ce seul matériel :

« *Pour pallier les insuffisances d'une confession unique et la partialité d'expériences nécessairement limitées, j'ai soumis le manuscrit à quatre autres voleurs professionnels et à deux anciens détectives. D'autre part, sans montrer le manuscrit, j'ai discuté des mêmes problèmes avec différents voleurs professionnels, avec des membres de la police privée et de la police officielle ainsi qu'avec des employés de magasin* » (p. 7-8).

Sutherland utilise ces autres sources et ces vérifications en commentant le récit par de nombreuses notes en bas de page. Au total, estime-t-il, « ces informations supplémentaires qui proviennent de sources diverses corroborent les idées fondamentales exposées dans le manuscrit. On n'y trouve que des contradictions de détail ou des renseignements qui complètent notre propos » (p. 8).

4. La délinquance juvénile

Dans la préface qu'il écrit lors de la première édition de l'ouvrage de Shaw, The Jack-Roller, E. Burgess compare la fonction de l'histoire de vie dans

l’étude de la personnalité des individus avec celle du microscope dans les sciences naturelles. Ces deux techniques, estime-t-il, permettent de ne pas s’en tenir à la surface des phénomènes et de pénétrer leur réalité cachée : « Comme un microscope, l’histoire de vie permet d’étudier en détail l’interaction entre les processus mentaux et les relations sociales » (p. XI).

Dans une longue introduction, Shaw montre qu’il est parfaitement conscient des problèmes scientifiques que pose l’histoire de vie. Comme Burgess, il considère que l’histoire de vie fournit au chercheur des hypothèses qui pourront ensuite être testées par d’autres histoires de vie ou par des analyses statistiques, qui seront, selon lui, des méthodes complémentaires (p. 19).

Enfin, à la fin de l’ouvrage de Shaw (p. 184-197), Burgess défend la méthode de l’histoire de vie, dont il ne cache cependant pas qu’il s’en méfie quand elle ne fait pas l’objet de minutieuses vérifications, notamment sur le plan de la représentativité des données recueillies. Il faut en effet rappeler que Stouffer avait soutenu en 1930, soit la même année que la publication de The Jack-Roller, sa thèse dans laquelle il défendait l’idée que les statistiques étaient des méthodes de recherche plus efficaces, et aussi scientifiquement plus sérieuses, que l’histoire de vie ou, plus généralement, que l’étude de cas et la recherche ethnographique. Burgess soutient au contraire que l’histoire de vie ne présente pas seulement un intérêt littéraire, mais qu’elle est objective. Dans le cas de Stanley, elle représente bien, affirme Burgess, sa carrière de délinquant, et son récit a été validé par de nombreux témoignages. L’autobiographie de Stanley montre, selon Burgess, comment la délinquance se construit socialement, et elle permet d’établir un lien actif entre la personnalité de l’individu et son environnement social.

D’autre part, écrit Burgess (p. 185), l’étude de Shaw s’appuie sur d’autres résultats, statistiques cette fois, qu’il a publiés dans Delinquency Areas. Au-delà des statistiques, le cas de Stanley est typique parce qu’il est représentatif de son espèce, au sens botanique ou zoologique du terme : « On est frappé, dans la carrière de Stanley, comment il représente et exprime les attitudes, les habitudes, la philosophie de vie du monde criminel » (p. 187). D’autre part, l’autobiographie de Stanley, les récits faits par ses parents, les interviews avec sa famille sont des données objectives, estime

Burgess, parce que ce sont des documents dits à la première personne. À la question de savoir comment vérifier la validité des récits et quelle est la confiance qu'on peut leur accorder, Burgess répond qu'il s'agit de contrôler les récits avec d'autres données. Mais le plus important, c'est que Stanley nous révèle ce qu'on veut justement savoir, c'est-à-dire ses réactions personnelles et sa propre interprétation de ses expériences. Selon Burgess, les délinquants mentent lorsqu'ils sont en situation d'être punis, mais pas lorsqu'ils ont affaire à des psychologues, des sociologues ou des médecins, dans la mesure, affirme-t-il peut-être naïvement, où la recherche scientifique apporte une solution à leurs problèmes.

La meilleure garantie est la spontanéité et la liberté de ton de la personne qui raconte son histoire (p. 188). Là réside la supériorité de l'histoire de vie, par rapport aux questions « sèches » que peut poser un chercheur. De toute façon, ce n'est pas la vérité au sujet des faits qui nous intéresse, mais les réactions du sujet aux événements de son expérience (p. 189). Le lecteur est ainsi « introduit dans un monde où il peut comprendre intimement les facteurs sociaux qui conditionnent et jalonnent la carrière d'un criminel » (p. 189), et Stanley nous offre un récit qui concerne les expériences réelles des milliers de délinquants et de criminels.

Burgess propose même que l'histoire de vie soit systématiquement utilisée comme moyen d'approcher les délinquants et les criminels, de comprendre leur vie et leurs réactions et puisse même constituer un moyen de traitement (p. 194-195) :

« *Pour la première fois dans le champ de la délinquance, cet ouvrage nous offre un matériel adéquat pour analyser et décrire le comportement du délinquant en termes de facteurs culturels… Il montre comment les modèles culturels, dans sa famille, dans son voisinage, dans les groupes délinquants et criminels qu'il fréquente, en particulier dans les institutions pénales et correctionnelles, définissent ses visions du monde et ses attitudes et contrôlent, de façon quasi déterministe, son comportement* » (p. 197).

5. Les vagabonds

L’histoire de vie est également utilisée dans l’étude que Nels Anderson (1923) entreprend sur les travailleurs migrants, souvent ouvriers agricoles vagabondant au gré d’emplois précaires et saisonniers, qu’on appelle les hobos. Ayant lui-même connu cette vie-là, il étudie ensuite les hobos de certains quartiers de Chicago, en utilisant les techniques ethnographiques qu’on dirait de nos jours classiques : s’insérant dans le milieu, il peut ainsi avoir des conversations et recueillir les récits de vie que lui font ses compagnons, ou conduire des entretiens non formels, sans toutefois jamais révéler qu’il fait une recherche : c’est ce qu’on appellera plus tard le chercheur participant « couvert », ou « caché », par opposition au chercheur participant qui opère, lui, sans se cacher, au vu et au su de tous, qui travaille « à découvert ». Il s’agit donc d’une des formes extrêmes d’observation participante que nous allons maintenant examiner.

II. Le travail de terrain

Entre 1921 et 1931, 15 recherches vont être menées sur un aspect de la vie urbaine par des étudiants inscrits en thèse sous la direction de Park. Les méthodes qui sont utilisées par l’ensemble des étudiants de Park et Burgess sont alors peu structurées et encore peu réfléchies.

1. Participer pour observer

Choisir une méthode, c’est choisir une théorie. Aucune méthodologie ne se justifiant par elle-même, il est nécessaire, afin d’en comprendre le choix et l’usage, de la rapprocher de la théorie avec laquelle elle est compatible, voire même qu’elle représente parfois. De ce point de vue, il n’est donc pas étonnant qu’on retrouve, chez les sociologues de Chicago, la posture méthodologique d’obédience interactionniste que Blumer (1966) rappelle encore dans un article consacré à la pensée de Mead [17] :

« *Il faut prendre le rôle de l’acteur et voir son monde de son point de vue. Cette approche méthodologique contraste avec la soi-disant approche objective, si dominante aujourd’hui, qui voit l’acteur et son action depuis la perspective d’un observateur détaché et extérieur. […] L’acteur agit dans le monde en fonction de la façon dont il le voit et non dont il apparaîtrait à un observateur étranger* » (p. 542).

Les recherches sociologiques qui s'inscrivent dans la perspective interactionniste prennent en effet toujours appui sur diverses formes d'observation participante. Certains courants ethnographiques ont même adopté le modèle de l'observateur complètement « immergé » dans son terrain, qui est une des trois figures distinguées par Patricia Adler et Peter Adler [18] dans leur tentative de taxinomie des positions de recherche sur le terrain. Rappelons que ces trois grandes catégories, inspirées de la typologie établie par R. Gold [19], sont :

- le rôle « périphérique », dans lequel le chercheur est certes en contact étroit et prolongé avec les membres du groupe, mais ne participe pas à leurs activités, soit en raison de ses croyances épistémologiques, soit parce qu'il étudie des activités délinquantes de groupes déviants auxquelles il s'interdit de participer, soit parce que ses propres caractéristiques démographiques ou socioculturelles l'en empêchent ;
- le rôle « actif », dans lequel le chercheur abandonne la position un peu marginale qui caractérise la figure précédente, pour prendre un rôle plus central dans le cadre étudié. Il participe activement aux activités du groupe, y prend des responsabilités, se conduit avec les membres du groupe comme un collègue ;
- enfin, le rôle de membre complètement « immergé » dans le groupe, comme un membre naturel à part entière. Le chercheur a alors le même statut que les autres membres du groupe, partage les mêmes vues et les mêmes sentiments et poursuit les mêmes buts. Il peut ainsi faire l'expérience, par lui-même, des émotions et des conduites des participants.

2. Le mythe de l'observation participante

À la lumière de cette typologie, nous allons examiner celles des œuvres majeures de l'École de Chicago qui ont eu la réputation d'avoir été conduites en suivant la méthode de l'observation participante [20].

Park insistait pour que le scientifique observe mais ne participe pas. Cette position pourrait paraître surprenante pour tous ceux qui considèrent, un peu hâtivement, que la sociologie de l'École de Chicago a été le modèle théorique et méthodologique de l'observation participante. Comment

comprendre alors qu'une des principales figures du mouvement puisse aller à contre-courant, en recommandant aux chercheurs une attitude détachée ?

Park réagissait ainsi au courant dominant précédent dans la sociologie naissante d'alors : l'enquête sociale, qui voyait les chercheurs être davantage des intervenants sociaux voulant soulager les misères sociales que des sociologues cherchant à comprendre ou à expliquer les rapports sociaux. Selon Park, il fallait que la sociologie se professionnalise, en se détachant de l'attitude dominante réformiste des do-gooders [21], qui parsemaient alors les associations de travail social. Il fallait séparer les destins respectifs du travail social, de la philanthropie et de la sociologie. Cela ne se ferait que si les sociologues adoptaient des principes d'objectivité, de détachement par rapport aux problèmes rencontrés sur le terrain, principes qui permettraient de tracer les frontières de la recherche scientifique. Le détachement serait, selon Park, « le secret de l'attitude scientifique » du sociologue.

Ainsi la sociologie de Chicago ne peut s'affirmer en tant que sociologie originale, c'est-à-dire empirique avec cependant des visées scientifiques, que si elle se libère de ses intentions réformistes ou, dans le langage de la sociologie contemporaine, de sa visée d'intervention sociale. Park développe en fait un argument naturaliste : le scientifique ne doit pas interférer avec les phénomènes qu'il veut étudier, afin de laisser « parler la nature ». En effet, comment pourra-t-on étudier scientifiquement les relations sociales des groupes sociaux dans la ville si la tâche du sociologue est d'intervenir sur ces groupes ? Il faut au contraire, estime Park, maintenir à distance l'objet d'étude, afin de pouvoir l'étudier dans son état naturel, par exemple si l'on veut étudier les relations ethniques.

La posture de recherche connue sous le nom d'observation participante n'a donc pas toujours été utilisée dans l'ensemble des recherches qui forment le patrimoine de la sociologie de Chicago. Il peut en effet sembler abusif d'employer l'expression observation participante pour caractériser une façon d'aller simplement enquêter sur le terrain, dans la mesure où les chercheurs concernés ne semblent pas avoir eu de conscience particulière d'utiliser une telle méthode, ni l'avoir conceptualisée. Toutefois, au sens large de cette expression, on peut cependant examiner dans quelle mesure

elle peut définir quelques-unes des recherches importantes du courant sociologique qui s'est développé à Chicago avant la Seconde Guerre mondiale.

Selon Lee Harvey (1987, p. 56), sur les 42 thèses soutenues en sociologie à l'université de Chicago entre 1915 et 1950, deux seulement (d'ailleurs soutenues après 1940, date qui marque la fin officielle de ce qu'on appelle habituellement l'École de Chicago) ont employé l'observation participante « complète », c'est-à-dire où le chercheur a pris un rôle à temps plein dans la communauté étudiée ; six autres recherches ont impliqué le chercheur dans un rôle à temps partiel ; sept autres utilisaient simplement des formes variées d'observation ; les autres recherches, c'est-à-dire les deux tiers d'entre elles, n'ont jamais utilisé la moindre technique d'observation.

Il est vrai, par exemple, qu'il serait absurde de prétendre que Thrasher, dans son étude des 1 313 gangs dont il recense l'existence à Chicago au début des années 1920, ait pu adopter une posture d'observation participante ! Les rares indications qu'il fournit sur le plan méthodologique montrent qu'il a réalisé des interviews (130) à propos d'une grande diversité de gangs (une soixantaine), notamment auprès de travailleurs sociaux qui lui ont servi d'informateurs, à la manière dont un ethnologue doit avoir recours à des informateurs appartenant à la communauté qu'il étudie. Thrasher enquête par ailleurs auprès des policiers, des journalistes, des barmen, d'hommes politiques locaux. Il s'agit évidemment de données qualitatives, mais en aucun cas de données recueillies au moyen de l'observation participante proprement dite, dans la mesure où Thrasher ne joue aucun rôle, même marginal, dans la vie sociale qu'il étudie. À ce matériel de sources diverses s'ajoutent un certain nombre d'histoires de vie (une vingtaine) recueillies auprès de jeunes gangsters, ainsi que de rares observations de première main, faites par Thrasher lui-même. Si l'observation participante implique, à des degrés divers, que le chercheur prenne un rôle, participe à la vie de la communauté qu'il étudie, on peut affirmer que Thrasher ne l'a pas pratiquée.

Il en va de même pour d'autres études célèbres, comme celles d'Anderson (1923), de Cressey (1929), de Zorgaugh (1929) et même, pour une part, celle de Whyte (1943), que nous allons maintenant examiner.

A) Les sans-abri

La recherche d'Anderson sur le hobo – qui est, écrit-il dans la préface de son ouvrage autobiographique [22], « comme le cowboy, un type de la frontière, créé par les besoins de la frontière et qui a maintenant disparu » –, implique incontestablement une forme d'observation participante. Pendant sa recherche, Anderson prend une chambre dans un petit hôtel ouvrier du quartier des hobos. Mais il y va le week-end, il n'y habite pas en permanence. Anderson a beaucoup voyagé, a connu pendant un temps la vie de vagabond, dormant dehors, voyageant clandestinement dans les mêmes trains de marchandises et trouvant des travaux saisonniers. Dans son autobiographie, Anderson révèle qu'il a eu, pendant quinze ans, une vie de hobo, déménageant sans cesse avec sa famille, avec sa dizaine de frères et sœurs. En 1921, lorsqu'il arrive à Chicago, au département de sociologie, il trouve simplement commode d'écrire ses dissertations sur des sujets qu'il connaît (p. XII).

Par un concours de circonstances, il va recevoir pendant un an une aide privée, d'un certain Dr Ben L. Reitman [23], qui lui propose de lui donner 70 $ par mois (plus 20 $ pour les frais, ce qui évoque évidemment l'un des mythes du détective privé) pour étudier les « sans domicile fixe » : « Pour cela, je pouvais me pencher sur mon propre passé. Ainsi, j'étudiai le hobo et je devins une "autorité" sur son travail et sa façon de vivre » (p. 163). Anderson n'est pas dépaysé par le quartier dans lequel il mène sa recherche. Pour lui, l'endroit n'a rien d'extraordinaire. Il présente même une certaine familiarité dans la mesure où il avait vendu des journaux dans le même quartier quand il avait 10 ou 11 ans.

Par ailleurs, Anderson procède également à un travail classique de documentation : « Au moment où j'ai écrit The Hobo, j'ai lu de nombreux livres sur les vagabonds… Les documents sur les hobos existent. Ils ont écrit sur leur propre expérience, dans des journaux, dans des articles de périodiques scientifiques, entre 1860 et 1910 » (p. X).

À Chicago, il observe donc le monde des hobos en ayant connu, par lui-même, quelle est la nature de cette vie. Même s'il n'est plus lui-même un hobo, il peut pénétrer assez facilement le milieu, en acquérir effectivement

une vue de l'intérieur, notamment grâce au fait qu'il est reconnu et accepté par les hobos, à la fois parce qu'il en a été proche dans le passé et qu'il vit dans leur proximité de temps en temps. Anderson, qui a un an pour mener son projet à bien, commence sa recherche de terrain par les interviews informelles.

Dans son autobiographie, Anderson fait également une remarque intéressante concernant le degré de réflexion méthodologique accompagnant les recherches menées sur le terrain : « Burgess n'avait aucun conseil à me donner au début de l'étude, mais il aima l'idée que je commence par des interviews de différents sans-abri. Il aima l'idée de ne pas me révéler comme un chercheur et d'avoir des interviews informelles » (p. 164). Il ne s'agissait donc pas de conseils prodigués par son directeur de recherche, qui lui aurait demandé d'utiliser telle ou telle méthode pour recueillir ses données, mais au contraire d'intuitions de la part d'Anderson, qui révèle aussi qu'il y avait un fossé culturel entre lui et les autres étudiants, tels Thrasher ou Reckless, avec qui il lui arrivait de parler de ses travaux : « Leurs valeurs étaient très différentes des miennes. Leur sagesse sociologique était après tout du bon sens, un savoir de sens commun » (p. 165).

La recherche d'Anderson est très représentative d'un grand nombre de celles menées à Chicago, dans la mesure où Anderson mène sa recherche sur un monde auquel il a tout simplement accès. Comme il l'a lui-même précisé, il n'a pas pris le rôle d'un hobo afin de pouvoir mener sa recherche, il n'est pas lui-même un hobo qui cherche des travaux saisonniers pour survivre et qui doit pour cette raison voyager dans tout le pays : c'est sa rencontre avec des hobos, dans une institution de travail social dans laquelle il travaillait, qui l'a poussé à entreprendre cette recherche [24], qui aboutit en définitive à une description, sans conceptualisation sociologique, d'un monde de hobos en voie de disparition. L'ouvrage n'avait pas de prétention sociologique et il sera d'ailleurs publié deux ans avant qu'il ne fasse l'objet d'un mémoire de maîtrise à l'Université.

B) Les danseuses professionnelles

L’ouvrage de Cressey (1932), The Taxi-Dance Hall, est un autre exemple, souvent cité, d’observation participante.

Les taxi-dance halls, qui firent d’abord leur apparition à San Francisco au début du siècle, étaient des lieux où les hommes, principalement des immigrants prolétaires, venaient danser ; et où les danseuses étaient payées « à la danse » et devaient partager leurs gains avec le propriétaire de l’établissement. Ces lieux avaient mauvaise réputation et étaient souvent associés, pour l’opinion publique, à la prostitution, qu’on estimait être plus ou moins déguisée sous cette forme, aux apparences honnêtes, du commerce de la danse.

Dans l’introduction de l’ouvrage, Burgess indique les trois objectifs que poursuit la recherche :

- il s’agira d’abord de « donner une vision intime et non biaisée du monde social du taxi-dance hall, avec ses propriétaires et ses gérants, avec sa bande de jolies et vives “instructrices”, avec sa gamme variée de clients : orientaux, vieux hommes, jeunes marginaux affamés de beauté féminine » ;
- le deuxième est de « tracer l’histoire du taxi-dance hall en tant qu’institution urbaine, de découvrir les conditions favorables à son apparition et à son développement et d’analyser ses fonctions en termes de satisfaction des besoins des clients » ;
- le troisième est de « présenter le plus impartialement possible les formes de contrôle qui sont susceptibles de maintenir l’ordre, de créer des codes de conduite de la part de tous ».

Dans la préface de l’ouvrage, Cressey donne quelques indications précieuses sur les méthodes qu’il a employées pour recueillir les données de son enquête qui a duré au total cinq ans :

« *La plupart des données sur lesquelles repose cette étude proviennent de documents réunis par des institutions sociales… et de rapports d’observateurs et d’enquêteurs… Les interviews formelles ont été abandonnées, car elles ne donnaient pas satisfaction. En effet, à chaque fois que l’enquêteur révélait les raisons de son intérêt pour le taxi-dance hall, les propriétaires et leurs associés refusaient tous de coopérer… Des*

observateurs furent donc envoyés dans les dancings, avec comme instructions de se mêler aux clients, de pénétrer ce monde social aussi loin que la morale le permet. On leur demanda d'observer et de prendre des notes précises sur le comportement et les conversations de tous ceux qu'ils rencontraient dans ces établissements… Les enquêteurs se sont donc comportés comme des étrangers anonymes, comme des rencontres de hasard. Ainsi, ils ont pu recueillir ce matériau sans rencontrer les inhibitions et les résistances qu'on suscite d'habitude avec les interviews formelles. »

Cressey exprime ici clairement l'attitude des informateurs qu'il embauche : ils ne seront pas seulement des « observateurs » comme il les appelle, mais des observateurs qui participent aux activités, en tant que clients, en dissimulant qu'ils ne sont pas de simples danseurs mais, en fait, des enquêteurs qui cherchent à comprendre la signification de cette institution de la danse. Ce rôle caché leur permet de « pénétrer le monde social » qu'ils veulent étudier sans rencontrer les résistances traditionnelles.

Au fil de l'ouvrage, Cressey émaille ses analyses du phénomène des taxi-dance hall par des extraits d'entretiens et d'histoires de vie, souvent reconstitués a posteriori, avec des danseuses ou avec différents clients. Au total, l'ouvrage rend bien la diversité des situations des danseuses, montre que cette activité est la plupart du temps pour elles provisoire. L'intention de Cressey de reconstituer un monde social particulier est réalisée grâce aux descriptions détaillées qu'il fait de ce monde. On voit défiler toute l'Europe des immigrants, ainsi que les différents types de danseuses, certaines filles devenant vite des prostituées tandis que d'autres ne dansent que pendant quelques mois, par besoin ou par ennui, par périodes successives quelquefois, « entre deux mariages » par exemple.

Il s'agit incontestablement d'un document ethnographique de grande qualité, qui se fonde sur des observations de terrain de première main et qui analyse sociologiquement, comme son sous-titre en annonçait l'ambition, un aspect du monde du divertissement populaire, mais surtout nous offre une vue de l'intérieur de la façon dont vivent les différents acteurs de ce monde. En ce sens, dans la mesure où l'objectif de l'observation participante de rendre le monde étudié visible de l'intérieur est atteint, on

peut parler, malgré les réserves rétrospectives qu'on peut émettre sur la parfaite conformité avec la méthode, d'observation participante.

C) L'opulence et la pauvreté

L'étude de Zorbaugh (1929) se propose d'analyser un quartier très contrasté, au nord du centre-ville à Chicago, qui a pour particularité de comporter à la fois une zone résidentielle riche ainsi qu'une zone pauvre, turbulente, qui est la terre de la délinquance et du crime. C'est cette complexité que Zorbaugh veut décrire et il enquête dans les quatre districts très contrastés de ce quartier, qu'on appelle le Near North Side.

Zorbaugh décrit donc les différentes composantes, donne des indications démographiques, mais aussi un luxe de détails sur les magasins, sur les restaurants bon marché, sur le mode d'habitat, etc.

Zorbaugh ne prend pas à proprement parler un rôle dans le quartier, mais il enquête sur le terrain, interviewe les habitants, recueille des histoires de vie, suscite des récits écrits de la part d'habitants du quartier et confronte ces données à des documents provenant des dossiers de diverses agences de travail social, comme c'est le cas dans pratiquement toutes les recherches faites à cette époque sur la ville. L'enquête de Zorbaugh fait toutefois preuve d'originalité dans la mesure où les techniques qu'il utilise visent des publics différents. Ainsi demande-t-il des témoignages à des enfants de l'école, d'autres à des travailleurs sociaux, ou encore à des informateurs qui rassemblent des lettres et divers documents, dans le but de montrer la « désorganisation » de cette communauté qui n'en est pas une, tant son déséquilibre écologique est insupportable. Mais là encore, on ne saurait sérieusement prétendre que Zorbaugh a mis en œuvre des méthodes d'observation participante.

D) La structure sociale d'un quartier italien

Sur le plan méthodologique, si Whyte (1943) a, sans aucun doute possible, utilisé la méthode de l'observation participante, il ne la revendiquera que douze ans plus tard, dans une annexe méthodologique qu'il ajoute lors de la deuxième édition de l'ouvrage en 1955. Dans l'édition originale, Whyte se

contente de reprendre la position devenue alors classique de l'interactionnisme et de l'École de Chicago, selon laquelle on acquiert une connaissance intime du monde social qu'on veut étudier en y vivant et en participant aux activités quotidiennes banales des individus.

Selon Robert Emerson [25], une autre innovation de Whyte est qu'à la différence des empiristes de Chicago qui recueillaient la plupart de leurs données par l'intermédiaire de travailleurs sociaux, Whyte ne se contente plus des informations que lui donne son informateur, Doc, ni de celles qu'il recueille par l'intermédiaire du centre de transit du quartier, mais va lui-même dans la rue pour faire ses observations et recueillir des témoignages. Le centre de transit est certes un lieu d'enquête intéressant, mais, en même temps, il masque la réalité sociale dans la mesure où, administré par des personnels appartenant aux classes moyennes, il a précisément pour fonction, selon Whyte, de « stimuler la mobilité sociale, de montrer et de proposer les idéaux des classes moyennes aux classes plus défavorisées » (p. 104). Ainsi, écrit Emerson (1988), « en quittant le centre de transit, Whyte s'éloignait du réseau préétabli de relations sociales que le centre lui offrait et pouvait alors établir des relations personnelles dans la rue…, en entrant en tant qu'étranger et en s'immergeant dans un monde inconnu » (p. 12).

E) Naturalisme et observation participante

Au fondement de ce mythe de l'observation participante à Chicago réside peut-être une confusion dans les termes. On parle en effet tantôt de sociologie qualitative, tantôt d'ethnographie – qu'on oppose alors à la sociologie positiviste qui, elle, s'appuierait sur des méthodes quantitatives –, tantôt simplement de sociologie descriptive. L'ethnographie est elle-même considérée comme un terme équivalant à l'approche naturaliste, qui chercherait à mettre en lumière des significations, à la différence d'une autre sociologie qui ne se préoccuperait que de rechercher les causes des phénomènes sociaux. De plus, parler d'approche qualitative ou d'ethnographie, ou de sociologie qualitative, ne dit rien de son programme de recherches : s'agira-t-il de mettre au jour le savoir culturel d'une communauté, d'insister sur les caractéristiques des interactions sociales et

de leur construction ? Tout recours, dans une enquête sociologique, à une description, implique-t-il qu'on a affaire à une sociologie qualitative ?

C'est dans ce contexte que l'expression observation participante doit être examinée, puisqu'elle est parfois utilisée – comme pour ajouter à la confusion –, à la place du terme ethnographie ! Alors que l'entretien ou l'observation non participante relèvent de l'approche qualitative sans pour autant se confondre avec l'observation participante. S'y ajoute de surcroît, dans certains courants intellectuels français, l'idée que le fait que le chercheur « s'implique » dans sa recherche le désigne pour être reconnu comme un ethnographe ou comme un sociologue qualitatif !

En fait, si l'on définit l'approche ethnographique en général comme une attitude qui consiste à partager pendant un temps une partie de la vie des individus sur lesquels ou à propos desquels porte la recherche, il faut définir l'observation participante comme un dispositif particulier de recherche qui prend sa place dans cette perspective plus globale. Après une évolution historique qui a d'abord insisté sur la nécessité d'observer les phénomènes sociaux, l'expression observation participante, de nos jours, implique que le chercheur joue un rôle, plus ou moins actif, dans le cadre social qu'il veut étudier. Ce rôle va lui permettre de partager une partie de la vie ordinaire des individus concernés, de participer éventuellement à leurs actions, jusqu'à être parfois l'un des leurs, et d'être ainsi en mesure de comprendre, de l'intérieur, leur vision du monde et la rationalité de leurs actions.

Progressivement, l'observation participante en est venue à désigner un style de recherches qualitatives sur le terrain et non plus seulement une technique particulière utilisée par le chercheur dans le cadre de son dispositif de recherche.

La confusion entre naturalisme et observation participante me semble être au cœur de celle dont sont victimes tant de commentateurs de l'École de Chicago lorsqu'ils font de l'observation participante la principale caractéristique méthodologique de ce mouvement. Les études entreprises à Chicago avant la Seconde Guerre mondiale sont plutôt caractérisées par le fait qu'elles sont des recherches empiriques, qui utilisent souvent des documents de première main, ces deux traits définissant aujourd'hui les recherches ethnographiques.

3. Une méthodologie multiple

Aucune des grandes recherches entreprises pendant cette période ne constitue un modèle pour l'une ou l'autre des méthodes employées. Dans chaque étude, plusieurs méthodes sont utilisées. Ainsi, même si des entretiens non structurés ou des récits de vie dominent, on trouve également l'observation des activités des individus dans leur milieu, des documents personnels divers, mais aussi des données recueillies auprès d'agences de travail social.

Par exemple, Zorbaugh (1929), dans son étude d'un quartier de Chicago, va utiliser des ouvrages, des cartes et des plans de la ville, des données du recensement, des documents historiques, des rapports municipaux ou provenant de diverses institutions de travail social. Il interviewe toutes sortes d'individus et a également des contacts informels avec des journalistes, des magistrats, des infirmières de l'hôpital qui accueillent gratuitement les déshérités, etc. Sur le terrain, la précision du travail est stupéfiante : Zorbaugh procède par blocs d'habitations, relevant le prix des loyers, des meublés, faisant du porte-à-porte afin d'enquêter notamment sur les revenus des habitants, leurs emplois, mais aussi sur les absences pour maladie qu'ils ont pu avoir au cours des douze derniers mois. On aboutit ainsi à une ethnographie sociologique complète, qui se présente sous la forme de quatre types distincts d'analyse : à partir des données recueillies, Zorbaugh peut d'une part écrire l'histoire locale des rapports sociaux ; il construit d'autre part des graphiques et des cartes qui permettent de visualiser la fréquence des phénomènes sociaux repérés ; il utilise également des études de cas afin de montrer l'influence particulière de certains groupes culturels ou de certains individus ; enfin, il procède à une analyse statistique sur la mobilité sociale, les revenus, la spéculation foncière, etc.

A) L'interview

Les techniques d'interview ne sont pas encore bien différenciées au moment où ces recherches empiriques sont entreprises à Chicago. Elles ne font pas non plus l'objet de réflexions méthodologiques très élaborées. L'idée d'un rôle spécifique de l'interviewer, de la nécessité qu'il suive une formation

particulière, n’apparaît pas encore. La distinction méthodologique n’est pas non plus clairement établie entre la simple conversation avec des individus et la passation d’un questionnaire. Ainsi Zorbaugh envoie certains de ses étudiants de sociologie sur le terrain avec un questionnaire qu’ils doivent remplir. À l’inverse, Anderson ne mène pas d’interviews au sens où l’on entend habituellement cette expression. Il a simplement des conversations avec les hobos, avec qui il va boire un café ou discute dans les halls des hôtels bon marché. Il s’interroge d’ailleurs sur la technique qui lui permettra d’engager la conversation avec des inconnus et remarque que si l’on s’assoit à côté de quelqu’un et qu’on commence à penser à voix haute, la conversation s’engage alors naturellement. Il s’agit bien de ce qu’on appellerait aujourd’hui une technique d’observation participante, mais Anderson (1975, p. XIII) confesse qu’il n’a jamais employé le terme.

B) Le terrain

Suivant en cela les consignes constantes de Park et de Burgess, Thrasher pratique, pendant sept années, une sociologie de terrain, qui se présente, écrit-il dans sa préface, comme « étant d’abord une enquête exploratoire, destinée à révéler les traits de comportement et à présenter une image globale de la vie dans un quartier peu compris du citoyen moyen » (p. XI). L’ouvrage, en effet, ne se présente pas seulement comme la description et l’analyse des gangs de Chicago, mais a aussi l’ambition de montrer leur environnement et l’habitat dans lequel ils émergent, vivent et se développent : les quartiers pauvres de la ville.

Les méthodes utilisées par Thrasher sont également très diverses : données fournies par les recensements, observations de terrain, documents personnels recueillis auprès de membres de gangs ou de certaines personnes ayant eu des contacts avec eux. Il réalise d’autre part des entretiens avec des membres des gangs et encourage la confession écrite d’anciens gangsters, interviewant également des enseignants qui travaillaient dans certaines zones de haute délinquance. En revanche, on ne sait pas précisément comment Thrasher s’y est pris pour recruter des informateurs par exemple, et il est difficile dans ces conditions d’en estimer la représentativité. Par ailleurs, il y a certes un énorme travail de terrain, qui dure plusieurs années, mais Thrasher utilise également d’autres sources que celles fournies par

l’enquête sur le terrain. Il recueille par exemple des renseignements auprès de certaines organisations catholiques (ymca) ou auprès des tribunaux pour enfants.

4. Conclusion

On ne trouve guère de réflexions méthodologiques systématiques et approfondies dans les recherches de l’École de Chicago. En effet, les débats méthodologiques et théoriques sur la validité des méthodes qualitatives sont très récents dans l’histoire de la sociologie américaine. À de très rares exceptions près, il faut attendre pratiquement la fin des années 1950 pour voir apparaître, à l’instar de la sociologie quantitative qui a très vite produit des réflexions méthodologiques sophistiquées, des débats sur les méthodologies de type qualitatif en usage dans la sociologie.

Il faut peut-être voir dans l’absence de commentaires des sociologues sur leurs méthodes d’investigation le fait qu’il leur paraissait naturel d’enquêter de cette façon dans les communautés qu’ils prenaient pour objet. Il ne faut pas perdre de vue en effet, outre les encouragements constants de Park et de Burgess à pratiquer cette sociologie qualitative, que le département de Sociologie et le département d’Anthropologie n’ont fait qu’un jusqu’en 1929 et que les techniques ethnographiques utilisées dans la recherche sur le terrain n’avaient pas besoin d’autre légitimité, aux yeux des sociologues, que celle déjà acquise par des recherches ethnologiques éprouvées.

Ainsi Whyte, arrivant à Harvard en 1936 avec une bourse pour trois ans, emprunte la démarche que l’ethnologie utilise pour étudier des communautés indigènes diverses. C’est pour cette raison qu’il va observer la communauté italienne de ce quartier pauvre de la banlieue de Boston, avec l’aide en particulier d’un informateur, qui va lui donner une « vue de l’intérieur » de sa communauté. Whyte agit ainsi comme le font tous les ethnologues du monde depuis l’étude que Malinowski a consacrée aux Argonautes du Pacifique occidental, considérée comme la première grande étude ethnologique de terrain.

Il est donc bien abusif d’invoquer Street Corner Society pour démontrer que l’observation participante est au cœur des pratiques d’enquête de l’École de

Chicago. Simplement, sa sociologie empirique d'une part, ses observations ethnographiques du milieu d'autre part peuvent le rattacher, a posteriori, à ce courant.

Selon L. Harvey (1987), « l'observation participante à Chicago réside dans les recherches sur la communauté » (p. 68). Cependant, si les recherches entreprises à Chicago sont d'orientation ethnographique, elles ne développent pas explicitement le modèle méthodologique de l'observation participante et même parfois ne l'utilisent pas du tout. Les chercheurs de Chicago ont curieusement fait peu d'observations directes sur le terrain, préférant se fonder sur des récits d'individus qui rapportent leurs propres pratiques sociales dans la communauté considérée, en utilisant pour cela des questionnaires, des interviews ou des histoires de vie.

Les remarques et les réserves de Harvey (1987) sont donc à la fois pertinentes et intéressantes. Toutefois, il faut remarquer qu'il tente d'évaluer, en 1987 et à la lumière de l'énorme littérature méthodologique en sociologie qui a été produite depuis, les méthodologies qualitatives utilisées dans les années 1920 et 1930 par des sociologues qui ne cherchaient pas à théoriser leurs méthodes de recherche, à une époque où ces méthodes les faisaient incontestablement apparaître comme des pionniers. C'est pourquoi, s'il est sans doute souhaitable de rectifier le mythe selon lequel l'École de Chicago serait le modèle de l'observation participante, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, il ne serait pas très sérieux d'en nier le caractère novateur au plan des méthodes. Au contraire, la sociologie de Chicago peut être considérée comme le berceau d'une grande variété d'approches empiriques, y compris celle de l'observation participante, qui ont en commun de s'inscrire dans une sociologie urbaine pratique, d'inaugurer enfin l'enquête sociologique directe auprès des individus et de quitter ainsi l'ère de la sociologie spéculative qui avait marqué l'époque précédente.

III. Les sources documentaires

C'est sans doute un aspect mal connu de l'École de Chicago que d'avoir été une sociologie fondée sur de solides sources documentaires. Ainsi, Park va constituer un véritable fonds documentaire sur la ville. Il rassemble en effet

une documentation abondante et détaillée, comme il l'écrit à Charles Merriam en juin 1922 :

« *D'excellentes données sur la ville ont été recueillies auprès de différentes commissions municipales et d'agences privées – compagnies de téléphone, journaux, Commission chargée des problèmes raciaux à Chicago –, données qu'on a recueillies avec le plus grand soin et qui constituent un fonds d'information permanent de grande valeur*. » [26]

Au fil des années, une véritable banque de données sur la ville de Chicago est ainsi élaborée, augmentée et mise à jour, qui sera utilisée par tous les étudiants voulant entreprendre des recherches sur la ville, recherches qui, à leur tour, viendront enrichir le fonds documentaire. On ne peut pas comprendre la fertilité des recherches entreprises au cours de cette période si l'on passe sous silence cet effort documentaire de premier plan.

Ces données documentaires vont, par exemple, être abondamment utilisées par Wirth (1928) dans son étude du ghetto juif. L'ouvrage est souvent cité comme un classique d'écologie urbaine bien qu'il ne comporte pas trace d'un travail systématique de terrain. Pour la plus grande part, Wirth a pu écrire son livre en consultant diverses données d'archives et divers ouvrages, c'est-à-dire en faisant un travail classique de recherche. C'est par exemple à partir des données de recensement que Wirth peut avancer le nombre de 300 000 juifs à Chicago en 1928 (p. 284), dont 160 000 ont déclaré qu'ils parlaient l'hébreu ou le yiddish comme langue maternelle lors du recensement de 1920.

De la même façon, Reckless (1923-1924) va consulter, pour mener à bien sa recherche sur les quartiers traditionnellement délinquants de Chicago, les archives de la Société historique de Chicago, celles des journaux, les dossiers des tribunaux spécialisés dans les affaires de mœurs, ceux des agences sociales qui se sont occupées de la prostitution et de la protection des mineurs en général.

Dans la plupart des recherches qui marquent l'École de Chicago, plusieurs types de sources documentaires vont être utilisés : les archives historiques, les quotidiens, les archives des tribunaux, les dossiers des agences de travail

social, les dossiers de diverses organisations s'étant spécifiquement occupées du problème traité dans la recherche.

Ainsi, Landesco (1929) fait pendant plusieurs années, à partir de ces sources multiples, un gigantesque travail de recueil, de classement, de vérification et de recoupement des données concernant 7 000 criminels de Chicago. Il va ensuite, pendant plus de trois ans, avoir des entretiens directs avec certains d'entre eux sur la base de ce travail documentaire, dresser des cartes géographiques précises des activités criminelles et publier un véritable Who's Who du crime organisé, après avoir repéré, dans les diverses sources utilisées, la fréquence d'apparition de leur nom pendant vingt-cinq ans. La comparaison des résultats de cette recherche avec les dossiers de la police criminelle de Chicago montra la différence de qualité et de précision de l'information et suggéra la nécessité d'un véritable travail scientifique de la part de la police.

IV. La recherche quantitative à Chicago

Selon Lewis Coser [27], la suprématie de l'École de Chicago prit fin avec la rébellion de 1935 au sein de la Société américaine de sociologie, qui eut selon lui, entre autres causes, une utilisation grandissante des techniques de recherche quantitative.

Ces techniques de quantification étaient déjà présentes à Chicago. James Field, diplômé de Harvard, étudiant de Pearson à Londres, y enseignait les statistiques dès 1908, dans le département d'Économie politique voisin, où quelques étudiants de sociologie, encouragés en cela par Small, allaient suivre son enseignement, qui ne faisait cependant pas partie du cursus obligatoire de sociologie. La disparition précoce de Field entraîna en 1927 le recrutement de W. Ogburn, à la réputation déjà bien établie, qui quitta son poste de professeur à Columbia, une offre explicite lui ayant été faite de venir renforcer le département de Chicago par ses compétences en statistiques [28]. Ogburn était plutôt favorable aux histoires de vie, mais il les considérait comme une méthode susceptible de ne fournir que des hypothèses, qu'il s'agissait ensuite de tester statistiquement.

La tendance majoritaire dans la sociologie de Chicago demeurait certes les études qualitatives de terrain et les études de cas, mais les statistiques ne faisaient pas seulement l'objet d'un enseignement, elles étaient également mises en œuvre dans des enquêtes sur l'abstention aux élections par exemple, ou étaient utilisées dans les nécessaires recensements qui devaient être faits dans les recherches sur la communauté.

Ainsi Burgess, qui suivit d'ailleurs en 1928 le cours de statistiques de son collègue Ogburn, fut-il à l'origine de la mise au point des formulaires et de la méthodologie d'enquête adéquats à un recensement systématique de la ville de Chicago. Il fut même l'instigateur du recensement intermédiaire réalisé en 1934, qui fut dirigé par deux de ses étudiants [29]. Bien qu'il vantât les mérites de la méthode, Burgess se méfiait des histoires de vie. Il encouragea par exemple Shaw à vérifier de multiples manières que son informateur lui disait la vérité, à croiser ses informations et à multiplier sa collecte des cas de délinquance dans un souci de représentativité [30]. Il eut la même attitude avec Cressey, dont il dirigea la recherche sur les danseuses professionnelles des dancings.

Il avait d'ailleurs, dans un article publié en 1927, rapproché les statistiques et les études de cas :

« *Les méthodes des statistiques et de l'étude de cas n'entrent pas en conflit entre elles ; elles sont en fait mutuellement complémentaires. Les comparaisons statistiques et les corrélations peuvent souvent suggérer des pistes pour la recherche faite à l'aide de l'étude de cas, et les matériaux documentaires, en mettant au jour des processus sociaux, mettront inévitablement sur la voie d'indicateurs statistiques plus adéquats. Cependant, si l'on veut que la statistique et l'étude de cas apportent chacune leur pleine contribution en tant qu'outils de la recherche sociologique, il faut leur garantir une égale reconnaissance et fournir l'occasion à chacune des deux méthodes de perfectionner sa technique propre. Par ailleurs, l'interaction des deux méthodes sera incontestablement féconde.* » [31]

Park lui-même, qui avait un dédain profond pour les méthodes quantitatives et qui considérait que les statisticiens ne connaissaient jamais réellement le phénomène qu'ils étudiaient, écrivait cependant en 1926 :

« *Dans la mesure où la structure sociale peut être définie en termes de position, les changements sociaux peuvent être définis en termes de mouvement ; et la société montre, dans un de ses aspects, des caractères qui peuvent être mesurés et définis par des formules mathématiques.* » [32]

Il s'agissait certes de statistiques descriptives, telles que la valeur des terrains, ou la densité de circulation automobile, mais Park les considérait tout de même comme des indicateurs susceptibles de rendre compte des changements sociaux et de l'extension de la ville.

Il y eut également, un peu plus tard, Samuel Stouffer, élève de Fisher et de Pearson à Londres [33], qui allait devenir ensuite directeur du Laboratoire des relations sociales de Harvard et publier en 1949 son œuvre majeure The American Soldier, qui fut considérée, lors de sa parution, comme étant d'une importance et d'une ampleur comparables à l'ouvrage, paru trente ans plus tôt, de Thomas et Znaniecki [34]. On peut en effet considérer que ces deux ouvrages sont très représentatifs des deux grandes tendances de la sociologie américaine de la première moitié du xxe siècle et en marquent chacun une époque différente : l'un inaugure une série de recherches qualitatives et de publications qui demeureront célèbres et qui constituent aujourd'hui encore le patrimoine de l'École de Chicago ; l'autre, publié juste après la Seconde Guerre mondiale, marque la fin de l'époque précédente et représente le tournant quantitativiste de la sociologie américaine. La publication de la recherche conduite par Stouffer représente un tournant dans l'histoire de la sociologie, dans la mesure où elle est la première tentative de modélisation mathématique de la vie sociale.

À partir de 1940, la sociologie américaine connaîtra un développement considérable des techniques quantitatives, sous l'impulsion d'énormes contrats d'études financés par l'armée américaine. Ces grandes enquêtes menées aux États-Unis ont eu un effet d'entraînement [35]. Les chefs de file de l'université de Columbia, parmi lesquels Robert Merton et Paul Lazarsfeld, qui avaient assuré la direction de ces enquêtes, ont renforcé leur prestige et leur pouvoir, exerçant ainsi progressivement un « impérialisme » théorique et méthodologique. Ainsi l'École fonctionnaliste, fortement implantée à Columbia et à Harvard, commença à exercer sa domination, si ce n'est sa censure, comme y fait clairement allusion H. Becker (1986) :

« *Le danger de censure par la “clique de l’Est” coïncida avec le nombre croissant de sociologues productifs qui ont créé un grand nombre de nouvelles revues. […] Le nombre de nouveaux sociologues grandit plus vite que les coûts d’impression, rendant économiquement viables de nouvelles revues* » (p. 212) [36].

Si, au cours de la période précédente, le mode dominant de reconnaissance scientifique dans le champ de la sociologie résidait encore dans la recherche qualitative de terrain, il fallut ensuite aux chercheurs, s’ils voulaient obtenir des crédits de recherche et voir leurs travaux publiés, se conformer aux principes méthodologiques des « nouveaux maîtres », qui n’ont pas manqué de renforcer leur pouvoir de sélection des chercheurs et de classer les mérites respectifs des études sociologiques [37]. Les autres méthodologies sociologiques ont alors été progressivement éclipsées, les publications prenant pour base des enquêtes et s’appuyant sur des analyses statistiques envahirent les revues. Cette montée en puissance de la sociologie quantitative coïncida avec l’extinction de la deuxième génération de chercheurs à Chicago : en 1951, Burgess prenait sa retraite, Wirth mourait en 1952 et Blumer partait la même année pour l’université de Californie à Berkeley. Cependant, grâce en particulier à l’enseignement dispensé à Chicago par Blumer et par Everett Hughes [38], la transition était assurée vers une nouvelle génération de chercheurs (parmi lesquels, par exemple, E. Goffman, H. Becker, D. Riesman ou J. Gusfield) qui allaient marquer durablement la sociologie américaine.

Conclusion

Une seconde École de Chicago

A la fin de cette présentation de l'École de Chicago, dont nous avons exposé les œuvres majeures et les principales caractéristiques, on peut s'interroger sur l'influence qu'elle a eue sur la sociologie contemporaine. En tant que mouvement intellectuel et théorique, on peut soutenir qu'une première École de Chicago s'est achevée avec la Seconde Guerre mondiale, au moment où la sociologie américaine est devenue plus quantitative et plus diverse sur le plan théorique. En revanche, la sociologie qualitative que l'École de Chicago a su développer a eu des influences considérables sur la sociologie américaine et elle continue d'être revendiquée par un grand nombre de sociologues dans le monde entier. En effet, elle a fourni plusieurs thèmes de recherches à la sociologie contemporaine, indiqué quelques démarches méthodologiques singulières et ouvert la voie à certains courants théoriques, qui, s'ils n'en sont pas toujours directement issus, n'en doivent pas moins leur posture intellectuelle à l'impulsion initialement donnée par la sociologie de Chicago.

D'une part, plusieurs des thèmes favoris de l'École de Chicago sont les mêmes que ceux que la sociologie américaine contemporaine aborde, tels que celui de la délinquance et de la criminalité, ou celui du chômage et de la pauvreté, ou encore la question des minorités et des relations raciales [1].

D'autre part, les méthodes de recherche initialement employées par la sociologie empirique de Chicago se sont maintenant considérablement développées à partir de l'élan qu'elle a su donner. Le *fieldwork,* c'est-à-dire le travail de terrain, est aujourd'hui devenu une pratique de recherche courante dans la sociologie et son développement a donné naissance à une véritable réflexion méthodologique sur la sociologie qualitative.

Enfin, la sociologie de Chicago a surtout été prolongée par ce qu'on peut appeler une « seconde École de Chicago », caractérisée par des travaux d'obédience interactionniste ainsi que par de nouvelles théories de la déviance. Nous donnerons ici trois exemples de ces prolongements théoriques.

1) L'une des conséquences de la rencontre entre l'interactionnisme et certains des thèmes de recherche travaillés par l'École de Chicago a été le développement de la *labeling theory*, qu'on appelle, en français, la théorie de l'« étiquetage » ou de la « désignation ». Elle va insister davantage sur les processus à travers lesquels les déviants sont définis par le reste de la société, que sur la nature de l'acte déviant lui-même. Selon la théorie de l'étiquetage, le déviant est celui qui est désigné comme tel et il n'existe pas de consensus qui définirait clairement ce qu'est la violation d'une norme, ou même ce qui constitue une norme, à l'intérieur des sociétés complexes modernes. Être désigné comme déviant résulte en fait d'une grande variété de contingences sociales, influencées par ceux qui ont le pouvoir d'imposer cette désignation : on devient tel qu'on nous décrit. Parmi les études les plus représentatives de ce courant, citons celles de H. Becker (1963), de E. Lemert (1967), de Aaron Cicourel (1968) [2].

2) Il faut également souligner l'importance des travaux qui se sont développés, au cours des trente dernières années dans la sociologie américaine, sur l'étude des interactions que les individus échangent dans leur vie quotidienne, travaux qui sont en partie fondés sur les sociologies interactionniste et empirique d'abord développées à Chicago. C'est le cas par exemple de l'œuvre de Blumer (1969) et de Goffman [3].

3) Au cours de la même période sont apparus des courants de pensée et de recherches tels que l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967) [4] ou l'analyse de conversation (Sacks, Schegloff et Jefferson) [5], qu'on ne peut certes pas rattacher directement à l'École de Chicago, mais qui ont cependant tous deux développé une microsociologie qui analyse les interactions sociales dans leur cadre naturel d'occurrence et qui ont également porté une plus grande attention à la construction rationnelle, par les acteurs sociaux, de leurs échanges sociaux.

Plus récemment, l’ouvrage de Jack Katz [6] me semble représenter le prototype des recherches qui prolongent la tradition établie par la sociologie de Chicago, d’une part en intégrant certaines de ses méthodes de recherche, d’autre part en adoptant une démarche qui, tout en étant à la fois interactionniste et ethnométhodologique, dépasse chacune de ces perspectives dans le but de nous présenter une sociologie des émotions à partir d’une interrogation fondamentale : quelles sont les intentions profondes des individus lorsqu’ils commettent des délits ? Fondé à la fois sur une enquête empirique, sur des fragments autobiographiques et sur des sources documentaires judiciaires et policières, l’ouvrage de J. Katz explore l’univers émotionnel et sensuel de ceux qui commettent des délits, depuis le plaisir mélodramatique du vol à l’étalage jusqu’à la sensualité du meurtre de sang-froid, en passant par l’excitation que procure la bagarre entre bandes rivales. Loin d’être un être amoral, dénué de sentiments ou de rationalité, le criminel fait preuve au contraire, selon J. Katz, de sentiments moraux, de raisonnements et même paradoxalement de sagesse, qui l’entraînent inexorablement à faire le mal.

Cette approche, de l’intérieur, de la criminalité, me paraît exemplaire de ce que peut produire aujourd’hui une sociologie qualitative rigoureuse qui, héritière de la tradition qui s’est d’abord forgée à l’université de Chicago, a traversé le xxe siècle en s’alimentant à plusieurs affluents théoriques qui l’ont transformée en une aventure intellectuelle qui ne fait certainement que commencer.

Notes

Introduction :

[1] L. L. Bernard, “?Schools of Sociology?”, Southwestern Political and Social Science Quarterly, 11, sept. 1930, p. 133.

[2] P. U. Kellogg (ed.), The Pittsburgh Survey, 6 vol., New York, Charities Publications Committee and Survey Associates, 1910-1914.

Chapitre I :

[1] E. Burgess, C. Newcomb, Census Data of the City of Chicago, Chicago, University of Chicago Press, 1931, p. 5

[2] Pendant les vingt premières années d’existence de l’université, Rockefeller, déjà en possession de sa fortune établie par sa Standard Oil Company, lui consacra 35 millions de dollars, puis fit encore un dernier don de dix millions de dollars en 1910, sans exiger en contrepartie un quelconque pouvoir de gestion.

[3] Les deux disciplines allaient former un seul département jusqu’en 1929.

[4] Cité par T. W. Goodspeed, A History of the University of Chicago: the First Quarter-Century, Chicago, University of Chicago Press, 1916, p. 145-146

[5] A. Small, Introduction to the Science of Sociology, Waterville, Maine, Colby University, 1890, 150 p., (impression privée). Cet ouvrage servira de base à celui que Small publiera quatre ans plus tard en collaboration avec

G. Vincent, An Introduction to the Study of Society, New York, American Book Co., 1894, 384 p.

[6] Une anecdote nous indique la véritable « révolution » que constitua la recherche de terrain recommandée par plusieurs des initiateurs de l'École sociologique de Chicago. Henderson, pasteur baptiste, qui était un des tout premiers professeurs du département mais aussi, en même temps, l'aumônier de l'université, était fasciné par Thomas parce que ce dernier flânait dans la ville, dans les bars en particulier, et lui racontait ses observations « sociologiques ». Au dire de Thomas, Henderson n'était jamais entré dans un bar, et n'avait jamais bu une bière de sa vie.

[7] Cette influence fut si grande que plus de la moitié des présidents de l'Association américaine de sociologie, depuis sa fondation jusqu'en 1971, ont été étudiants ou enseignants à Chicago.

[8] Sur l'influence qu'a exercée Deweye sur l'École de Chicago, on pourra consulter J. D. Lewis, R. L. Smith, American Sociology and Pragmatism: Mead, Chicago Sociology, and Symbolic Interaction, Chicago, University of Chicago Press, 1980, notamment p. 167-168

[9] Les étudiants du département de sociologie étaient encouragés à suivre les cours de Dewey ou de Mead en psychologie sociale. Ainsi le programme des cours de sociologie et leurs descriptifs, publiés dans l'American Journal of Sociology en 1902, recommandent aux étudiants suivant le cours d'Albion Small de suivre auparavant, ou en même temps, « l'un des trois cours du professeur Dewey ».

[10] A. J. Reck, Selected Writings: George Herbert Mead, Chicago, University of Chicago Press, (avec une introduction par Andrew Reck,), 1964, 416 p.

[11] J. Dewey, Democracy and Education. An Introduction to the Philosophy of Education, New York, Macmillan, 1926 ; tr. fr. Éducation et démocratie, Paris, Colin, 1990, 446 p.

[12] Mead fut même président de l'Association des parents d'élèves en 1902-1903. Il fut également, pendant trois ans, de 1907 à 1909, rédacteur en

chef de la revue The Elementary School Teacher, éditée par l'université de Chicago.

[13] On pourra consulter à ce sujet la bibliographie établie par Reck (1964), en particulier les pages LXIII-XV et LXVIII-LXIX ; voir également la bibliographie figurant dans l'ouvrage de D. L. Miller, George Herbert Mead: Self, Language and the World, Chicago, University of Chicago Press, 1973, p. 249-263, . Enfin, la bibliographie la plus complète des commentateurs de l'œuvre de Mead est sans doute celle que Richard Lowy a établie : « George Herbert Mead: a Bibliography of the Secondary Literature with Relevant Symbolic Interactionist References », in N. Denzin, Studies in Symbolic Interaction, vol. 7, part B, Grennwich ct, jai Press, 1986, p. 459-521

[14] H. Blumer, Symbolic Interactionism: Perspective and Method, Englewodd Cliffs, nj, Prentice-Hall, 1969, 208 p.

[15] George Herbert Mead, Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist, Chicago, University of Chicago Press, 1934, 400 p. ; tr. fr., L'Esprit, le Soi et la Société, Paris, puf, 2006, 448 p.

[16] A. M. Rose, « A Systematic Summary of Symbolic Interaction Theory », in A. Rose, Human Behavior and Social Processes. An Interactionist Approach, Boston, Mass., Houghton Mifflin Company, 1962, p. 3-19

[17] R. Park, « Human Ecology », American Journal of Sociology, 42, July 1936, p. 1-15

[18] Sur l'influence de la théorie de la relativité sur la pensée de Mead, on pourra se reporter à deux de ses articles posthumes, publiés en 1964 par David L. Miller, « Two Unpublished Papers (Relative Space-Time and Simultaneity and Metaphysics) », Review of Metaphysics, 17, 4, p. 514-535, 536-556

[19] Sur le rôle des femmes dans l'École de Chicago, on pourra consulter D. Breslau, « La science, le sexisme et l'École de Chicago », Actes de la recherche en sciences sociales, 85, novembre 1990, p. 94-95

[20] W. Thomas, F. Znaniecki, The Polish Peasant in Europe and America, New York, Knopf, 2e éd., 2 vol.1927, 2 232 p, . La publication de l'édition originale s'est échelonnée sur trois ans, de 1918 à 1920, en cinq volumes. Initialement, les Presses de l'université de Chicago devaient évidemment publier l'ouvrage. Mais seuls les deux premiers des cinq volumes furent publiés par l'Université. En effet, à la suite de la révocation de Thomas en 1918 (cf. infra), le président de l'université de Chicago donna l'ordre d'arrêter la publication, qui sera reprise intégralement par un autre éditeur de Boston, Richard Badger. Une autre édition, en deux volumes cette fois, verra le jour en 1927 chez Knopf, à New York

[21] Le nombre de thèses soutenues constitue un bon indicateur de la prédominance de Chicago : sur les 98 thèses de sociologie soutenues aux États-Unis entre 1895 et 1915, 36 l'ont été à Chicago, 24 à Columbia, 10 à Yale, 13 en Pennsylvanie, 8 à l'université de New York, 6 à celle du Wisconsin, 1 à Michigan et 1 à l'université de l'Ohio.

[22] Waller a publié en 1932 un ouvrage aujourd'hui considéré comme le premier en sociologie de l'éducation : The Sociology of Teaching, New York, John Wiley & Sons, 2e éd., 1967, 468 p., On en trouvera la présentation et l'analyse critique dans mon ouvrage : A. Coulon, Ethnométhodologie et éducation, Paris, puf, 1993, 240 p.

[23] Ogburn sera également président de l'American Statistical Association en 1931.

[24] Pour un exposé détaillé des raisons de cette polémique, voir P. M. Lengermann, « The Founding of asr: the Anatomy of a Rebellion », American Sociological Review, 44, April 1979, p. 185-198

[25] Le déclin de l'influence de Chicago fut en effet très relatif, si l'on en juge par le poids que les sociologues de Chicago continueront d'avoir dans les années suivantes. Ainsi, neuf des présidents de l'American Sociological Society, de 1935 à 1950, seront des professeurs ou d'anciens thésards de Chicago. De même, leurs contributions seront nombreuses dans les premiers volumes de l'American Sociological Review, la nouvelle revue de l'association issue de la dissidence.

[26] T. Parsons, The Structure of Social Action, New York, McGraw-Hill, 1937, 818 p.

Chapitre II :

[1] S. Persons, Ethnic Studies at Chicago. 1905-45, Urbana, University of Illinois Press, 1987, 160 p.

[2] W. Thomas, Sex and Society: Studies in the Social Psychology of Sex, Chicago, University of Chicago Press, 1907, 326 p.

[3] Sur l'histoire de la notion d'attitude et son importance dans la sociologie américaine, on pourra consulter D. Fleming, « Attitude: the History of a Concept », in Perspectives in American History, Cambridge, Mass., Charles Warren Center for Studies in American History, 1, 1967, p. 287-365

[4] W. Thomas, Sourcebook for Social Origins: Ethnological Materials, Psychological Standpoint, Classified and Annotated Bibliographies for the Interpretation of Savage Society, Chicago, University of Chicago Press, 1909, 932 p.

[5] Thomas sera d'ailleurs victime du puritanisme protestant qui régnait alors dans la « bonne société » de Chicago, y compris parmi certains de ses collègues universitaires. En avril 1918 – il est alors âgé de 55 ans –, il est arrêté en galante compagnie dans une chambre d'hôtel et immédiatement démis de ses fonctions par le président de l'Université. Il ne pourra jamais retrouver son poste de professeur à l'Université, malgré l'abandon rapide des charges d'abord retenues contre lui, et les efforts de certains de ses collègues, plus de dix ans plus tard, pour qu'il soit réintégré à l'Université. Il est intéressant de noter que cette affaire, traitée comme un fait divers scandaleux dans la presse locale (cf. les numéros du Chicago Tribune du 12 au 22 avril 1918), ne sera commentée publiquement qu'en 1966, soit près de cinquante ans plus tard, lorsque Morris Janowitz y fit explicitement référence dans l'introduction de l'ouvrage qu'il édita sur Thomas : W. I.

Thomas, On Social Organization and Social Personality : Selected Papers, Chicago, University of Chicago Press, 1966, 312 p.

[6] W. Thomas, op. cit., 1907, p. 285-290.

[7] W. Thomas et F. Znaniecki, op. cit., 1927, 2, p. 1196-1204.

[8] Selon Park, il y avait à Chicago, au début des années 1910, 19 quotidiens dont 7 étaient publiés en langue étrangère : « The City », (p. 27), in The City, Chicago, University of Chicago Press, [1915], Midway Reprints 1984, 240 p.

[9] N. Anderson, The Hobo: the Sociology of the Homeless Man, Chicago, University of Chicago Press, 1923, 302 p. La publication de cet ouvrage a inauguré la collection des publications sociologiques de l'université de Chicago

[10] F. M. Thrasher, The Gang. A Study of 1313 Gangs in Chicago, Chicago, University of Chicago Press [1927], 2e éd., abrégée 1963, 388 p.

[11] H. Zorbaugh, The Gold Coast and the Slum: a Sociological Study of Chicago's Near North Side, Chicago, University of Chicago Press, 1929, 288 p.

[12] P. G. Cressey, The Taxi Dance Hall: a Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life, Chicago, University of Chicago Press [1932], First Greenwood Reprinting 1968, 300 p.

[13] R. Cavan Shonle, Suicide, Chicago, University of Chicago Press, 1928, 360 p., Cet ouvrage est la publication de sa thèse : Suicide. A Study of Personal Disorganization, Ph.D., University of Chicago, 1926

[14] E. R. Mowrer, Family Disorganization. An Introduction to a Sociological Analysis, Chicago, University of Chicago Press, 1927, 318 p.

[15] L. Wirth, The Ghetto, Chicago, University of Chicago Press, 1928, tr. fr. P.-J. Rotjman, Saint-Martin-d'Hères, Presses universitaires de Grenoble, 1980, 310 p.

[16] E. T. Hiller, The Strike; a Study in Collective Action, Chicago, University of Chicago Press, 1928, 304 p.

[17] W. C. Reckless, Vice in Chicago, Chicago, University of Chicago Press [1933], 2e éd., Montclair, nj, Patterson Smith, 1969, 314 p.

[18] W. F. Whyte, Street Corner Society: the Social Structure of an Italian Slum, Chicago, University of Chicago Press [1943], 2e éd., 1955, 366 p.

[19] On peut considérer que la recherche de Thomas et Znaniecki, ainsi que la méthodologie qu'ils employent, est particulièrement pertinente pour étudier, dans la France contemporaine (1991), les phénomènes complexes liés à l'immigration et à ce qu'on a appelé « la deuxième génération ». D'une manière générale, la plupart des études de l'École de Chicago portant sur l'ethnicité et sur les problèmes des immigrants dans les banlieues urbaines devraient être reprises par tous ceux qui se préoccupent aujourd'hui de ce problème social, qui pourrait bien devenir majeur au cours de la présente décennie.

[20] R. Park, H. Miller, Old World Traits Transplanted, New York, Harper, 1921, 308 p., Thomas, qui fut le coauteur de cet ouvrage, ne put le cosigner en raison du scandale, déjà évoqué, de sa vie privée. Ce n'est que trente ans plus tard, lorsque le copyright de la première édition sera prescrit, que la seconde édition (1951) rendra justice à Thomas en lui attribuant la paternité principale de l'ouvrage, Park et Miller n'étant plus considérés que comme des collaborateurs de Thomas

[21] Aujourd'hui encore, le contenu de l'« examen » en vue d'obtenir la nationalité américaine comporte en effet des questions historiques, constitutionnelles, et suppose la maîtrise de l'anglais. Ce passage d'une nationalité à une autre exige également que le candidat renonce à ses anciennes valeurs, patriotiques notamment.

[22] W. Thomas, The Unadjusted Girl: with Cases and Standpoint for Behavior Analysis, Boston, Little, Brown & Co., 1923, 262 p., Un extrait de cet ouvrage, intitulé « Définir la situation », est traduit (p. 79-82) dans Y. Grafmeyer, I. Joseph, L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine, Paris, Aubier, 1990, 378 p.

[23] Entre 1914 et 1933, 42 thèses ou ouvrages ont été écrits par des étudiants de Chicago sur les relations ethniques, culturelles et raciales, inaugurant ainsi l'un des thèmes les plus importants de la sociologie américaine. Park joua un rôle prépondérant dans l'intérêt porté à cette question. Il faut noter qu'il avait été, avant de venir à l'université de Chicago en 1914, d'une part un militant de la cause noire, s'élevant contre l'exploitation dont les Noirs faisaient l'objet en Afrique (au Congo en particulier), d'autre part, à partir de 1905, le conseiller de Booker Washington, l'une des grandes figures militantes de la cause noire. C'est d'ailleurs dans ces circonstances qu'il rencontra Thomas en 1912, au cours d'un colloque sur la question noire, et que ce dernier devait le faire venir à Chicago.

[24] E. W. Burgess, D. J. Bogue, Contributions to Urban Sociology, Chicago, University of Chicago Press, 1964, 674 p.

[25] R. Park, E. Burgess, Introduction to the Science of Sociology, Chicago, University of Chicago Press [1921], 1969, 3e éd., 1 040 p., chap. viii à xi, p. 506-784

[26] En lisant ce que Park et Thomas et, à leur suite, un grand nombre de sociologues de Chicago ont écrit dans les années 1920, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec certains faits divers consternants qui surviennent régulièrement dans la France contemporaine (1991), telle cette récente interdiction, par une municipalité communiste du Nord de la France, d'agrandir une mosquée, en dépit de la liberté de culte inscrite dans la Constitution française d'une part, et du signe évident – mais qui peut paraître à première vue paradoxal –, d'intégration à la société française que peut représenter l'installation d'un lieu de culte différent, minoritaire, sur le territoire français, d'autre part.

[27] R. Park, « Racial Assimilation in Secondary Groups with Particular Reference to the Negro », American Journal of Sociology, 19,, mars 1914, p. 606-623 ; reproduit dans R. Park, Race and Culture, Glencoe, Ill., Free Press, 1950, p. 204-220

[28] P. Young, The Pilgrims of Russian-Town, New York, Russell & Russell, [1932], 2e éd., 1967, (avec une introduction de R. Park,), 296 p.

[29] C. S. Johnson, The Negro in Chicago: a Study of Race Relations and a Race Riot in 1919, Chicago, University of Chicago Press, 1922, 672 p.

[30] E. F. Frazier, The Negro Family in Chicago, Chicago, University of Chicago Press, 1932, 294 p.

[31] B. W. Doyle, The Etiquette of Race Relations in the South: a Study in Social Control, Chicago, University of Chicago Press, 1937, 250 p.

[32] W. O. Brown, Race Prejudice: a Sociological Study, Ph.D., University of Chicago, 1930, 470 p.

[33] Mead et Park, respectivement présidents du City Club et de la Chicago Urban League, avaient prévus ces troubles raciaux dès le début de l'année et avaient vainement mis en garde les autorités de la ville contre de possibles incidents sérieux.

[34] B. Doyle, op. cit., 1937. En 1924, Doyle avait déjà passé un Master's Degree à Chicago sur les problèmes raciaux, avec un mémoire intitulé Racial Traits of the Negro as Negroes Assign Them to Themselves.

[35] Bogardus avait obtenu son doctorat tandis qu'il était étudiant à Chicago : The Relation of Fatigue to Industrial Accidents, Ph.D., University of Chicago, 1911, . Son nom est resté célèbre en sociologie et en psychologie sociale pour « l'échelle de Bogardus », qui mesure statistiquement la distance sociale entre différents groupes sociaux, en particulier de races différentes. Cette échelle distribue des valeurs numériques à des types de relation qui vont du plus intime (mariage interethnique par exemple) au plus éloigné (hostilité et exclusion totales). La construction de cet outil lui avait, de son propre aveu, été paradoxalement suggérée par Park, qui, s'il détestait les statistiques, « exigeait de ses étudiants qu'ils recueillent des données subjectives, mais qu'ils les présentent de manière objective » (lettre à Fred Matthews du 12 septembre 1968, cité dans M. Bulmer, The Chicago School of Sociology, Chicago, University of Chicago Press, 1984, p. 154)

[36] R. Adams, Interracial Marriage in Hawaii, New York, Macmillan, 1937, avec une préface de R. Park, (p. VII-XIV), 354 p.

[37] F. Frazier, The Negro in the United States, New York, Macmillan, 1939, 686 p.

[38] L'industrie de l'armement et l'armée elle-même furent, de manière significative, les premiers secteurs économiques à appliquer des mesures non discriminatoires d'embauche envers les Noirs, suivant en cela les directives de F. D. Roosevelt.

[39] W. Ogburn, Social Change: with Respect to Culture and Original Nature, New York, B. W. Huebsch, 1922, 366 p.

[40] La traduction de l'article de Simmel, « Digressions sur l'étranger », 1908, est publiée dans Y. Grafmeyer et I. Joseph, op. cit., p. 53-59.

[41] A. Schütz, « L'étranger : essai de psychologie sociale », in Le Chercheur et le quotidien, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 217-236

[42] R. Park, « Human Migration and the Marginal Man », American Journal of Sociology, 33, 1928, p. 339-344

[43] R. Park, « Introduction à E. V. Stonequist », The Marginal Man, New York, Charles Scribner's Sons, 1937, 228 p.

[44] Cela est à rapprocher des thèses de Michel Serres, Le Tiers instruit, Paris, François Bourin, 1991, 252 p.

Chapitre III :

[1] Depuis l'ouvrage de Thrasher, l'idée selon laquelle on peut expliquer la délinquance par le mode de vie et d'habitat des jeunes vivant dans les banlieues des grandes villes a fait son chemin : il n'est, pour s'en convaincre, que de considérer le traitement « sociologique » qui a été fait en France, à la fin de l'année 1990, des événements parfois violents qui ont agité certaines banlieues, et du phénomène de marginalisation et de paupérisation des jeunes de ces banlieues. Ces événements ont abouti à la création, en décembre 1990, d'un ministère de la Ville. Sa mission est de

trouver des solutions aux problèmes soulevés par la « ghettoïsation » d'une population jeune et nombreuse, qui partage bien des caractéristiques de celles étudiées par Thrasher : jeune, d'origine immigrée, en échec scolaire, au chômage dans la quasi-totalité des cas, habitant dans des banlieues dégradées, sans loisirs « constructifs » pour employer l'expression de Thrasher, et formant progressivement des bandes plus ou moins violentes, s'apparentant parfois à de véritables gangs, aux comportements délinquants (nombreux vols notamment), avec des caractères forts de reconnaissance, tels que l'activité graphique (tags, graffitis, fresques) ou l'activité musicale (rap, break dance). Toutes ces caractéristiques assignent en effet à ces jeunes une place interstitielle, et non de plein droit, dans le tissu social : la délinquance peut alors être considérée comme pouvant contribuer à une quête d'identité sociale et individuelle.

[2] J. Landesco, Organized Crime in Chicago. Part III of the Illinois Crime Survey 1929, Chicago, Illinois Association for Criminal Justice [1929], 1979, p. 815-1100, réédité en 1968, à Chicago, University of Chicago Press, avec une introduction de Mark H. Haller, 294 p., et par Midway Reprint en 1979

[3] C. R. Shaw, The Jack-Roller: a Delinquent Boy's Own Story, Chicago, University of Chicago Press [1930], 1966, 2e éd., avec une introduction de H. Becker, 206 p.

[4] Un Jack-Roller est quelqu'un, souvent un adolescent, qui détrousse les ivrognes, avec sa seule force et sans arme.

[5] W. Thomas, The Child in America, en collaboration avec Dorothy S. Thomas, New York, Knopf, 1928, 584 p.

[6] Note p. 55.

[7] Cette première confession de Stanley est reproduite en annexe de l'ouvrage : cf. p. 200-205.

[8] C. Shaw, The Natural History of a Delinquent Career, New York, Greenwood Press Publishers [1931], 1968, 2e éd., 280 p.

[9] C. Shaw, H. Zorbaugh, H. McKay, L. Cottrell, Delinquency Areas, Chicago, University of Chicago Press, 1929, 214 p.

[10] C. Shaw, H. McKay, Juvenile Delinquency and Urban Areas: a Study of Rates of Delinquents in Relation to Differential Characteristics of Local Communities in American Cities, Chicago, University of Chicago Press [1942], 1969, 2e éd., 394 p.

[11] Les données recueillies par Shaw et McKay font en effet l'objet de calculs de corrélation, d'équations, de régression linéaire, et sont souvent présentées sous la forme de cartes montrant les différentes zones de délinquance. Sur l'importance des recherches quantitatives dans l'École de Chicago, cf. infra : chap. iv.

[12] E. Sutherland, The Professional Thief, Chicago, University of Chicago Press, 1937, tr. fr., Le Voleur professionnel, Paris, Spes, 1963, 164 p.

[13] E. Sutherland, White Collar Crime, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1949, réédité en 1983 : White Collar Crime: the Uncut Version, New Haven, Conn., Yale University Press, 272 p.

[14] E. Lemert, Social Pathology: a Systematic Approach to Theory of Sociopathic Behavior, New York, McGraw-Hill, 1951, 460 p. ; E. Lemert, Human Deviance, Social Problems and Social Control, Englewood Cliffs, nj, Prentice-Hall, 1967, 212 p. ; H. Becker, Outsiders. Studies in the Sociology of Deviance, New York, Free Press, 1963, tr. fr. Outsiders. Études de sociologie de la déviance, préface de J.-M. Chapoulie, Paris, A.-M. Métailié, 1985, 248 p. ; D. Matza, Becoming Deviant, Englewood Cliffs, nj, Prentice-Hall, 1969, 204 p.

Chapitre IV :

[1] M. Janowitz, Introduction, in M. Janowitz, W. I. Thomas, On Social Organization and Social Personality, op. cit.

[2] Cet extrait du texte de H. Becker, est emprunté à la traduction qu'en ont faite Suzanne, Jean Peneff, : « Biographie et mosaïque scientifique », Actes de la Recherche en Sciences sociales, 62/63, juin 1986, p. 105-110

[3] R. Park, An Autobiographical Note, in R. Park, Race and Culture, Glencoe, Ill., Free Press, 1950, p. VIII

[4] Article reproduit dans R. Park, The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment, in R. Park, E. Burgess, R. McKenzie, The City, Chicago, University of Chicago Press [1925], 1984, p. 1-46, . La traduction de cet article figure dans Y. Grafmeyer, I. Joseph, , op. cit., 1990, p. 83-130

[5] S. Stouffer, E. Suchman, L. De Vinney, S. Star, R. Williams Jr., The American Soldier, vol. I Adjustment during Army Life, Princeton, Princeton University Press, 1949 ; S. Stouffer, A. Lumsdaine, R. Williams Jr., M. Smith, I. Janis, S. Star, L. Cottrell Jr., The American Soldier, vol II Combat and Its Aftermath, Princeton, Princeton University Press, 1949

[6] H. Blumer, Critiques of Research in the Social Sciences, 1: An Appraisal of Thomas and Znaniecki's « The Polish Peasant in Europe and America », New York, Social Science Research Council, Bulletin 44, 1939, 210 p.

[7] W. Thomas, On a Difference of the Metabolism of the Sexes, Ph.D., University of Chicago, 1896

[8] Correspondance de W. Thomas, à Dorothy Thomas, janvier 1935, : « How The Polish Peasant Came about », archives de l'université de Chicago, p. 1 (cité dans Bulmer, 1984, p. 238).

[9] Helen Culver, riche héritière des Hull, finançait des recherches et des enseignements sur les races et sur les relations ethniques.

[10] Il faut également souligner que les émigrés polonais avaient représenté, entre 1899 et 1910, le quart de l'ensemble des émigrants aux États-Unis. Chicago était par exemple devenu, après Varsovie et Lòtz, la troisième ville polonaise du monde, ainsi d'ailleurs que la troisième ville allemande et la

troisième ville suédoise. D'où l'intérêt évident de la recherche de Thomas, survenant de surcroît à un moment où le débat sur l'opportunité d'arrêter l'émigration était devenu un enjeu politique.

[11] Thomas collecta environ 8?000 documents différents, notamment vingt années de la Gazeta Swiateczna, qui fut selon lui « une de ses sources les plus importantes ». Il s'agissait d'un hebdomadaire d'opposition et de résistance à l'occupant russe, destiné aux paysans polonais, dans lequel eux-mêmes écrivaient sur toutes sortes de sujets.

[12] Znaniecki a publié en 1913 une traduction en polonais de L'Évolution créatrice.

[13] W. Thomas, , Comment by W. I. Thomas, p. 82-87, in R. Bain, H. Blumer, Critiques of Research in the Social Sciences, 2: Proceedings of the Conference on Blumer's Analysis, New York, Social Science Research Council, Bulletin 44, 1939, 210 p.

[14] Sur l'histoire de vie en tant que méthode de recherches, on pourra consulter, en français, l'ouvrage de Jean Peneff, La Méthode biographique, Paris, Colin, 1990, 144 p. ; voir également : G. Pineau, G. Jobert, Histoires de vie, Paris, L'Harmattan, 1989, 2 tomes, 240 p., et 286 p.

[15] W. Thomas, « Race Psychology: Standpoint and Questionnaire with Particular Reference to the Immigrant and the Negro », American Journal of Sociology, 17, may 1912, p. 771

[16] Pour une présentation de l'ethnométhodologie, on pourra se référer à mon ouvrage : A. Coulon, L'Ethnométhodologie, Paris, puf, [1987], 5e éd., 2002, (« Que sais-je? », N° 2393,), 128 p.

[17] H. Blumer, « Sociological Implications of the Thought of George Herbert Mead », American Journal of Sociology, 71,, 5, 1966, p. 535-544

[18] P. A. Adler, P. Adler, « Membership Roles in Field Research », Qualitative Research Methods, vol. 6Newbury Park, Sage, 1987, 96 p.

[19] R. L. Gold, « Roles in Sociological Field Observations », Social Forces, 36, mars 1958, p. 217-223

[20] Pour l'histoire de l'observation participante dans la sociologie américaine, voir J. Platt, « The Development of the "Participant Observation" Method in Sociology: Origin, Myth, and History », Journal of the History of the Behavioral Sciences, 19, oct. 1983, p. 379-393

[21] Littéralement, des « faiseurs de bien ».

[22] N. Anderson, The American Hobo : an Autobiography, Leiden, E. J. Brill, 1975, 188 p.

[23] Reitman, , médecin, a recueilli des autobiographies de prostituées, et a publié un ouvrage : Sister of the Road: the Autobiography of Boxcar Bertha, New York, Macaulay Comp., 1937, 314 p.

[24] N. Anderson, « Stranger at the Gate : Reflections on the Chicago School of Sociology », Urban Life, 11, 1983, p. 396-406

[25] R. M. Emerson, Contemporary Field Research, Prospect Heights, Ill., Waveland Press, 1988, 2e éd., 336 p.

[26] Lettre de R. Park à Ch. Merriam du 1er juin 1922, cité dans Bulmer (1984).

[27] L. Coser, « Sociological Theory from the Chicago Dominance to 1965 », Annual Review of Sociology, 2, 1976, p. 145-160

[28] W. Ogburn n'est connu que comme un sociologue statisticien, et l'on sait moins qu'il a été président de la Société psychanalytique de Chicago. Lui-même analysé, fasciné par la psychanalyse, il fut le premier sociologue américain à avoir introduit les concepts freudiens dans un enseignement de sociologie. Toutefois, il considérait que la psychanalyse n'était pas scientifique dans la mesure où ce qu'elle avançait n'était pas vérifiable, statistiquement notamment.

[29] E. Burgess, D. J. Bogue, « Research in Urban Society: a Long View », p. 1-14, in Contributions to Urban Sociology, Chicago, University of Chicago Press, 1964, 674 p.

[30] C. R. Shaw, op. cit., 1930 ; voir la discussion par Burgess (p. 184-197).

[31] E. Burgess, « Statistics and Case Studies as Methods of Sociological Research », Sociology and Social Research, 12, 1927, p. 120

[32] R. Park, « The Urban Community as a Spatial Pattern and a Moral Order », in E. Burgess, The Urban Community, Chicago, University of Chicago Press, 1926, p. 4

[33] Stouffer, , dans le Ph.D. qu'il a soutenu en 1930, compare, à la suite de Burgess, la méthode statistique et celle de l'histoire de vie alors dominante à Chicago : S. A. Stouffer, An Experimental Comparison of Statistical and Case History Methods of Attitude Research, Ph.D., University of Chicago, 1930. Il conclut que la méthode statistique, pour des résultats comparables, et même parfois plus précis, est beaucoup plus efficace, plus économique, et même plus élégante que la recherche empirique sur le terrain

[34] Voir le compte rendu de l'ouvrage de Stouffer, par N. J. Demerath, « Review of The American Soldier », Social Forces, 28, octobre 1949, p. 87-90

[35] Un demi-million de personnes ont alors été interrogées dans le cadre des études « Information et Éducation » menées par le War Department.

[36] H. Becker, Doing Things Together, Evanston, Ill., Northwestern University Press, 1986, 342 p.

[37] Dans Choses dites, Pierre Bourdieu (1987) dénonce lui aussi sévèrement « l'espèce d'alliance stratégique de Columbia et Harvard, et le triangle Parsons, Merton et Lazarsfeld sur lequel a reposé pendant des années l'illusion d'une science sociale unifiée, sorte de holding intellectuel qui a mené une stratégie de domination idéologique quasi consciente (p. 50) [...] Tout cela formait un ensemble socialement très puissant, qui pouvait

faire croire à l’existence d’un “paradigme” comme dans les sciences de la nature » (p. 51).

[38] Everett Hughes, a enseigné à l’université de Chicago de 1938 à 1961. De son œuvre, il faut retenir en particulier : French Canada in Transition, Chicago, University of Chicago Press, 1943, 228 p. ; Men and their Work, Glencoe, Ill., Free Press, 1958, 184 p. ; (avec Helen MacGill Hughes,) Where People Meet: Racial and Ethnic Frontiers, Glencoe, Ill., Free Press, 1952, 204 p. ; The Sociological Eye, Selected Papers, Chicago, Aldine-Atherton, 1971, 584 p. ; en français : Hughes Everett, Le Regard sociologique : essais choisis, textes présentés par J.-M. Chapoulie, Paris, Éd. de l’ehess, 1996, . Sur l’importance de Hughes dans la sociologie américaine, voir J.-M. Chapoulie, « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie », Revue française de sociologie, 25, 4, 1984, p. 582-608

Conclusions :

[1] Il est à cet égard significatif que le colloque annuel de l’American Sociological Association, qui s’est tenu en août 1991 à Cincinnati, ait eu pour thème Le Monde des relations ethniques.

[2] A. Cicourel, The Social Organization of Juvenile Justice, New York, Wiley, 1968, 346 p.

[3] Il faudrait citer ici toute l’œuvre d’ Erving Goffman, . Retenons en particulier : Asiles, Paris, Éd. de Minuit, 1968, 450 p. ; La Mise en scène de la vie quotidienne : 1. La Présentation de soi, 256 p. ; 2. Les Relations en public, 376 p., Paris, Éd. de Minuit, 1973 ; Les Rites d’interaction, Paris, Éd. de Minuit, 1974, 232 p. ; Stigmate, Paris, Éd. de Minuit, 1975, 178 p.

[4] H. Garfinkel, Studies in Ethnomethodology, Englewood Cliffs, nj, Prentice-Hall, 1967, 288 p.

[5] Les cours de Harvey Sacks, , véritable fondateur de l’analyse de conversation, décédé prématurément en 1975, ont été réunis par Gail Jefferson, , avec une introduction d’ Emanuel Schegloff, : Harvey Sacks, Lectures on Conversation, Oxford, Blackwell, 1992, 2 t., 818 p., . et 580 p., Les articles publiés par E. Schegloff, , qui n’ont pas encore été réunis en ouvrage, sont trop nombreux, et dispersés dans de trop nombreuses revues, pour être tous cités ici. Deux articles, rédigés en commun, me semblent significatifs de leur travail : H. Sacks, E. Schegloff, G. Jefferson, « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation », Language, 50, 1974, p. 696-735 ; E. Schegloff, H. Sacks, « Opening Up Closings », Semiotica, 7, 1973, p. 289-327

[6] J. Katz, Seductions of Crime. Moral and Sensual Attractions in Doing Evil, New York, Basic Books, 1988, 384 p.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library